l'Inconstance attire le Malheur, et la Fortune.

LES

AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN,

OU

L'HISTOIRE DE MARCO MARIO BRUFALINI.

Avec Figures.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez *PIERRE MORTIER.*

MDCC. XXIX.

l'Inconstance attire le Malheur, et la Fortu

LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN, OU *L'HISTOIRE* DE MARCO MARIO BRUFALINI.

Avec Figures.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez *PIERRE MORTIER.*

MDCC. XXIX.

TABLE

DES

CHAPITRES.

Contenus dans ce ſecond Volume.

PARTIE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

RETour de Mario à Paris, & la maniére dont il vêcût.

CHAPITRE II.

Il devient amoureux de la Belle Angelique.

TABLE

CHAPITRE III.
Mario eſt fait priſonnier d'Etat & conduit à la Baſtille. Il recouvre ſa liberté & rompt avec la Belle Angelique.

CHAPITRE IV.
Il fixe ſon ſéjour à la Campagne & y fait connoiſſance avec un Philoſophe.

CHAPITRE V.
Hiſtoire du Philoſophe avec qui Mario avoit fait connoiſſance.

CHAPITRE VI.
Suite de l'Hiſtoire du Philoſophe.

CHAPITRE VII.
Suite de l'Hiſtoire du Philoſophe.

CHAPITRE VIII.
Fin de l'Hiſtoire du Philoſophe.

CHA.

TABLE.

CHAPITRE IX.
Nouvelles amours de Mario & ſon Mariage.

CHAPITRE X.
Nouvelle disgrace de Mario.

PARTIE QUATRIÉME.

CHAPITRE I.
Caractére des deux Filles de Mario.

CHAPITRE II.
L'Aînée des Filles de Mario ſe lie d'amitié au fils d'un Procureur deguiſé en fille.

CHAPITRE III.
Seconde entrevuë de l'Aînée des Filles de Mario, avec le fils du Procureur.

CHAPITRE IV.
Dénouëment du déguiſement du fils du Procureur.

TABLE.

CHAPITRE V.

L'aînée des Filles de Mario déclare ſa groſſeſſe.

CHAPITRE VI.

Adraſte cherche Lelie; il la trouve & prend ſoin de l'Enfant, qui avoit été expoſé.

CHAPITRE VII.

On veut marier Lelie à un homme de condition. Elle a une entrevuë ſecréte avec Adraſte.

CHAPITRE VIII.

Mario donne Celimene en mariage à un vieux Lieutenant-Colonel. Intrigue amoureuſe de Celimene.

CHAPITRE IX.

Autre intrigue amoureuſe de la ſeconde fille de Mario.

CHAPITRE X.

Nouvelle diſgrace de Mario : *ſa Mort, &c.*

LES

LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

PARTIE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Retour de Mario à Paris & la maniére dont il y vécût.

A Peine me vis-je un peu délaſſé des fatigues de mon voïage, que je penſai à me rendre à *Paris*; comme le lieu du monde, dont le ſéjour eſt le plus agréable pour un homme qui eſt à ſon aiſe. Je m'y rendis; & en y arrivant, j'y vendis mes pierreries, dont je tirai plus de cent qua-

rante mille livres, quoique je ne les euſſe pas vendu ce qu'elles valloient, les lapidaires aïant ſuivant leur coutume aſſès bien fait leurs affaires avec moi. J'écrivis enſuite à mon Marchand Anglois de *Batavia*, pour le prier de me faire les remiſes des fonds qu'il avoit à moi. De ſorte qu'avec ces eſperances qui n'étoient pas vaines, puis qu'au bout de deux ans je touchai effectivement une remiſe de cinquante-huit-mille livres de France, je me voyois riche de près de deux cens mille Livres.

Mon prémier ſoin fut de placer utilement cet argent, de fixer ma dépenſe ſur le revenu qu'il me rapporteroit; & d'en faire un meilleur uſage que je n'avois fait de mon patrimoine & des reſſources que la fortune m'avoit procurées à différentes fois. Je me propoſai ſur tout d'éviter le libertinage, l'intemperance, le jeu & le commerce des Femmes, comme autant d'écueils capables de me ruiner de nouveau. Malheureuſement je ne devois pas ſeulement ces bonnes diſpoſitions à une certaine expérience, qui m'avoit ouvert les yeux ſur bien des choſes, & à la raiſon qui commençoit à m'éclairer, & à me faire faire des réfléxi-

flexions qui n'avoient eu garde de se présenter jusques-là à mon esprit. Je les devois encore à ma santé, que les inquiétudes, les chagrins, & la fatigue de mon voyage, avoient considérablement altérée.

Avec de pareilles dispositions je ne pouvois néanmoins faire qu'un bon choix en fait d'amis. Aussi ne pensai-je plus à fréquenter ces gens du bel air, ces Petits Maîtres, qui se croïent dispensés par leur âge, & par leur fortune, d'être sages & modérés. Je cherchai au contraire à m'associer de personnes raisonnables, avec qui je pûsse goûter de véritables douceurs dans des entretiens solides & judicieux. J'en trouvai en effet un petit nombre, avec qui je me liai; & en qui je ne regardois que le seul mérite, sans distinction de fortune ni de condition.

Cette réforme, que je fis dans mes mœurs, contribua beaucoup à réparer les forces que j'avois perdues. Je devins dans peu de mois plus robuste que jamais, & j'éprouvai visiblement qu'une vie sobre & réglée contribue beaucoup à rendre le corps vigoureux. Mon esprit même m'en parut plus libre, & plus capable d'une sérieuse ap-

plication. Heureux ſi j'avois pû être conſtant! Satisfait de ma nouvelle façon de vivre, je me promettois à la vérité à moi même de la continuer; mais le tems où je devois être ſage n'étoit pas apparemment encore venu. J'avois eu une habitude trop forte avec le libertinage, pour qu'il ne m'y reſtât pas quelque atachement. En un mot l'état où je me trouvois étoit une de ces demi-converſions, qui laiſſent toujours après elles dans un homme de grands reſtes de ce qu'il étoit auparavant. J'appris donc par expérience qu'àmoins d'une converſion parfaite on ne peut guéres compter ſur les plus belles réſolutions. Nos idées changent à proportion de l'état où nous nous trouvons: la ſanté ou la maladie nous font penſer différemment; & l'on ſe ſouvient rarement, quand on ſe porte bien, des réſolutions qu'on a formées lorſqu'on étoit languiſſant. Le Cheval eſt-il engraiſſé? il regimbe.

Je ne vis pas plutôt ma ſanté affermie, que l'envie de vivre en Philoſophe commença à me laiſſer. Je n'eus plus tant d'eſtime pour la ſobriété, pour la retraite & pour la lecture. Je voulus voir & être vû. Je me produiſis

dans

dans le monde ; & comme l'on s'y gâte ordinairement les uns les autres, en ſe communiquant ſes paſſions, je me plongeai inſenſiblement dans les excès, dont la retraite m'avoit garanti.

Paris eſt un riche un Pays de Cocagne, dit un célébre Poëte *François*. Je ſentis mieux qu'un autre la vérité de ce mot dans l'heureuſe ſituation de mes affaires. On n'y a pas la peine de chercher les plaiſirs ni même de les ſouhaiter, ils viennent ſe préſenter d'eux mêmes & l'on n'y a d'autre embarras que celui du choix. J'eſſaïai de tous, & malheureuſement je choiſis à la fin le pire.

CHAPITRE II.

Il devient amoureux de la Belle Angelique.

IL y avoit environ dix-huit mois que j'étois de retour à Paris, lorſque je me rangeai encore une fois ſous la banniére de l'Amour. Je demeurois dans un Hôtel où j'occupois l'appartement du devant, dont les fenêtres

faiſoient face à une maiſon particuliére, qu'une Dame, qui avoit une fille d'une beauté accomplie, vint habiter. Je trouvai ma jeune Voiſine ſi belle, que j'en devins éperduëment épris, dès les prémiers jours que je la vis. Cependant, apparemment par un ſecret reſſentiment des peines, que ce nouvel amour devoit me cauſer un jour, je conçûs une certaine inquiétude, qui me rendoit le cœur triſte, tellement que je devins chagrin en même tems qu'amoureux. Cela ne m'empecha pas néanmoins de livrer mon cœur aux chaînes que l'Amour lui préſentoit.

Je ne tardai pas à m'informer du nom & de la condition de cette aimable, mais dangéreuſe perſonne. J'appris qu'elle ſe nommoit *Angelique*; qu'elle étoit peu riche, & la ſeule Fille qu'eut laiſſé M..... frére du Conſeiller au Parlement; qu'il ſe préſentoit ſouvent des partis pour l'épouſer; mais que, d'un coté ſa mére les écartoit, parce qu'elle étoit dans le deſſein de la marier avec le Comte de St. P... ſon Neveu; & que d'autre part cette aimable perſonne, ſoit par dégoût pour le mari qu'on lui deſtinoit, ſoit par motif

tif de piété, avoit un grand penchant pour entrer en Religion. Ainſi j'avois également à combattre les diſpoſitions oppoſées de la mére & de la fille.

C'en étoit plus qu'il ne falloit pour arrêter une perſonne, dont l'amour eut été moins violent que le mien. Je ne me décourageai point à la vuë des difficultés. Au contraire, je me réſolus de pouſſer ma pointe, & de mettre tout en œuvre pour vaincre les obſtacles.

Une ſeule choſe m'embarraſſoit. Je ne ſavois comment m'introduire auprès d'*Angelique*. La vie retirée que ſa Mére & elle menoient me fermoit l'entrée de leur maiſon. Les hommes non ſeulement n'y avoient aucun accès; elles ne voyoient même que très-peu de femmes, emploïant tout leur tems à la lecture & à la priére, ou à quelques autres occupations auſſi ſolitaires. Il fallut donc me réſoudre à attendre que le hazard me préſentât quelque occaſion de me faire connoître. J'épiois les heures qu'elles alloient à l'Egliſe; je m'y placois à portée pour m'y faire remarquer, & pour trouver moïen de rendre quelques petits ſoins, qui puſſent m'attirer quel-

ques civilités, ou du moins quelques regards. Mais j'eus beau faire; tous mes ſoins furent vains. On n'y fit aucune attention; elles demeurérent l'une comme l'autre cruelles, ou plutôt dans une indifférence, qui me déſeſpéra.

Cependant mon amour croiſſoit avec mon déſeſpoir. L'air modeſte & retenu d'*Angelique* faiſoit une telle impreſſion ſur mon cœur, que je l'avois toujours préſente à mes yeux la nuit comme le jour; & plus je la voïois plus elle prenoit d'empire ſur moi. La paſſion étoit déſormais trop violente pour la combattre; il me fallut penſer aux moyens de la ſatisfaire. Je ſuivis la prémiére idée qui me vint à l'eſprit. Ce fut d'implorer le ſecours de ſa Suivante, qu'on nommoit *Théréſe*.

Autre difficulté. La Suivante ne fut pas plus acceſſible que ſes Maitreſſes, J'emploïai inutilement les oeillades, les ſignes des doigts & autres façons galantes de s'exprimer : la cruelle n'y répondoit point. Il fallut avoir recours à un artifice plus puiſſant. Je me mis en devoir de découvrir les connoiſſances que *Théréſe* pouvoit avoir dans la Ville, comme la ſeule reſſour-

ſource de qui je pouvois attendre quelque ſuccès. Je m'apperçûs en effet, qu'elle alloit aſſés fréquemment chès une vieille Lingére, nommée Marguerite, dans la Ruë de *St. Denis*. Charmé de cette découverte, je n'eus rien de plus preſſé que d'en faire uſage. J'allai en ſuppliant trouver *Marguerite*; je l'engageai, tant par préſens que par promeſſes, à entrer dans mes intérêts, & j'obtins enfin qu'elle me ménageroit au prémier jour une entrevuë avec ſon amie *Théréſe*.

Elle tint parole. Il ne ſe paſſa pas trois jours, ſans qu'elle me fit avertir, que *Théréſe* étoit chès elle. Je n'y courus pas, j'y vollai. Je la ſaluai cependant aſſés froidement; mais comme elle me rendit mon ſalut d'un air riant, je conjecturai que *Marguerite* lui avoit parlé en ma faveur. Dans cette confiance je m'approchai d'elle. Ne trouvez pas mauvais, lui dis-je, ſi j'ai en envie de vous connoître. Vous êtes la ſeule perſonne, qui peut me ſervir auprès de vôtre jeune Maîtreſſe. Si vous voulez bien prendre parti pour moi, ſoyez perſuadée que vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir obligé.

Je ſuis déja, me repondit-elle, dans vos interêts; je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous être auſſi utile que vous me croïez néceſſaire, je vous ſervirois avec bien de l'inclination, & j'avancerois bien-tôt vôtre bonheur. Mais vous me chargez d'une commiſſion bien épineuſe. Car pour ne vous rien celer, je vous dirai que vous aimez une jeune perſonne, ſi enfoncée dans la piété, que le nom ſeul d'un homme la revolteroit; & qui outre cela ſe trouve toujours ſous les yeux d'une Mére, qui eſt un vrai Argus. D'ailleurs quelle Mére? Une Mére qui a déja diſpoſé en quelque maniére de la deſtinée de ſa fille, en la promettant à un de ſes Neveux. Seroit-il poſſible, repliquai-je, que tous ces obſtacles ſeroient inſurmontables? Et ne pouvez vous donc m'être d'aucun ſecours? En diſant cela je tirai vingt-Louis que j'avois dans une de mes poches; je les mis dans la main de *Théréſe*, & lui dis-je, ma chére, je ſuis le plus malheureux des hommes, ſi vous ne me faites du moins entrevoir quelques eſpérances.

Ces paroles prononcées d'un air de déſeſpoir, ou peut-être autant les vingt Louis

Louis que j'avois donné, touchérent *Thereſe* de compaſſion. Si je vous ai fait voir des difficultés, me dit-elle, c'eſt que je n'ai pas voulu vous flatter. Il n'y a pourtant pas de quoi vous déſeſpérer. *Angelique*, il eſt vrai, paroît avoir beaucoup d'inclination pour le Couvent; mais je n'oſerois aſſûrer, que le mérite d'un aimable Cavalier ne fut pas capable de la faire changer. Je vous croirois même fort propre pour cela. Le plus grand obſtacle eſt donc du côté de ſa Mére; qui veut la marier à ſa volonté. Cependant je ne vois pas qu'il y ait encore de quoi ſe décourager. Seroit-ce la prémiére Mére qui auroit échoüé dans un pareil deſſein? J'y vois même d'autant plus d'apparence que je ſais certainement que M. de St. P.... Son Neveu, ne peut point ſe flatter d'être aimé d'*Angelique*. Le ſeul avantage qu'il a, c'eſt qu'il peut voir ſa Couſine quand il lui plaît. Mais, ſi je ne me trompe, ce ſera ce qui vous ſera favorable. Vous devez faire en ſorte de vous lier d'amitié avec lui. Obſédez-le continuellement; peut être arrivera-t-il, que ne pouvant ſe défaire de vous il vous amenera lui même au Logis. Si vous pouvez en venir-là,

vous jouërez vôtre perſonnage & vous devez être aſſuré que je vous ſecondrai. Sur tout je ne manquerai pas de faire remarquer à ma Maîtreſſe la différence qu'il y a entre vous & le Comte de..... pour les qualités perſonnelles. Je remerciai *Thérèſe* de l'avis qu'elle m'avoit donné & je la laiſſai pour aller le mettre à éxécution.

Je trouvai le Comte de St. P.... à l'Hôtel de..... où il logeoit. Nous nous fîmes mille honnêtés; & ſur ce qu'il m'apprit qu'il y avoit un appartement vacquant auprès du ſien, je ne balançai pas un moment à le prendre. J'y fis transporter le même jour tout mon bagage, afin d'être plus à portée pour gagner ſa confiance, à la faveur du voiſinage & des avances, que je me propoſois de lui faire. Nous nous liâmes en effet étroitement l'un l'autre; & comme je me faiſois un devoir de l'accompagner par tout, il me mena enfin un jour chès ſa Tante; il me préſenta à la Mére & à la Fille, que je trouvai malgré leur dévotion beaucoup plus gracieuſes & d'un accès infiniment plus facile, qu'on ne me les avoit repréſentées.

Voila comme je reuſſis à m'introdui-

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

duire auprès d'*Angelique*. Je la vis pendant deux mois aſſés aſſiduëment, mais avec une contrainte ſi grande, que je puis dire qu'elle contrebalançoit bien le plaiſir que j'avois de voir la perſonne que j'adorois. Il me falloit une attention extraordinaire pour n'oublier aucune des précautions qui pouvoient ôter tout ſujet de jalouſie à mon Rival & tout ſujet d'ombrage à la Mére. Malgré cela je ne laiſſai pas de parvenir au bout de quelque tems à connoître que j'avois acquis quelque part dans l'eſtime d'*Angelique*; je crûs l'entrevoir en ce qu'elle paroiſſoit ſe plaire à ma Converſation, & dans une certaine attention qu'elle temoignoit pour tout ce que je faiſois. Mais j'en fus plus particuliérement convaincu dans une entrevuë, que j'eus à quelques jours de-là avec *Théréſe*, chés la Dame *Marguerite*. Elle m'apprit que mes affaires alloient le mieux du monde; & pour mieux m'en convaincre, elle m'annonça qu'il ne dépendroit que de moi d'avoir un Entretien particulier avec ſa jeune Maîtreſſe, parceque ſa Mére à qui il étoit ſur venu une abcès à la jambe, ſe trouvoit obligée de garder le lit.

Je ne manquai pas de profiter d'une ſi belle occaſion, qui s'offroit pour me déclarer. Je me rendis au Logis d'*Angelique* & comme je la trouvai ſeule, je lui appris de bouche ce que mes yeux lui avoient dit pluſieurs fois. Mes diſcours parurent d'abord l'embaraſſer ; elle rougit ; elle ſoupira, & me regardant enfin d'un air de douceur, entre-mêlé cependant d'un peu de trouble. Mario, me dit-elle, il faut avoüer, que vous cherchez bien à me tourmenter ; & je ne ſais ce qui m'empêche de vous défendre de me voir d'avantage. Ne ſavez vous pas que je dépens d'un Méte, qui ne me laiſſe pas la liberté de diſpoſer de mon cœur ; elle me deſtine ſon Neveu pour Epoux ; mon devoir m'engage de lui ſacrifier mon inclination. Helas ! que diroit-elle ſi elle pouvoit ſavoir ſeulement que j'euſſe ſouffert que vous me fiſſiez une déclaration d'amour ! Oh ! que vous m'auriez fait plaiſir de demeurer dans la retenuë, que vous aviez obſervée juſques-ici.

Je ne pûs lui laiſſer achever un diſcours, qui me cauſoit de l'émotion. Eh quoi ! adorable *Angelique*, repliquai-je, eſt-ce ainſi que vous répondez

dez aux vœux d'un homme qui ne vit depuis long tems que pour vous, qui brule d'un feu ſi légitime & qui vous jure une fidélité eternelle? Penſez-vous à quelle extrémité vôtre rigueur va me réduire? Et Croyez-vous que je pourrois vivre lâche ſpectateur du bonheur d'un Rival? Non, je ne ſerois pas digne de ſoupirer pour vous, ſi je pouvois ſouffrir que vous devinſſiez la Victime de l'intérêt, & que vous fuſſiez obligée de donner la main à un homme, qui la receveroit ſans en connoître le prix.

A ces mots *Angelique* parut toute troublée, & quelques larmes qu'elle ne pût retenir aïant coulé de ſes yeux. Vous voyez, Mario, me dit-elle, des preuves de ma foibleſſe. Vous triomphez de mon cœur. Quelque ferme réſolution que j'euſſe priſe de vous cacher, que mon inclination n'a jamais panché du côté du Comte de St. P..... & que je m'intéreſſois pour vous à meſure que je m'éloignois de lui, je ſuccombe enfin aux ſentimens de tendreſſe que vous m'avez inſpirés. Oui: j'avoue que vous avez ſû me plaire. Mais que cet aveu me cauſera de peines! Que je prévois d'aſſauts

à

à ſoutenir & de difficultés à ſurmonter, avantque d'avoir le conſentement de ma Mére pour nôtre union! Mais que dis-je, union? Ah! je devrois connoître ma Mére; elle n'y conſentira jamais; d'ailleurs vous ſavez que je lui dois tout, & que mon reſpect..... Que deviendra donc tant d'amour, interrompis-je encore? N'aurois-je donc ſoupiré & n'aurois-je même eu le bonheur de plaire, que pour en devenir plus malheureux? Je ne ſais encore ce que j'en dois penſer, reprit *Angelique*; ſi ce que je crains arrive, vous pouvez bien vous aſſûrer que je ne ſerai pas plus heureuſe que vous. Mais je m'apperçois qu'il y a longtems que j'ai laiſſé ma Mére. Croyez-moi finiſſons cet entretien; abandonnons nous à la Providence: peut-être exaucera-t-elle nos vœux. Elle me tendit alors une de ſes mains, que je baiſai reſpectueuſement, & elle m'obligea à me retirer.

C'etoit la prémiére fois que j'avois pû entretenir *Angelique* en particulier; ce fut la derniére; ſa Mére avoit conçû quelque ombrage d'un certain trouble, qu'elle avoit remarqué dans ſes yeux. Elle ne lui en dit rien alors, mais lors qu'elle

qu'elle fut remiſe de ſon indiſpoſition & que j'eus recommencé à retourner chès elle, elle épia ſi bien la conduite de ſa fille & la mienne, qu'elle ſe perſuada qu'elle ne s'étoit pas trompée dans ſes ſoupçons. En effet il nous étoit impoſſible après les déclarations que nous nous étions faites, que nous demeuraſſions toujours dans nôtre prémiére retenuë, & il étoit facile de s'appercevoir que nous ne nous quittions jamais ſans peine & que nous ne nous revoïons jamais qu'avec un nouveau plaiſir. Elle demanda à ſa fille la raiſon de ce changement & ce qui pouvoit s'être paſſé entre nous durant ſa maladie. Elle en apprit plus qu'elle ne vouloit.

Angelique, à ce que *Théréſe* me dit, eut la conſtance de déclarer à ſa Mére, que je lui avois fait l'aveu d'une paſſion, qui ne lui avoit pas déplu; & qu'elle n'avoit pas cru paſſer les régles de la modeſtie, en me temoignant quelques ſentimens d'un retour innocent. Je n'avois pas voulu écouter, dit cette Mére, en courroux, des ſoupçons que mon cœur ne me diſtoit que trop. Je ne pouvois vous croire capable d'un engagement contraire à mes volon-

volontés. Il y a long tems que je me ſuis déclarée au ſujet de vôtre établiſſement. Vous n'ignoriez pas que je vous ai deſtinée au Comte de St. P.... & que vos diſpenſes ſont même venuës de *Rome*; ſi vous avez formé quelque folle inclination, défaites vous en; les Loix divines & humaines vous obligent de m'obeïr; & je vous annonce, qu'avant qu'il ſoit quinze jours vous épouſerez vôtre Couſin. Je ſais Madame repliqua *Angelique* les droits que vous avez ſur moi, mon reſpect me forcera à ſuivre aveuglement vos volontés; mais ne ſentez-vous point à quoi vous m'expoſez, lorſque vous m'obligez de m'unir à une perſonne, pour qui je ne ſens que de l'indifférence. Un mari, reprit la Mére, d'un air impérieux, ſait toujours, quand il veut, intéreſſer le cœur d'une femme, vous aimerez le Comte de St. P.... quand il ſera vôtre Epoux. En un mot, ajouta-t-elle, point de replique: vous l'épouſerez; Je m'y ſuis engagée, & je le veux.

Je fus bien-tôt averti par *Thérése* de cette cruelle ſcénce. Nous cherchâmes long-tems les moyens propres pour parer le coup fatal, dont nous étions

tions menacés. Il ne s'en préſentoit aucun. A la fin j'imaginai un expédient, dont j'eſpérois un ſuccès favorable. Ce fut de faire demander *Angelique* en mariage, par un Ami commun & d'offrir de lui faire un avantage de quarante-mille écus. Mais la Mére répondit ſéchement, qu'elle avoit donné ſa parole au Comte de St. P..... qu'elle ne pouvoit la retirer, & qu'au reſte elle m'etoit bien obligée des bons ſentimens que j'avois pour ſa fille.

Ce refus fut un coup de poignard pour moi; & je dois rendre à *Angelique* la juſtice de dire, que la douleur qu'elle en conçût fut ſi vive, qu'elle en en tomba malade. Je pris ce tems pour faire faire une nouvelle tentative auprès de ſa Mére, mais elle ne fut émuë ni de la maladie de ſa fille ni de mes ſupplications; elle eut même la cruauté de dire qu'elle aimeroit mieux voir *Angelique* dans le tombeau, que de la voir Epouſe d'un autre que du Comte de St. P....

Ce ſecond refus acheva de me déſeſpérer. Je me mis en vain en devoir d'enlever *Angelique*; il étoit trop tard, & elle étoit ſi bien gardée, qu'il me fut

fut même impoſſible de lui faire rendre une Lettre, tant elle étoit reſſerrée étroitement. La ſeule reſſource que je voïois pour rompre ce mariage, c'étoit de me battre avec le Comte de St- *P*... J'eus bien de la peine à m'y réſoudre, néanmoins à la fin je crus devoir ſacrifier l'amitié à l'amour.

CHAPITRE III.

Mario eſt fait priſonnier d'Etat, & cõduit à la Baſtille. Il recouvre ſa liberté & rompt avec la Belle Angelique.

J'Etois prêt un jour à frapper à ſa porte pour lui faire un appel dans les formes, lorſqu'on vint me dire, qu'il y avoit dans la Cour un homme qui demandoit à me parler. Je deſcendis pour aller voir ce que c'étoit, & j'y vis un Exempt, qui me ſignifia un ordre de la Cour, pour être conduit à la Baſtille. Il me demanda ſi je voulois le ſuivre de bonne grace & monter dans un Caroſſe, qu'il avoit amené avec lui, ou qu'il appelleroit cinq Ar-

Archers, qu'il avoit laiſſés dans la ruë. Vous me prenez avec trop d'avantage, lui dis-je, pour que je penſe à réſiſter; d'ailleurs comme je n'ai rien à me reprocher, je ne veux pas gâter mes affaires par une bravade à contre-tems. Je montai donc dans le Caroſſe, qui m'attendoit; & je fus mené à la Baſtille.

Les idées affreuſes, que je m'étois faites de ce lieu, ſur les rapports de quantité de perſonnes apparemment peu inſtruites, m'effrayerent d'abord. Cependant comme le Gouverneur me fit beaucoup de politeſſes; qu'il me fit conduire dans une Chambre aſſés commode & aſſés propre, & qu'il offrit de faire ſuivre mon goût dans les mêts que je ſouhaiterois, je jugeai de tout cela qu'à la liberté près ma priſon ne me ſeroit pas beaucoup à charge; & que l'on ne me regardoit pas comme fort criminel.

Si mes fraïeurs furent appaiſées par ces prémiers objets, je ne laiſſois pas d'être agité d'inquiétudes infinies quand je me conſidérois priſonnier d'Etat. Je cherchois inutilement dans mon eſprit ce qui pouvoit m'avoir attiré cette diſgrace. Mes ſoupçons véritablement tom-

tomboient ſur la Mére d'*Angelique*, mais comment ſe peut-il, me diſois-je, que ma priſon à la Baſtille ſoit l'ouvrage d'une Femme? comment a-t-elle pû avoir aſſés de crédit pour intéreſſer l'autorité du Prince dans ſa querelle? Eſt-ce donc, ajoutois-je, un ſi grand crime que d'aimer une prrſonne libre & de lui plaire, pour que les loix s'arment de toute leur rigueur pour le punir! Tantôt je m'imaginois que je pouvois avoir été empriſonné par quelque mépriſe, & tantôt je me repréſentois que ce pouvoit être le Miniſtre, qui par quelque raiſon de politique, ou ſur quelque faux rapport avoit été porté à s'aſſûrer de ma perſonne.

J'etois abſorbé dans ces réflexions, quand le ſecond jour de ma détention, on vint me dire de deſcendre de ma Chambre & de paſſer dans une ſalle, où M. ... Lieutenant-Général de Police, m'attendoit pour m'interroger.

Je deſcendis donc & je parus devant ce Magiſtrat avec un viſage, où il pût reconnoître plus d'étonnement que de conſternation. Il me regarda un moment attentivement ſans me rien dire. Enſuite prenant la parole: Depuis quel

quel tems, me dit-il, d'un ton aſſés grave, êtes vous à *Paris*; & quelles ſont les affaires, qui vous y ont appellé & qui vous y retiennent? Je ſatisfis à ces trois demandes, en lui rapportant ſuccinctement les principaux évémens de ma vie. Mais, reprit-il, n'avez vous point commis quelques violence chès Madame N. N. Et en quels termes êtes vous avec le Comte de St. P..... vôtre Rival. Je ſatisfis encore à ces demandes, & mes raiſons lui parurent ſi juſtes, qu'il ne pût s'empêcher de me dire ces mots conſolans, ou je ſuis bien trompé, ou vous ne ferez pas grand ſéjour dans ce lieu. Enſuite rabattant un peu de ſa gravité: Vous pouvez, me dit-il, en attendant compter ſur tous les agrémens qu'un priſonnier peut avoir, il vous eſt même permis de faire venir auprès de vous vôtre Valet de chambre pour vous ſervir, & je vous promêts de travailler à vous faire avoir vôtre liberté.

Des paroles ſi obligeantes me conſolérent un peu, & m'obligérent de rendre mille graces au Lieutenant de Police, de ce que je trouvois en lui un Juge, qui au lieu de ſervir d'inſtru-

ment

ment à la cruanté, que mes Ennemis vouloient éxercer ſur moi, vouloit bien ſe charger lui même de me défendre. Je ne mérite pas, ajouta-t-il, tous ces complimens; ſi ma profeſſion m'engage quelques fois à uſer de rigueur envers les Coupables, la Juſtice éxige pareillement, que je m'emploïe vivement pour les Innocens opprimés. Là deſſus je lui demandai la permiſſion d'écrire quelques lettres à mes amis, pour les porter à ſe donner des ſoins pour me retirer de priſon. Je le veux bien, ajouta-t-il, mais je doute qu'ils ſoient auſſi diligens que moi à vous ſervir.

Dans cet endroit la Magiſtrat ſe retira, & je fus conduit à ma chambre, plein d'eſpérance en ces promeſſes. Toutes les fois que j'entendois approcher de ma porte, je m'imaginois entendre le bruit de quelque Ange Liberateur. Cependant je ne laiſſai pas de demeurer dix jours ſans recevoir de nouvelles du Lieutenant de Police, ni de reponſes aux Lettres que j'avois écrites. Cela me jetta dans de terribles inquiétudes; le ſommeil m'abonna & je ſentois deja quelque altération dans ma ſanté, lorsqu'après une des

plus

plus mauvaiſes nuits, le onziéme jour de ma détention, j'entendis de meilleure heure qu'à l'ordinaire un bruit de clefs à ma porte, qui attira toute mon attention. Un moment après ma porte fut ouverte. C'étoit le Gouverneur du Château lui même qui venoit m'annoncer, que j'avois ma liberté, mais à certaines conditions qu'il me diroit dans ſon appartement, où il alloit m'attendre avec une taſſe de chocolat, tandis que l'on m'habilleroit.

Jamais peut-être je ne fus habillé plus à la hâte. Si-tôt que je fus en état de paroître, je me rendis à l'appartement du Gouverneur. Je lui fis mes remercîmens des maniéres gracieuſes, dont il avoit uſé à mon égard, & lors que j'eus pris deux taſſes de chocolat avec lui, je le priai de me dire les conditions auxquelles je pouvois ſortir de la Baſtille. Dans le fonds, me dit-il, en ſouriant vous avez vôtre liberté ſans reſtriction & les portes de ce Château vous ſeront ouvertes quand vous ſouhaiterez; ce n'eſt qu'un conſeil d'Ami, ajouta-t-il, que j'ai à vous donner & dont vous m'aurez certainement obligation. Je lui

dis qu'il pouvoit parler librement, parce que je me ferois toujours un plaisir & même un devoir de suivre ses conseils. Vous ne savez peut-être pas, reprit-il, que le Comte de St. P.... a épousé sa Cousine *Angelique* : je vous l'apprends donc. Je puis même vous dire que la crainte que vôtre passion ne vous portât à quelque entreprise violente pour troubler ces noces, a été la seule cause de vôtre prison; & j'ajouterai que vous ne devez pas être fâché que l'on vous ait garanti par-là de bien des mauvais pas. C'est à vous à présent à faire le reste. Ainsi point de ressentiment; c'est une chose faite, & à laquelle il n'y a plus de remède. Si vous m'en croïez vous oublierez la personne qui vous a été enlevée & vous chasserez de vôtre esprit toute pensée de vengeance; car enfin à qui pourriez vous vous en prendre puis que le Comte de St. P.... n'a eu certainement aucune part à vôtre arrêt. C'est sa Belle-Mére seule qui a obtenu secrétement la Lettre de cachet qui vous a été signifiée. D'ailleurs je vous trouve, ce me semble, suffisamment vengé, puis que le Comte voit entre ses bras une Epouse, qui

qui, pour vous le dire confidemment, ne montre qu'une grande indifférence pour lui.

Ce recit m'affligea au dernier point: mes yeux fondirent en larmes, & je pouſſai des ſoupirs cauſés en même tems par la douleur & par le déſeſpoir. Ces marques de ſenſibilité ne trompérent point le Gouverneur; il jugea que je méditois quelque choſe de violent, & que je ne ſerois pas plutôt en liberté que je m'abandonnerois à ma colére & que j'aurois immanquablement une affaire avec le Comte de St. P.... Il n'y a point de milieu, me dit-il, vous me promettrez, foi d'homme d'honneur, que vous laiſſerez le Comte poſſéder tranquillement vôtre ancienne Maîtreſſe, où il faut vous réſoudre à demeurer ici le reſte de vos jours. J'ai mes raiſons ajouta-t-il pour parler de la ſorte. Ainſi ſi vous m'en croïez vous prendrez le parti le plus ſage, qui eſt d'oublier une perſonne que vous ne pouvez plus déſormais poſſéder.

Après quelques momens de réfléxions & de ſilence, oui, Monſieur, dis-je au Gouverneur, je m'abandonne à la rigueur de ma déſti-

née, & je m'engage d'honneur à vaincre mon reſſentiment: le Comte de St. P.... ne doit plus craindre que l'inquiette d'avantage. Sur cela le Gouverneur m'embraſſa & m'aïant remis les Lettres que j'avois écrites à mes Amis & qui n'avoient pas été renduës pour des raiſons qu'il ne me dit point, je pris congé de lui, & je montai en Caroſſe pour me rendre à l'hôtel de ma demeure ordinaire.

Je n'y fus pas arrivé, que l'on me remit une Lettre que l'on gardoit depuis pluſieurs jour. Elle étoit de la main d'Angelique, dattée de la veille du jour de ſon mariage, & conçuë en ces termes.

Je ne vous dirai point pour me juſtifier, que l'on diſpoſe de moi malgré mon inclination; ce ſeroit deſormais aller contre mon devoir. Cependant c'en eſt fait; le Ciel décide de mon ſort, j'obeïs à ſes Arrêts que je ne puis éviter & demain je donnerai la main au Comte de St. P.... Je ne vous écris donc aujourd'hui que pour vous dire, que je vous prie de ſonger à m'oublier, comme je travaille à vous bannir de mon ſouvenir.

ANGELIQUE.

La lecture de cette Lettre produi-

fit

ſit ſur moi différens effets. Je fus d'abord au déſeſpoir d'apprendre de la plume d'Angelique même qu'elle ſe donnoit à mon Rival ; je regardai enſuite comme l'infidélité la plus marquée l'ordre qu'elle me donnoit de travailler à l'ôter de mon ſouvenir ; enfin le peu d'eſpérance qu'elle me laiſſoit de païer ma paſſion de quelque reconnoiſſance fit que je ſurmontai en même tems mon amour & mon reſſentiment, en me ſoumettant courageuſement à la néceſſité.

Mon déſeſpoir étant ainſi calmé ; & ma raiſon réveillée, je retirai un autre fruit de cette nouvelle avanture. Je compris que la vie tumultueuſe du monde n'étoit capable de fournir preſque rien d'uni ; & que pour n'être pas expoſé aux diſgraces qui en ſont inſéparables, il n'y avoit pas de plus ſur moïen que de s'en éloigner. Je formai une forme réſolution de vivre dans la ſolitude, exempt des paſſions & du bruit tumultueux de la Ville. Je fis plus j'éxecutai ce projet. J'achetai une Maiſon de Campagne, & auſſi-tôt je quittai le monde pour vivre uniquement pour moi & pour un petit nombre d'amis auxquels

quels je voulus toûjours demeurer attaché.

CHAPITRE IV.

Il fixe ſon ſejour à la Campagne, & y fait connoiſſance avec un Philoſophe.

D'ABORD que je fus en poſſeſſion de ma Maiſon de Campagne, je me propoſai d'y demeurer la plus grande partie de l'Année ; mais comme je craignis de m'ennuyer à la fin de cette vie, ſi je me bornois à entendre les Oiſeaux chanter, à écouter les eaux murmurer, à voir produire les Arbres & naître les fleurs, je penſai à y faire une bibliothéque des livres nouveaux, dont la lecture pût me faire une occupation agréable & capable de me défendre contre l'ennui, qui ſeroit infailliblement vénu m'y troubler. Par ce moïen je commençai à voir couler mes jours dans une tranquillité charmante. Je fis des réfléxions qui me forcérent à condamner ma conduite paſſée & à regarder tout le tems que j'avois vêcû, comme

comme un tems preſque entiérement perdu. Je concûs en effet que ce n'étoit pas être homme que de vivre ſans réfléxion & de paſſer ſa vie à boire, à manger, à dormir, à joüer où à ſe promener ; & je me voulus mal d'avoir tant tardé à prendre ce parti.

L'amour du repos n'eſt pas pour un homme accoutumé à avoir dans le monde ſes aiſes & ſes commodités, un motif aſſés puiſſant pour le retenir dans la ſolitude, s'il n'y trouve de quoi dédommager ſes ſens des charmes extérieurs, qu'il perd en prenant le parti de la retraite. Je n'avois pas à craindre cet inconvenient ; ma Maiſon ſans être magnifique étoit un lieu rempli d'agrémens. Un Bâtiment ſimple, mais propre, dont les appartemens étoient parfaitement bien diſtribués, dans une ſituation commode & dans un air ſain : un Jardin d'une étenduë raiſonnable, partagé par la diſpoſition des allées en pluſieurs quarrés médiocres, les uns remplis des meilleurs Arbres fruitiers, les autres ſemés de racines, de légumes & d'herbes : des boſquets artiſtement ménagés, des compartimens & des parterres de fleurs embellis de quelques

eaux jailliſſantes ; un petit bois impénétrable aux ardeurs du ſoleil les plus violentes : deux allées à perte de vuë qui fourniſſoient une promenade délicieuſe ; tout cela formoit une demeure en même tems commode & agréable.

Ce n'étoit pas, je l'avouë, faire un grand effort, que de me confiner dans une pareille ſolitude, où je ne faiſois que changer de délices ; cependant en comparaiſon de la vie que j'avois menée à Paris depuis mon retour de Batavia, la conduite que je tenois dans ma Campagne devoit paſſer pour édifiante ; je n'y voïois que très-peu de monde ; ma table n'étoit ſervie que de mets ſimplement apprêtés : la délicateſſe ſeule des viandes pouvoit empêcher de dire que la frugalité ne regnât dans mes repas ; car la profuſion & l'aſſaiſonnement en étoient également bannis. La promenade & la lecture faiſoient mon occupation la plus ordinaire quand je me trouvois ſeul ; & pour un homme accoutumé au tumulte des grandes Compagnies, je puis dire que je ne pratiquois pas mal les régles de la ſolitude.

Elle n'auroit pas laiſſé de bien-tôt me

me déplaire, ſi elle m'eut privé entiérement du commerce des hommes; il faut des amis dans la retraite comme dans le monde; on a beau renoncer aux dangers tumultueux de celui-ci, on veut de l'amitié que l'on regarde comme une vertu tranquille.

Le Village auprès du quel étoit ſituée ma Maiſon, étoit fréquenté par un certain nombre de Bourgeois de Paris qui venoient, de tems en tems, jouïr des douceurs de la vie champêtre; je reçûs leurs viſites & la bienſeance m'aïant obligé à les rendre, je fis de nouvelles habitudes avec ceux qui me parurent d'un plus aimable commerce.

Celui dont la connoïſſance me fit le plus de plaiſir & avec qui je me liai d'autant plus volontiers qu'il faiſoit, comme moi, un ſéjour preſque continuel à la Campagne; ce fut un homme de Lettres. Il étoit, outre cela, mon plus proche voiſin. Depuis pluſieurs années, il menoit une vie de Philoſophe; & ſa conduite étoit d'autant plus ſurprenante qu'il s'étoit beaucoup répandu dans le monde dans ſes jeunes années. Sa réforme étoit ſincére, ſans affectation

ni hipocriſie. Il s'étoit retiré dans ce lieu par le déſir de s'attacher uniquement à la méditation des choſes du Ciel: l'auſtérité de ſa vie ne paroiſſoit cependant point au dehors; & quoique les mortifications les plus rudes fuſſent ſes exercices ordinaires, ſes entretiens ne ſe ſentoient nullement du goût qu'il avoit pour la pénitence. Sa converſation étoit enjouée & facile, & content d'obſerver réguliérement les régles de l'honneur & de la pudeur, il ne ſe faiſoit point de difficulté d'égaïer ſes entretiens par quelques bons mots. Son revenu qui étoit très-conſidérable étoit emploïé pour la plus grande partie à des œuvres ſecrétes de charité. Pluſieurs pauvres familles ſubſiſtoient uniquement par les ſecours qu'il leur donnoit; il vivoit du reſte de ſon bien & entretenoit une Bibliothéque aſſés belle qui faiſoit ſa plus ordinaire récréation.

Quoique dans la vie ſolitaire, que cet homme avoit choiſie, il ſe fut propoſé de voir peu de monde; j'eus pourtant le ſecret de l'attirer aſſés ſouvent chès moi: la conformité de la vie, que nous avions embraſſée, un cer-

tain rapport de nos humeurs, le voisinage; tout cela nous lia tellement ensemble que nous devinmes Amis & je m'apperçus bien-tôt, que j'avois gagné sa confiance & son cœur.

Dans cette persuasion, u jour que j'avois dîné chès lui, & que nous nous étions enfoncés dans l'endroit le plus sombre de son bois, j'eus la curiosité d'apprendre ce qui l'avoit engagé à se retirer du monde comme il avoit fait; il fit d'abord quelques difficultés de me satisfaire là-dessus, mais à la fin il se rendit sous la promesse que je fis de l'instruire à mon tour de mes avantures. Son histoire me parût si remplie d'évenemens singuliers, que je ne crains point de la rapporter ici.

CHAPITRE V.

Histoire du Philosophe avec qui Marie *avoit fait connoissance.*

LES évenémens de ma vie, me dit-il, dont vous souhaitez apprendre le détail, ont quelque chose de

ſi humiliant pour moi, que c'eſt beaucoup éxiger de ma complaiſance, que de vouloir que je vous en faſſe le recit. L'état miſérable où j'ai d'abord été, la ſituation brillante où je me ſuis vû enſuite & les chagrins qui me ſont enfin ſurvenus, font un contraſte qui n'a rien que de déſagréable. Je veux bien cependant ſatisfaire vôtre curioſité ; & quelque peine que l'orgueil humain puiſſe reſſentir à découvrir de certaines choses qui le bleſſent ſenſiblement, j'aime encore mieux qu'il m'en coute de ce côté-là, que de me mettre au hazard de vous faire douter de la ſincérité de mon amitié.

Je ſuis né à Paris, dans une famille honnête ; mais peu riche, Mon Pére plus curieux de ſe maintenir dans une probité connuë que d'amaſſer des Richeſſes, craignit toûjours d'embraſſer un parti qui pût donner atteinte à la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & cette crainte un peu trop ſcrupuleuſe le fit vivre & mourir dans la pauvreté. Il laiſſa pluſieurs Enfans, dont j'étois le plus jeune, & qui n'ont pû qu'avec beaucoup de peine ſe tirer de la miſére où ils étoient nés.

Pour

Pour moi, quoique élevé dans les principes d'humilité & de pauvreté que mon Pére avoit pris ſoin de m'inſpirer, je ne crus pas devoir en pouſſer la pratique juſqu'à une ſi grande rigueur. Je m'imaginai qu'on pouvoit être honnête Homme, ſans languir dans la miſére: perſuadé au contraire que la vertu n'en eſt que plus eſtimable, lors qu'elle eſt ſoutenuë par quelque bien dont on fait un bon uſage, je me mis en tête de faire mes efforts pour en acquerir, pourvu que ce ne fut point aux dépens de mon honneur.

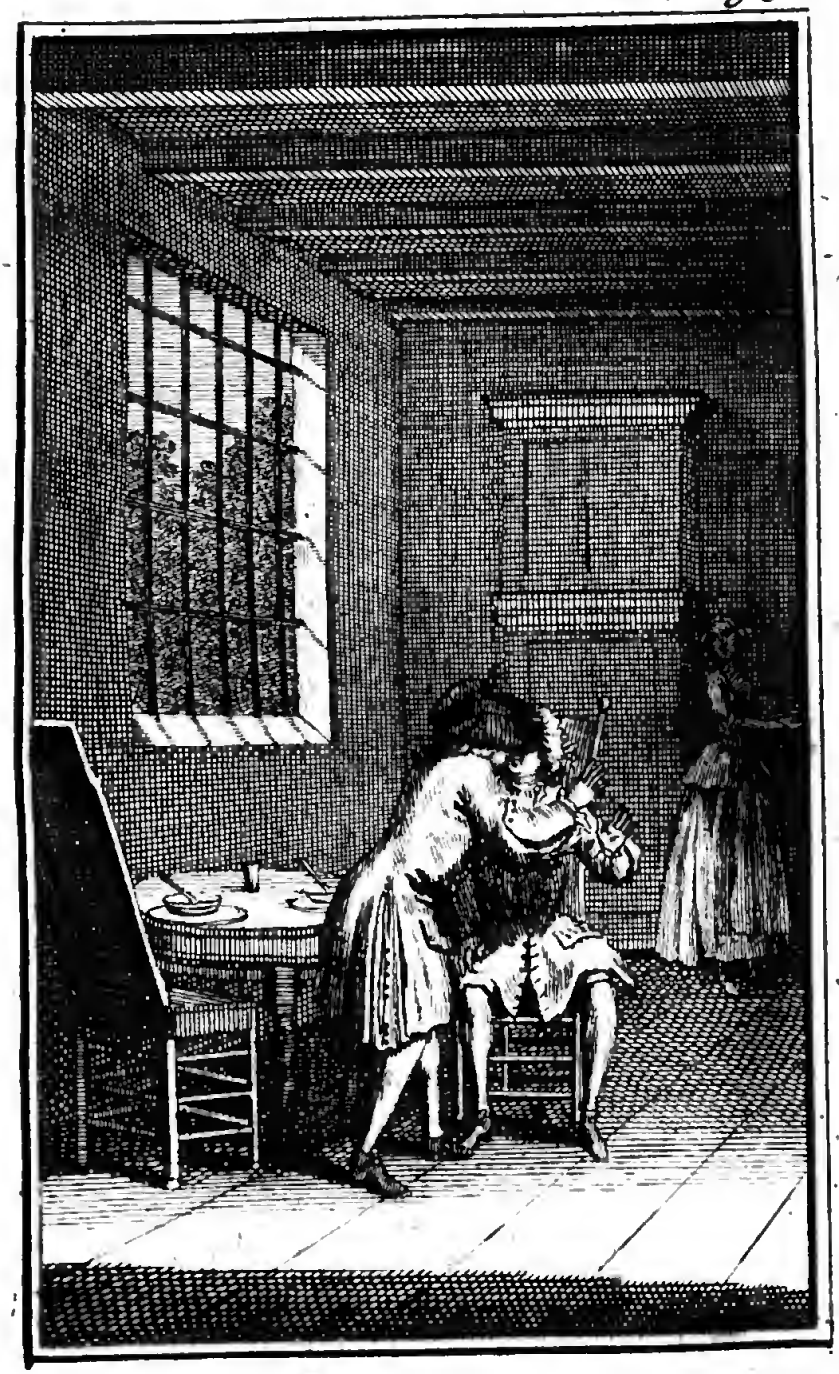
Tout mon embarras étoit de choiſir un parti convenable. J'étois jeune & par conſéquent propre à plus d'un emploi. D'ailleurs comme mon éducation n'avoit point été négligée, parce qu'un Oncle, Dominicain avoit eu ſoin de m'apprendre le Latin & quelques autres ſciences, je me trouvois aſſés en état de remplir avec ſuccès celui que j'aurois entrepris. Mon malheur étoit de ne me voir aidé de perſonne. Point de Parens, car mon Pére & mon Oncle étoient morts: point d'Amis qui vouluſſent prendre ſoin de m'avancer dans le Monde; de ſorte que je n'avois

d'autre ſecours à eſpérer, que celui qu'il plairoit à la Providence de m'envoïer.

Je ne perdis point eſpérance pour cela, & comme ſi j'euſſe été certain de vaincre à force de courage la rigueur de mon ſort, je me reſolus d'embraſſer le prémier des états qui ſe préſenteroit à moi. Je cherchai inutilement pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'un jour étant entré dans une de ces Auberges, que l'on regarde comme le temple de la frugalité, un homme d'aſſès bonne mine vint ſ'aſſeoir à la même table où je mangeois. On ne lui ſervoit pas de mets plus exquis que ceux qui m'avoient été préſentés, & quoique ſa bourſe, à en juger par ſon extérieur dût être mieux garnie que la mienne, il parut ſe contenter d'une ſimple portion de viande qu'on lui apporta, & qu'il mangea en ſilence avec un appetit peu différent du mien.

Quand il eut dîné, il commença à jetter la vuë ſur moi & à me conſidérer avec quelque attention; je m'en apperçus & comme je voïois qu'il révoit en m'examinant depuis la tête juſqu' aux pieds, je ne ſavois que penſer ou que craindre de ſon procédé;

lors



BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

lors que tout d'un coup je le vis ſe lever, ſauter à mon col & m'accabler d'embraſſades. Je répondis d'abord aſſés mal à ces marques d'amitié qu'il me donnoit; mais après avoir ſû ſon nom & lui avoir appris le mien. Je ne me ſuis point trompé, me dit-il, vôtre viſage m'a frappé par un air de famille: vous êtes mon neveu; car j'étois le frére de vôtre Mére.

Je me ſentis pénétré de joïe d'une ſi heureuſe rencontre, j'en tirai un bon augure & je la regardai comme un acheminement à ma fortune. Auſſi me dépêchai-je de lui découvrir l'état facheux où je me trouvois & l'embarras cruel où me jettoit la néceſſité. J'emploïai toute la Rhétorique que m'avoit appriſe mon Oncle, le Dominicain, pour l'engager à prendre ſoin de moi & à me pouſſer dans le monde. Je lui montrai toute l'envie que j'avois de travailler & l'impuiſſance où j'étois de rien faire par moi même.

Il m'écouta tranquillement pendant quelque tems; mais à la fin m'étant apperçu qu'il pouſſoit de tems à autre quelques ſoupirs, je jugeai de ſes ſentimens par les miens; je crus que la proximité du ſang l'avoit attendri & je

me

me préparois à une reconnoiſſance fort touchante, lors qu'il prit la parole en ces termes: La ſituation miſérable où vous êtes, mon cher Neveu, me me touche d'autant plus que la mienne n'eſt pas plus heureuſe. Vous venez de me peindre vos peines avec les couleurs les plus vives; je n'ai pas beſoin d'en emploïer de ſemblables pour vous perſuader que je ſuis auſſi malheureux que vous: il me ſuffira de vous dire que le pain & la viande que je viens de dévorer ici en vôtre préſence ſont les ſeuls alimens qui ſoient entrés dans mon corps depuis deux jours. Ce ſeul trait me diſpenſe d'entrer dans un plus long détail de mes maux. Si mon habit vous avoit fait juger autrement de moi par ſa propreté, je vous dirai que cet habit eſt la ſeule choſe que je poſſéde au monde, le ſeul moïen qui me reſte pour ſubſiſter & enfin que c'eſt dans cet habit que conſiſte mon bien, ma profeſſion & mon honneur.

Voilà ſans doute, ajouta-t-il, une énigme pour vous; je vais vous l'expliquer. Vous ſaurez, Mon cher Neveu, que c'eſt à la faveur de la propreté de cet habit, que je trouve entrée

entrée dans quelques Maiſons de diſtinction, que l'on me ſouffre dans les compagnies les plus brillantes, & qu'enfin on m'admet aux tables les plus délicates. Sans cet habit je courrois riſque à tout moment de mourir de faim. L'air d'aiſance qu'il me donne fait croire aux gens que je ſuis riche, & cet air ſoutenu par un long uſage du monde & par une certaine politeſſe, me fait trouver ma ſubſiſtance aux dépens des perſonnes qui ne peuvent ſe paſſer de compagnie.

Ce n'eſt pas que quelquefois cette reſſource ne me manque; mes repas ne ſont pas toûjours également réglés. Souvent après avoir fait une chére de Prince & goûté les morceaux les plus friands, je me vois réduit à manger du pain bis que la faim qui me preſſe alors m'empêche de trouver mauvais, heureux encore quand je ne ſuis pas obligé de faire une diéte forcée durant pluſieurs jours.

Au reſte, je vous avoüerai que ma vie, quelque miſérable qu'elle ſoit, ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens. Elle me plaît du moins d'avantage qu'une vie agitée de ſoins & d'embarras continuels: je n'ai ni ménage à ſoutenir,

ni

ni travail à ſupporter & quoique je n'aïe pas un ſol en fonds ou en revenu, je paſſe aſſés ſouvent des mois entiers plus agréablement que ſi je jouïſſois de vingt mille livres de rente. Ainſi, mon cher Neveu, tout le ſecours que vous pouvez eſpérer de moi, c'eſt que je vous procure les occaſions de faire ce que je fais. Si vous ne voïez point de profeſſion plus avantageuſe, vous pouvez embraſſer la mienne. Je m'engage de vous produire dans le monde, comme mon Neveu; je vous enſeignerai la conduite que vous devez tenir pour plaire à ceux chès qui vous ſerez introduit; & comme il me paroît que vous avez de la vivacité; ce ſera ſans doute un moïen de vous inſinuer, dans les bonnes graces de quelque perſonne en état de faire vôtre fortune. Au cas que ce parti vous convienne, avant toutes choſes il faudra quitter l'ajuſtement Bourgeois dont je vous vois revêtu & vous en faire faire un dans le goût de celui que vous me voïez. Cette dépenſe quand elle devroit vous coûter tout ce que vous poſſédez vous mettra en état de vivre honnorablement, du moins tant que vos

vos parures dureront; & ſi vous participez à mes peines vous partagerez auſſi mes plaiſirs.

Je demeurai quelque tems ſans repondre, incertain de ce que je devois dire & faire. Enfin réſolu de ſuivre les conſeils de mon Oncle; je lui témoignai que j'étois dans la réſolution de vivre comme lui. Je ſuis charmé me, dit-il, de vous voir dans cette diſpoſition: ainſi de ce pas il faut aller faire l'acquiſition de l'habit qui vous eſt néceſſaire pour ſoutenir le perſonnage que vous allez jouer. Nous ſortîmes à l'inſtant de l'Auberge & nous fumes ches un Marchand de la ruë de St. Denis, où nous choiſîmes un drap des plus fins une doublure de ſoïe & des galons d'or. Nous fîmes porter le tout chès un Tailleur fameux qui promit de m'habiller à mon avantage & de me livrer mon habit en peu de jours.

Après cette emplette qui me coûtoit, à onze piſtoles près, tout ce que je poſſédois au monde, nous fumes acheter le reſte de la parure; & mon Oncle me conduiſit enſuite dans le lieu de ſa demeure, afin de me mettre en poſſeſſion de la moitié de ſon

ſon appartement. Nous montâmes au ſixiéme étage dans un grenier ſale, rempli de toiles d'araignées & de pouſſiére, où il n'y avoit pour tous meubles qu'une paillaſſe étroite, une méchante couverture, un aſſés grand drap mis en double, qui n'avoit peut-être pas été blanchi depuis ſix mois, une petite caſſette de ſapin & deux ſiéges de paille rompus. C'eſt ici, mon cher Neveu, me dit-il, que j'habite depuis près de trente ans. Le lieu eſt aſſés ſpacieux pour nous deux. Que cette pauvreté apparente ne vous effraïe point. A quoi ſervent les lambris dorés, les lits commodes & ſuperbes, qu'on remarque dans les Palais des Grands, ſi non pour entretenir dans une certaine moleſſe & pour ſatisfaire les yeux de ceux qui viennent leur faire la Cour ? La moleſſe eſt un vice à éviter ; & d'ailleurs nous ne ſommes point ſujets à recevoir ici de viſites, perſonne ne met jamais le pied dans ce grenier. Ainſi qu'avons nous beſoin de tant de magnificence ? Cette paillaſſe, en la mettant de travers, ce drap en le coupant en deux & cette couverture, ſuffiſent pour nous faire trouver le repos au beſoin.

beſoin. Tout dépend de l'habitude; quand vous y ſerez accoutumé comme moi, vous dormirez auſſi-bien ſur la paille, que ſur la plume ou la laine. Je vous puis aſſûrer que je dors ici d'un ſommeil plus tranquille que ne dorment ſur le duvet, tous les Seigneurs à qui je rends tous les jours viſite.

Malgré la morale ſtoïque de mon Oncle, je ne laiſſois pas de trouver ſa demeure très-deſagréable, & quelque choſe de dur dans la néceſſité de coucher ſur une paillaſſe ſi petite que je ne pouvois y étendre mes jambes; Je feignis cependant d'entrer dans ſes raiſons & prenant un air guai & ſatisfait, je lui dis que j'étois entiérement diſpoſé à me conformer à ſa maniére de vie. J'en vins à bout: mais ce ne fut pas ſans peine; il m'en coûta infiniment pour m'accoutumer à coucher ſur un lit, que je trouvai, les huit prémiers jours, plus propre à cauſer l'inſomnie qu'à l'ôter.

Je demeurai tout ce temps-là ſans ſortir, par ce qu'il ne convenoit pas de me produire dans le monde dans l'équipage où j'étois. J'attendois avec beaucoup d'impatience que l'habit que

j'ávois chès le Tailleur fut fait; & mon Oncle profita de ce temps pour me donner quelques Leçons de politeſſe & pour m'inſtruire de quelques principes, que je devois reguliérement obſerver pour ſoutenir avec ſuccès le perſonnage que j'aurois à joüer dans les endroits différens où il me conduiroit.

Lors que je lui parûs ſuffiſamment initié dans les myſtéres, & qu'il me vit tellement ajuſté, depuis la tête juſqu'aux pieds; qu'on m'auroit pris pour quelque jeune Seigneur, il me dit qu'il étoit tems de ſe mettre en devoir d'aller chercher fortune. Nous commençâmes par rendre viſite à un vieux Marquis, qui n'avoit guéres eû dans toute ſa vie d'autre occupation que de travailler à rafiner ſur les plaiſirs & à les rendre plus délicats & plus piquants; ſon âge en diminuant ſes forces n'avoit fait qu'augmenter le goût naturel qu'il avoit pour la volupté & le ſeul moïen de lui plaire & d'étre au nombre de ſes favoris, c'étoit de lui apprendre quelque nouveau moïen de réveiller ſes ſens & de les flatter. Ses revenus qui étoient immenſes lui donnoient la facilité de

ſe

ſe contenter. Auſſi le voïoit-on tous les jours entouré de gens qui n'avoient d'autre ſoin que de lui inventer quelques nouveaux plaiſirs. Mon Oncle ne me parût pas être un de ceux qui eut emploïé le moins utilement ſon génie au ſervice de ce Seigneur ; car il le reçût d'une maniére diſtinguée & me fit beaucoup de careſſes à ſa conſidération.

Quand nous entrâmes dans ſon appartement, une Muſique douce & flateuſe l'entretenoit dans une agréable réverie ; nonchalamment étendu ſur un lit de repos il goûtoit à long traits toute la mélodie d'un air paſſionné, que chantoient deux jeunes hommes & une fille des plus aimables, ſur laquelle ſes yeux étoient continuellement attachés.

Cet air efféminé, je l'avouë, & ces maniéres indignes d'un honnête-homme me donnérent peu d'eſtime pour ce Seigneur. Je ſerois même ſorti de ſon Hôtel très-mécontent de ma prémiére viſite, ſi le dîner qu'on ſervit bien-tôt & auquel mon Oncle & moi fûmes conviés, n'eut en quelque ſorte effacé de mon eſprit l'idée déſavantageuſe que j'avois concûë de lui.

Je

Je ne m'arrêterai point à faire la deſcription de ce dîner ; je vous dirai ſeulement que l'ordre, la profuſion & la délicateſſe, qui y régnoient me frappérent d'étonnement. Je n'avois jamais rien vû de pareil ; cependant, quelque grande que fut ma ſurpriſe, je m'acquittai parfaitement de la principale fonction de ma profeſſion. Je mangeai en vrai Paraſite affamé. Comme le repas fut long & des plus animés, chacun des Conviés fit des efforts pour païer par des ſaillies d'eſprit & par ſa belle humeur la bonne chére qu'on lui faiſoit. Pour moi, quoique peu verſé dans ces ſortes de ſcénes, je fus aſſés heureux, à la faveur de quelques verres de champagne qui m'animérent, pour lâcher au hazard quelques traits, qui parurent ne pas déplaire à nôtre Hôte. Il m'en fit compliment & m'engagea à lui promettre, d'aller dîner avec mon Oncle tous les lundis chés lui.

Nous ſortîmes enfin de cette Maiſon de délices ſur les huit heures du ſoir. Mon Oncle, pour m'encourager me donna mille loüanges ſur ma belle humeur & me promit de me mener, dès le lendemain, dans un autre

tre endroit où je goûterois des plaiſirs, peu différens de ceux que je venois de quitter. Il tint ſa promeſſe. Nous rendîmes, le jour ſuivant, viſite à un Financier extrémement riche, qui ſe plaiſoit à conſumer, dans la bonne chére & dans la débauche, la plus grande partie d'un revenu conſidérable, que la Fortune lui avoit, à ſon ordinaire, aſſés bizarrement diſpenſé. Cet homme, que ſes richeſſes ſeules rendoient recommandable, ſe piquoit d'avoir beaucoup d'eſprit & vouloit avec toute l'injuſtice poſſible paſſer pour tel; jamais on ne vit peut-être un mérite plus mince; il parloit beaucoup, mais toutes les fois qu'il ouvroit la bouche c'étoit pour donner un nouveau témoignage d'une ſtupidité extrême.

J'eus d'abord quelque peine à me faire au goût de cet homme, je ne pouvois voir ſans une eſpéce d'indignation que des gens de bon ſens qui compoſoient ſa compagnie paruſſent charmés de toutes les ſotiſes qu'il débitoit & lui prodiguaſſent à tous momens les plus grands éloges, comme s'il eut dit les plus belles choſes du monde. Le parti que je pris

fut de garder le ſilence ſur des choſes, qui non ſeulement n'étoient dignes d'aucunes loüanges, mais qui me paroiſſoient mériter un ſouverain mépris. Je me perſuadai que mon ſilence pourroit être interpretté favorablement, & que je me tirerois d'affaire par ce moïen ſans donner dans une lâche adulation. Je ne fus pas long-tems dans cette erreur. Mon Oncle trouva le moïen de me parler en particulier, dans le tems qu'on ſe leva, pour paſſer dans le Salon où nous devions dîner. Vous ferez mal vôtre cour, me dit-il, ſi vous ne parlez pas d'avantage que vous avez fait. Nôtre Hôte veut des applaudiſſemens, qu'il les mérite ou non, il faut lui en donner; c'eſt la ſeule monnoïe, qui ſoit ici de cours, pour païer la ſomptuoſité du repas que vous allez voir ſervir. Je lui promis de profiter de ſon avis. Je proſtituai les loüanges comme les autres. Quelques fois comme un Echo, je repettois les acclamations que j'entendois; & de tems à autre je me hazardois de donner mon ſuffrage particulier. Je m'apperçûs bien-tôt que j'avois pris le bon parti. Nôtre Hôte

te me fit mille careſſes & me donna toutes ſortes de marques d'eſtime, qui me furent dans le fonds peu précieuſes ; en revanche nos louanges devoient lui être ſuſpectes ; s'il eut eu tant ſoit peu de bon ſens, il ne lui eut pas été difficile de s'appercevoir, qu'il ne les devoit qu'à ſon or, & aux mets exquis, dont il païoit ſes adulateurs.

Les jours ſuivants nous cherchâmes d'autres perſonnes curieuſes de nous donner leur bien à manger. Nous viſitâmes alternativement des Gens d'épée, des Magiſtrats, des Financiers & des Bourgeois ; il n'y eut pas juſqu'à des Artiſans opulens, dont nous honorâmes la table de nôtre préſence. Mon Oncle en prenoit où il en trouvoit ; c'étoit un vrai plaiſir de le voir s'aſſujettir aux maniéres ſimples & groſſiéres de ces bonnes gens, après avoir tranché du grand Seigneur dans les Maiſons des Marquis.

Inſenſiblement je m'accoutumois à cette étrange maniére de vivre, & je ne doute point que je ne m'y fuſſe abſolument borné, ſans l'accident funeſte qui arriva à mon Oncle, &

qui me força à prendre un autre parti. Nous avions passé tous deux plusieurs jours dans un jeûne austére & involontaire, lorsque l'occasion d'un repas splendide se présenta. Nous en profitâmes, selon nôtre coutume, en gens de bon appétit. Mon Oncle sur tout travailla à se dédommager amplement de la diéte forcée qu'il avoit faite ; mais malheureusement il ne consulta pas assés les forces de son Estomach, qu'il chargea de viandes indigestes & de fruits crûs. Il ne pût résister aux douleurs que lui causa l'indigestion de ces alimens ; une fiévre violente le prit ; il païa de sa vie la bonne chére, qu'il avoit faite ; & il mourut enfin entre mes bras, malgré les efforts que je fis pour lui donner tous les secours, dont je pûs m'aviser.

CHAPITRE. VI.

Suite de l'Histoire du Philosophe.

PRivé de l'unique soutien, que j'avois au monde, je n'eus plus le cou-

courage de continuer le métier ingrat, que j'avois mené jusques-là. Je résolus sur le champ de renoncer à une profession, où je voïois que l'on couroit également risque de mourir & de faim & de trop manger. Ces deux excès me parurent dangéreux; & me dégoûtérent pour toujours de la vie de Parasite. Je ne songeai alors qu'à chercher quelque autre emploi plus sûr & plus honnête. En effet à peine eûs-je rendu les derniers devoirs à mon Oncle, aux depens de ses habits, dont je fis une vente; que je sortis de mon grenier pour chercher fortune. Heureusement l'occasion s'en présenta d'elle même, & plus vîte que je ne pouvois raisonnablement l'espérer.

Un jour que je me promenois aux Thuilleries, seul & occupé du soin de remédier à ma misére, je me trouvai par hazard vis-à-vis de Monsieur... riche Financier, chés qui j'avois mangé quelques fois avec mon Oncle. Il étoit seul aussi, & m'aïant reconnu le prémier, il m'arrêta pour lui tenir compagnie. Nous eûmes ensemble un très-long entretien, en parcourant les allées différentes de ce

beau jardin. Je remarquai avec plaiſir qu'il ne reſſembloit nullement à ſes Confréres. Je commençai à concevoir une grande opinion de lui & du ſecours que j'en devois attendre. Ses ſentimens nobles & relevés faiſoient connoître, qu'il n'étoit point parvenu par la violence & la concuſſion au degré d'opulence où il ſe trouvoit. Sa bonne conduite, jointe à ſon bonheur, avoit ſeule opéré ſa richeſſe; ſa probité irrépochable avoit conſervé ſa réputation, malgré les occaſions délicates qu'il avoit eu pour la perdre. D'ailleurs un génie facile, quoique ſupérieur, un diſcernement ſûr & une connoiſſance éxacte de l'Hiſtoire & de la Litterature, ajoutoient encore un certain luſtre à ſon mérite, & un caractére naturellement bien-faiſant, avec un cœur ſenſible aux beſoins des malheureux, achevoient d'en faire un homme accompli.

Ces excellentes qualités me donnerent pour lui toute l'eſtime qu'elles méritoient; & quand je n'aurois pas conçû l'eſpérance de tirer du ſecours de lui, le déſir ſeul d'être du nombre de ſes amis m'auroit attaché à ſa per-

perſonne. Pouſſé par ces deux motifs, je le priai de m'accorder la permiſſion de lui rendre de tems en tems quelques viſites à ſes heures perdües.

Je n'eus pas de peine à obtenir ma demande. Je le vis pendant quelque tems, & m'étant apperçû, que je gagnois inſibleblement ſon eſtime & ſa confiance, je crûs pouvoir alors ſans crainte lui découvrir l'état fâcheux de mes affaires. Sa ſurpriſe fut grande lors qu'il apprit l'extrême misére où j'étois réduit. Il m'avoit pris jusqu'à ce jour pour un homme de naiſſance & d'une fortune aiſée, jamais il n'auroit deviné mes beſoins, ſi je ne l'en euſſe inſtruit. Quand il eut appris cette nouvelle il ne changea pas les maniéres gracieuſes & polies; qu'il avoit toujours euës pour moi; il en prit occaſion au contraire de me me donner de plus grandes marques d'amitié & de bienveillance; & pour me donner une preuve indubitable de la ſincérité de ſes promeſſes, il mobligea de prendre une bourſe de quinze-cens Loüis, dont il me fit préſent pour ſubſiſter, juſques-à ce qu'il eut trouvé un moïen, pour m'aſſûrer du pain.

Frappé d'une conduite ſi noble & ſi courageuſe, je me jettai aux genoux de mon Bienfaiteur, que mes beſoins & la connoiſſance de la disproportion, qui étoit entre lui & moi, n'avoient point fait changer de ſentimens à mon égard; je m'efforçois de lui faire ſertir les mouvemens de la plus vive reconnoiſſance, que je reſſentois dans mon cœur, lors qu'il me releva, d'un air riant, & me dit: prenez patience encore quelque tems: venez me voir plus ſouvent que vous n'avez fait, & comptez que je vous ferai du bien.

Je ne-penſai plus qu'à cultiver mon Protecteur; je le vis réguliérement de deux jours l'un, ſans néanmoins l'importuner pour lui recommander mon avancement. Il en avoit déja trop fait de ſon propre mouvement pour que je ne me remiſſe pas entiérement à ſa diſcrétion. J'appris bien tôt, que je ne m'étois pas abuſé en cela. Apeine un mois fut-il écoulé, depuis la confidence, que je lui avois faite de mon état, que me prenant un jour en particulier, il me découvrit toute l'envie qu'il avoit de m'avancer & de me procurer un établiſſement ſolide. La vertu que j'ai remarquée en

en vous, me dit-il, & qui me paroît autant le fruit d'un fonds naturel de droiture, que celui d'une excellente éducation m'ont attaché à vous, & m'ont engagé dès le commencement à vous choisir pour ami. Tout me plaît dans vôtre personne, & vôtre misére, bien loin de vous rendre odieux, ne fait que me porter d'avantage à vous protéger. Jl me paroît si dur de voir un honnête-homme dans l'indigence, pendant que tant descélérats nagent dans l'opulence, qu'il me tarde que je ne vous vôïe à vôtre aise. Je sacrifierois, de tout mon cœur, la moitié de tout mon bien pour cela; mais sans en venir-là, il m'est facile aujourdui de vous faire entrer dans un poste considérable; il se présente un Emploi, qui vous convient, & où sans être obligé de rien faire de contraire à vôtre honneur, vous trouerez les moïens de subsister honnorablement. Cei Emploi ne dépend que de moi, & je puis vous assûrer qu'il vous produira légitimement plus de dix mille livres de rente. Comme vous êtes neuf dans ces sortes de fonctions; je m'offre de vous aider de mes conseils & de vous donner un

Commis habile, qui travaillera avec vous dans les commencemens. Je n'ai qu'un conſeil à vous donner; c'eſt de continuer à vous montrer digne de quelque choſe de plus important, que j'ai à vous propoſer & que je remêts à vous expliquer une autre fois.

Tant de bontés, ſi peu attenduës, m'étourdirent. Je ne ſavois que penſer d'un changement ſi promt dans ma fortune; il y avoit quelques mois, que je n'avois pas de pain à manger, & je voïois tout d'un coup le Ciel s'ouvrir en ma faveur & les biens & les honneurs ſe préſenter, d'eux mêmes, à moi. Ce changement me parut ſi ſurprenant, que je doutai d'abord ſi ce nétoit point un ſonge. Les termes me manquérent pour exprimer ma reconnoiſſance à mon Bienfaiteur; mon ſilence fut plus éloquent que mes paroles ne l'euſſent été; & je remarquai qu'il fut plus content de mon embarras, qu'il ne l'auroit été de mes remercîmens.

Dès ce jour-là même, je fus mis en poſſeſſion de mon Emploi. Je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que mon Protecteur ne m'avoit point flatté, en me diſant qu'il me rapporteroit

teroit dix mille livres de rente. La recette des prémiers jours me fit connoître qu'il m'en rapporteroit peut-être davantage. Ce ſont-là les jeux ordinaires de la fortune ; s'eſt-elle tournée une-fois de nôtre côté, il ſemble qu'elle ſe plaiſe à nous faire nager dans la proſpérité ? A-t-elle commencé à nous faire du bien, plus elle nous en fait & plus elle s'obſtine à nous en faire : également extrême, quand elle nous favoriſe, comme quand elle nous eſt contraire, elle ne met pas plus de bornes à ſes faveurs qu'à ſes diſgraces. En voici une preuve bien ſenſible.

Il n'y avoit pas trois ſemaines que j'étois inſtallé dans mon Emploi, que mon Patron me prit encore en particulier. J'ai commencé vôtre établiſſement, me dit-il je veux l'achever. Je ſuis ſans enfans & ſans eſpérance d'en avoir. Si vôtre inclination vous porte au mariage, j'ai une Niéce, jeune, ſage, belle, & qui ſera mon unique héritiére ; je ne doute point qu'elle ne vous convienne, lorſque vous l'aurez vuë. Ni les ſoins, ni la dépenſe n'ont été epargnés pour ſon éducation. Le ſang & l'amitié

que j'ai pour elle, me ferment peut-être les yeux ſur ſes défauts ; cependant je puis dire ne lui en avoir remarqués aucun ; & de tous les biens que je vous veux faire, je regarde celui-là comme le plus digne de vous. Je vais la retirer du Couvent : vous la verrez chès moi, & vous aurez par-là le moïen de la connoître. Pour ſon bien je vous déclare qu'elle héritera de tout ce que je poſſéde ; c'eſt vous en dire aſſés, pour que vous ne la regardiez pas comme pauvre. En la mariant, je lui donnerai la moitié de mon bien ; & le ſurplus que je me reſerve pour paſſer tranquillement le reſte de mes jours, lui reviendra incontinent après ma mort.

Je me jettai encore une fois aux pieds de mon Patron ; je le priai de mettre des bornes à ſes bienfaits, qui étoient déja trop grands pour que aucune reconnoiſſance pût jamais m'acquitter envers lui ; je lui repréſentai que ſa Niéce pouvoit prétendre aux alliances les plus brillantes ; & que c'étoit lui faire un tort irréparable que de vouloir la placer dans une condition médiocre, tandis qu'un homme de la prémiére Nobleſſe ſe trouveroit heureux de la poſſéder. J'ai réfléchi à tout cela, me dit mon Patron,

Patron, en m'interrompant ; je ſais que je pourrois marier ma fille à quelque grand Seigneur, mais elle ni moi n'en ſerions peut-être ni plus contens, ni plus heureux, un tel mariage, au lieu d'être une ſource de contentemens, devient le plus ſouvent, par la diſproportion des conditions, un lourd fardeau ſous le quel on ſuccombe. Je ſuis déterminé à ne ſuivre dans le choix d'un Epoux pour ma Niéce, que le ſeul mérite, ſans faire attention à la naiſſance, ni à la bonne ou à la mauvaiſe fortune. Faites attention, vous même à ce que je vous dis, ſi elle eſt de vôtre goût, & que vous lui plaiſiez, vous vous donnerez la main au prémier jour. Venez dîner demain ici ; elle y ſera, & ſi vous m'en croïez vous ne négligerez pas l'ouverture que je vous fais.

Jamais nuit ne me parût ſi longue, que celle que je paſſai, après que j'eus quitté mon Patron. Mon eſprit étoit agité de penſées d'admiration, d'étonnement & de reconnoiſſance. Lorſque le jour fut venu, je m'habillai & je fus à l'Egliſe remercier Dieu des faveurs, dont il

m'avoit comblé, & le prier de ne pas plus m'abandonner dans la proſpérité, qu'il avoit fait dans l'adverſité. Enſuite je rentrai chès moi, je m'y ajuſtai, & je me rendis vers les onze heures à la Maiſon de mon Patron. Vous êtes ponctuel, me dit-il, d'un air riant, & je vous en ſais bon gré; mais paſſons dans la chambre voiſine, & voïons ſi nous pourrons faire deux perſonnes heureuſes.

D'abord que j'apperçûs Auguſtine, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Niéce de mon Patron, je fus charmé de ſa beauté. Les habits ſimples, dont elle étoit vêtuë & qu'elle avoit apportés du Couvent, augmentoient l'air de modeſtie, qui lui étoit naturel; des traits réguliers, des couleurs vives, une grande douceur, & quelque choſe de majeſtueux, tout cela inſpiroit en même tems des ſentimens de reſpect & de tendreſſe; & ſi cet heureux aſſemblage étoit capable de donner une forte paſſion, il pouvoit auſſi en ſuſpendre la vivacité & en modérer les excès. Nous nous entretînmes pendant quelque tems de matiéres indifférentes; mais je fus ſi touché de ſes maniéres douces & polies

lies & de la vivacité de ſes penſées, qu'elle exprimoit avec une délicateſſe admirable, que la vuë de tant d'attraits & de charmes me rendit confus, & me fit croire que j'étois indigne de les poſſéder.

Son Oncle avoit eû ſoin de la prévenir ſur mon ſujet ; il lui avoit fait un eloge, peut-être un peu outré, de ma perſonne & de mes qualités ; il n'avoit pas oublié de lui dire le deſſein où il étoit de nous unir enſemble par les nœuds indiſſolubles du ſacrement ; il nous donna à l'un & à l'autre la liberté de nous entretenir en particulier, & de nous ouvrir l'un à l'autre, en nous laiſſant ſeuls enſemble.

Quelque interêt que j'euſſe de paroître tel aux yeux de cette aimable perſonne, que ſon Oncle avoit pû me dépeindre à elle, je démentis peut-être beaucoup l'idée avantageuſe qu'il avoit donnée de moi, par un certain trouble où je me trouvai, lorſqu'il fût queſtion de lui déclarer ma paſſion. Je ne m'étois de ma vie trouvé en pareille rencontre & tout animé que j'étois par la préſence d'un objet ſi charmant, les ſentimens d'a-

d'amour, de crainte & de reſpect, qui s'élevoient dans mon ame, y cauſoïent un tel deſordre, que les expreſſions me manquoient, toutes les fois que je voulois ouvrir la bouche. Elle s'en apperçût & en ſourit. C'en fut aſſés pour ſurmontrer ma timidité; ce ſouris gracieux m'encouragea, & l'Amour prenant alors le deſſus, je fus aſſés heureux pour me tirer d'embarras.

Ma déclaration fût reçûë d'une maniére à ne me pas faire déſeſpérer du ſuccès. Je crus remarquer, que la pudeur ſeule d'Auguſtine, la faiſoit rougir; je ne vis aucune marque, de colére, ni de répugnance dans ſes jeux, ni ſur ſon viſage. Elle me répondit d'un air ſage & modeſte, qu'elle devoit aux volontés de ſon Oncle une obeïſſance entiére; & comme j'inſiſtois ſur une déclaration plus préciſe; je l'engageai enfin à me dire, qu'en obeïſſant aux ordres de ſon Oncle, elle ne génoit en aucune maniére ſon inclination.

Je continuai pendant quelques ſemaines à lui rendre des viſites aſſiduës; & m'a paſſion s'augmentant à meſure que je la connoiſſois plus par-

particuliérement ; je crûs ne pouvoir mieux faire, que d'avancer mon bonheur en preſſant mes noces.

L'Oncle fut ravi de mon empreſſement, & comme il ſavoit que je ne déplaiſois point à ſa Niéce & qu'au contraire elle lui paroiſſoit avoir pris quelque intérêt pour moi, il ſe mit en devoir de préparer toutes choſes pour me donner une entiére ſatisfaction.

Le mariage fut célébré avec toute la joïe poſſible de part & d'autre. Jamais peut-être Noces ne ſe firent ſous des Augures plus heureux, tout ſembloit d'accord pour les rendre plus agréables. La beauté du jour, la gaïeté parfaite de tous les Convives, l'allegreſſe des Domeſtiques & les bénédictions ſans nombre d'une foule d'Etrangers, qui aſſiſtérent de leur propre mouvement à la Cérémonie, étoient autant de témoignages qui annonçoient, que cette union ſeroit douce & fortunée.

CHA-

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire du Philoſophe.

CES heureux préſages eurent auſſitôt leur effet. Moins liés par les ſermens, que nous avions faits à la face des Autels, que par un amour réciproque, Nous paroiſſions moins deux Epoux que deux Amans. La jouïſſance, qui refroidit d'ordinaire les plus fortes paſſions, ne fit qu'accroître la mienne : les embarras du ménage qui dégoûtent les femmes de leurs Maris ne donnoient à mon Epouſe, qu'un plus grand attachement pour moi, ſa complaiſance étoit ſans bornes. Attentive à mes moindres beſoins, prevenante ſur tout ce qui me faiſoit plaiſir, ſes ſoins tendoient uniquement à faire mon bonheur.

Je n'entrerai pas dans un plus long d'etail des douceurs, dont j'ai joui dans les prémiéres années de mon mariage. Les éſprits des hommes, aſſés juſtement prévenus contre les fem-

femmes, ne croïent que difficilement le bien q'on en dit: charmés au contraire des ſatires, qu'on publie contre elles, ils ſe perſuadent ſans peine tout le mal qu'on leur attribuë. Je me contenterai de vous dire que je reſſentois avec plaiſir la fauſſeté, du proverbe, qui veut qu'il n'y ait point de femme ſi parfaite; qui puiſſe empêcher un Mari, de ſe repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme. J'étois apparemment l'exception de la Régle.

Le bien, que je viens de vous dire de la mienne, doit être d'autant moins ſuſpect, que ſi j'ai eu dans le commencement tout ſujet de me loüer d'elle, j'ai eu dans la ſuite tout lieu de m'en plaindre. Je puis dire qu'elle m'a fait païer avec uſure, par le dérangement entier de ſa conduite, les prémiéres douceurs de nôtre union. Je n'aurois jamais appréhendé un ſemblable revers; mon bonheur ſembloit établi ſur des fondemens ſi ſolides, je veux dire ſur ſa vertu & ſur ſon éducation, qu'il y auroit eu une eſpéce de folie à douter de ſa durée. Mais je ne connoiſſois par encore l'eſprit du ſéxe. L'expérien-

périence me fit voir dans la ſuite, que je m'étois étrangement flatté. L'inconſtance eſt inſéparable de l'humeur des femmes; la ſageſſe dégénére à la fin en pruderie & la pruderie trop ſouvent en diſſolution.

Le déſordre de ma femme ne vint que par dégrés, elle cacha d'abord ſes foibles ſous de plauſibles dehors, mais comme il eſt impoſſible de conſerver long-tems pour un homme un attachemens feint, je m'appercûs bientot qu'il regnoit dans toutes ſes actions un air de coquetterie & que le déſir de plaire à d'autres s'étoit emparé de ſon cœur. L'indifférence ſuivit de près l'excés de tendreſſe, dont j'avois en des témoignages ſi vifs. D'autres feux s'étant allumés dans un cœur, que je n'occupois plus, je vis ſuccéder à l'indifférence un dégoût des plus marqués & enfin naître une averſion véritable.

Je fus d'autant plus ſurpris d'un pareil changement, que je m'y attendois moins. Mon chagrin fut d'abord ſans bornes, & penſa me faire mourir de douleur. Enfin mon déſeſpoir auroit eu infailliblement des ſuites funeſtes pour mon Epouſe perfide,

fide, & pour moi même, ſans les conſeils ſalutaires d'un Ami, qui ſuſpendirent ma vengeance & m'empêchérent de faire de l'éclat. Cet Ami étoit un homme déja ſur l'âge; mais, dont l'humeur douce & facile réparoit le tort que les années lui avoient fait. Le long uſage, qu'il avoit du monde lui donnoit une expérience, qui rendoit ſes avis reſpectables, & la ſolidité de ſon diſcernement, qui paroiſſoit dans ſa conduite & dans ſes parolles, faiſoit connoître qu'on devoit les ſuivre avec confiance.

Il vint heureuſement me rendre viſite, le jour même que j'étois le plus tranſporté de fureur. Une partie ſecrette où j'avois appris que ma femme étoit, avec une de ſes Amies & deux Seigneurs de la Cour en faiſoit le juſte ſujet. Rempli d'un deſſein formé de me venger, je n'étois occupé que du ſoin d'en chercher les moïens, lorſque cet Ami entra dans ma chambre. A l'air ſombre & réveur dont je le reçûs, il ne lui fut pas difficile de juger, que j'avois quelque grand chagrin; & comme il n'avoit pas coutume de me voir triſte, étant naturelle-

ment

ment aſſés guai, il ne pût s'empêcher de me demander la cauſe de l'altération où il me trouvoit. J'eûs d'abord quelque peine à lui découvrir un ſecret de cette nature ; la confiance que j'avois toujours euë en lui me détermina. Je lui déclarai l'affront que j'avois reçû & le deſſein que j'avois pris d'en tirer vengeance.

Il feignit d'entrer d'abord dans mes ſentimens, de maniére à faire croire, qu'il approuvoit mon projet ; & par cet artifice digne d'un homme auſſi prudent qu'il l'étoit, il m'amena inſenſiblement à ſon but ; il me perſuada de modérer mes tranſports, de rentrer en moi même & de me conduire dans une occaſion ſi délicate, par la raiſon plutôt que par la paſſion. Que voulez-vous faire, me dit-il, quand il vit mon prémier feu un peu paſſé ? Voulez-vous rendre vôtre honte publique & devenir la fable de la Ville ? Vous punirez, dites-vous, une infidéle, & par la joïe ſecréte, que vous reſſentirez dans une juſte vengeance, vous vous dédommagerez amplement des chagrins, que ſon déſordre vous cauſe. Croïez-moi, quelque douce que ſoit la vengeance, dans le

le moment qu'on l'exerce, les fruits en ſont toujours amers & les ſuites fâcheuſes. Il eſt rare qu'elle n'entraîne après elle de violens repentirs, ſur tout quand elle éclate, & que tout le monde en eſt inſtruit. Je ne blâme point vôtre reſſentiment ; il eſt légitime ; jamais douleur ne fut plus juſte. Je blâme ſeulement l'excès, ou la vivacité. Le deſſein même, où vous êtes de vous venger me paroît avoir quelque choſe de raiſonnable : une ſi grande infidélité ne doit pas demeurer impunie ; mais il eſt des voïes plus honnêtes & moins éclatantes, pour en venir-là.

Les obligations infinies que vous avez, ajouta-t-il, à celui qui a fait vôtre fortune, & qui vous a donné cette Epouſe, ſuffiſent pour vous engager à réprimer ces mouvemens de colére. Vous devez, avoir quelques égards pour lui, ſi vous ne voulez, pas en avoir pour vous même. Songez que vous allez lui porter le coup de la mort, ſi vous en venez à des extrémités fâcheuſes. Je ne vous rappellerai point ce que vous devez encore à vôtre Epouſe. Les ſoins qu'elle a pris de vous, les plaiſirs que

ſa beauté, ſon eſprit & ſa belle humeur vous ont donnés, ſont des obligations dont le crime efface peut être l'idée & le mérite. Je ne crois pourtant pas qu'il ſoit d'une ame bien née & d'un cœur comme le vôtre, d'oublier le bien, pour ne ſe reſſouvenir que du mal. Ne ſeroit-il-pas même plus naturel d'oublier le mal en faveur des bienfaits? J'avouë que cela eſt difficile. On a plus de reſſentiment d'une offenſe préſente, que des ſervices paſſés. Ce n'eſt pas non plus ce que j'éxige de vous: ce ſeroit recompenſer vôtre femme de ſon infidélité, que d'oublier ſon crime. Elle mérite d'étre punie; mais du moins que ſa punition ſoit moins grande qu'elle ne le devroit être, ſans ces conſidérations. Contentez-vous de païer ſon indifférence par la vôtre. Mépriſez une Jngrate, qui vous mépriſe; & par un détachement ſincére devenez à vôtre tour inſenſible à ſes charmes & à ſes mépris: ſon inconſtance vous a fait perdre ſon cœur; il n'eſt pas impoſſible qu'elle vous le rende. Ce ſera pour lors que vôtre vengeance aura tout ſon effet; & ſi ce que je prévois arrive, vôtre femme ſera plus rigou-

rigoureuſement punie, que ſi vous y emploïez le fer & le feu.

J'étois encore trop irrité pour ſentir toute la force des raiſonnemens d'un Ami tranquille, & gouverné par la raiſon. Je ne lui promis rien; mais quand il fut ſorti, & que j'eûs ſérieuſement réflechi ſur tout ce qu'il venoit de me dire, je pris le parti de ſuivre ſes conſeils. Ce ne fut pas ſans me faire beaucoup de violence, que je vins à bout de moi même. Je fus plus d'une fois ſur le point d'éclater à la vuë de l'Ingrate. Cependant, par un effort heureux, je me mis au deſſus de tous les mouvemens de la jalouſie, & ne conſidérant que les Motifs que j'avois de ne plus aimer; je fis ſi bien, qu'enfin j'eûs pour ma femme autant d'indifférence, que j'avois eu juſques-là d'amour.

CHAPITRE. VIII.

Fin de l'Hiſtoire du Philoſophe.

DEvenu plus tranquille par les voïes de modération, que j'avois pri-

prises, je ne m'inquiettai plus des démarches ni de la conduite de ma femme ; & persuadé qu'elle cacheroit toûjours ses désordres sous les dehors de la modestie ; je l'abandonnai à elle même. Mes affaires devinrent alors mon unique occupation. J'y prêtai une attention plus grande, que je n'avois fait ; & mon assiduité ne contribua pas peu à me procurer un poste éminent où je fus élevé bien-tôt après. Soit que cette nouvelle faveur de la fortune eut fait naître l'envie à ma femme d'en partager les fruits avec moi, soit que la mort de son Oncle lui eut ouvert les yeux sur ses désordres, elle eut recours aux priéres, pour tâcher de rentrer en grace, mais, malheureusement pour elle, je n'étois plus dans la disposition de la recevoir. Nous logions cependant toujours dans la même Maison, elle avoit son ménage séparé ; & il y avoit plus de dix-huit mois, que nous ne nous étions parlé. Le tems & les réfléxions m'avoient appris à me passer d'elle, & m'en avoient même donné du dégoût. Douce vengeance pour un homme offensé ! mais punition terrible pour une Femme ! Toutes les avan-

avances qu'elle fit ne pûrent me ramener ; je tîns ferme & un mépris outrageant fut la ſeule recompenſe de ſes ſupplications.

La vérité de la prédiction de cet ami charitable, qui m'avoit aſſiſté de ſes conſeils, ſe découvrit alors ouvertement. Ma femme reſſentit combien les mépris d'un Mari ſont accablants ; elle ne pût plus ſupporter ma vuë, ſoit par déſeſpoir, ſoit par retour ſur elle même, elle prit une réſolution curprenante ; elle entra dans un Couvent, ſans me rien dire, & mena avec elle une fille de huit ans, ſeul fruit de nôtre alliance.

Mais par une y bizarrerie qui n'a point d'exemples, ſa retraite produiſit dans mon ame un effet tout différent de celui, que j'aurois dû en eſpérer. Je ſentis quand je ne la vis plus des retours de tendreſſe, & commençant à me repentir de la rigueur que je lui avois témoignée, je m'accuſai, moi même de cruauté & de barbarie.

Que les hommes ſont étranges dans leurs déſirs ! A combien de viciſſitudes ne ſont-ils pas ſujets ! Nous accuſons les femmes de foibleſſe &

d'inconſtance ; & nous ſommes peut-être & plus foibles & plus inconſtans qu'elles. A peine la mienne fut-elle ſortie de chès moi, que je m'empreſſai pour la ravoir ; touché de ſon départ, autant que ſi nous avions toujours vêcu dans la plus parfaite amitié, je fis toutes ſortes de démarches pour la preſſer de revenir ; mais ſa fermeté fut plus grande que la mienne. Malgré les promeſſes & les ſermens que je lui fis d'oublier le paſſé & de vivre avec elle comme dans les plus beaux jours de nôtre prémiére union, il ne me fut pas poſſible de la fléchir. Je me ſens trop indigne, dit-elle, des bontés que vous avez pour moi. Ma conduite criminelle & les affronts que vous avez reçûs méritent un châtiment exemplaire ; & ſi vous me pardonnez par une trop grande facilité, je ne me pardonne pas moi même. Ma conſcience & mes remords, qui ſont mes cruels bourreaux, n'ont pas tant d'indulgence que vous. Ils me reprochent ſans ceſſe mon infidélité. Si vous m'aimez encore, contentez vous de ce genre de ſupplice. Vôtre préſence, qui me rappelleroit à toute heure

heure vos bienfaits ſeroit pour moi un nouveau genre de tourmens. Si je retournois auprès de vous, de quel front pourrois-je ſupporter les regards d'un homme, que j'ai ſi cruellement offenſé? Et vous même, malgré vôtre excès de bonté, de quels yeux pourriez-vous voir auprès de vous une femme coupable? Non, Monſieur, car je n'oſe plus vous nommer mon Mari, je ne partirai point d'ici: la retraite la plus auſtére eſt le parti qui me convient. Quelque dur qu'en ſoit l'exercice, il ne le ſera jamais trop pour ma faute, il ne pourra qu'à peine l'expier. Laiſſez-moi dans ce triſte lieu effacer par mes larmes les erreurs de ma vie paſſée. Ne détruiſez point l'ouvrage, que Dieu vient de commencer dans mon cœur. Ne me forcez point de reſiſter aux impreſſions, que la crainte de ſes jugemens y a faite. Aidez-moi plutôt par vôtre conſentement, à rentrer dans la voïe du ſalut, dont j'ai eu le malheur de m'écarter. C'eſt le plus grand bien que vous me puiſſiez faire & la ſeule grace que je ſois en droit de vous demander. Vivez heureux dans le monde, vous qui par une

conduite constante, droite & sage n'avez jamais mérité de souffrir. Que le triste souvenir d'une Epouse criminelle ne trouble point vôtre bonheur, & qu'une prospérité continuelle vous dédommage des chagrins, que je vous ai causés.

Un discours si surprenant me toucha. Le vif repentir de ma femme me parut suffisant, pour la regarder comme innocente. Je fis de nouveaux efforts pour la faire changer de résolution. Ce fut inutilement; plus je m'obstinois à l'exhorter à revenir, plus elle persistoit à vouloir demeurer dans le Couvent. Je cédai alors à regret à ses volontés, ou plutôt à celles du Ciel, de qui lui venoit sans doute cette fermeté. Je puis assûrer que cette séparation me fut sensible. Je ne pûs m'empêcher de verser un torrent de larmes, & ce ne fut qu'avec une extrême violence, que je me déterminai à lui dire adieu.

Après m'être retiré chès moi, je me sentis pénétré d'une vive douleur, je m'abandonnai quelques jours à de tristes réfléxions. Enfin revenant à moi, j'ouvris les yeux sur la vanité des choses de ce monde, & je résolus

lus en moi même d'imiter le changement de ma femme. A peine eus-je formé ce deſſein, qu'il fit un effet extraordinaire ſur moi: Changé, pour ainſi dire, dans un autre homme, je me trouvai tout différent de ce que j'avois été juſqu'alors. Les choſes qui m'avoient plû dans le Monde devinrent l'objet de mon averſion. Les embarras & le tumulte des affaires me parurent indignes de mes ſoins; & bornant dès-lors toutes mes vuës à vivre chrétiennement, je ne ſongeai plus à pouſſer plus loin une fortune déja ſolidement établie. Je me propoſai de me retirer à ma maiſon de Campagne, pour y finir le reſte de mes jours dans la tranquillité, & pour y travailler à mon ſalut.

C'eſt pour cela que vous me voïez ici. La vie que j'y méne depuis quatorze ans, quoique bien différente de celle que je menois dans le monde, me paroît mille fois plus douce & plus tranquille; & bien loin de regrétter le tems, que j'ai paſſé dans la bonne chére & dans les plaiſirs, je me repens tous les jours, de n'avoir pas plutôt renoncé au tumulte du monde.

Je ſerois en droit, ajouta-t-il, d'éxiger maintenant de vous une complaiſance pareille à celle que j'ai euë; mais comme j'ai le cœur ſerré du récit que je viens de vous faire, & que d'ailleurs il commence à être tard, je crois qu'il convient de remettre la partie à demain. J'irai dîner chès vous, & vous vous ſouviendrez que le dernier plat du repas doit être le recit de vos avantures auxquelles je prends plus d'intérêt que vous ne penſez. Je le remerciai de cette marque d'amitié, que je prenois pour une pure civilité & lui aïant promis de le ſatisfaire je me retirai à ma maiſon.

CHAPITRE IX.

Nouvelles Amours de Mario, *& ſon Mariage.*

LE lendemain je vis arriver mon Philoſophe vers l'heure de midi, nous nous mîmes à table & comme la pluïe, qui ſurvînt pendant le repas ne nous permit point de prendre la

la promenade à nôtre ordinaire, ni d'aller dans le bois ; nous paſſâmes après que nous eûmes dîné dans mon cabinet, où je fis le recit de mes avantures, à peu près de la maniére, dont je les ai déja racontées ici ; & j'appris à mon Philoſophe par quelle fortune j'étois enfin devenu ſon voiſin. Je vous le repette, me dit-il, lorſqu'il m'eutentendu, je prends intérêt à ce que vous venez de me raconter, & il ne dépendra pas de moi, que vous ne fixiez vôtre ſéjour ici. Je vous laiſſe deviner le reſte. Venez ſeulement dîner demain avec moi ; mais venez de bonne heure ; car vous pourrez trouver compagnie, qui ne vous ſera pas indifférente. La deſſus il me quitta.

Je paſſai la nuit dans quelques inquiétudes, pour tâcher de découvrir le ſens des paroles, que j'avois entenduës ; il me vint pluſieurs penſées, qui ne pûrent me fixer ; je me réſolus enfin d'attendre le jour, pour être éclairci par moi même de l'Enigme. Je le fus en effet dès que j'entrai chès mon Philoſophe. Je compris, en voïant que la compagnie, dont il m'avoit parlé, étoit ſa

fille, qu'il avoit fait venir du Couvent, que ſon intention étoit que je devinſſe ſon gendre. J'en fus encore plus convaincu par l'attention que je lui vis à obſerver l'effet que faiſoient ſur nous nos regards, & par le ſoin qu'il eut de nous laiſſer ſouvent ſeuls.

Il eut tout lieu d'être content du ſuccès de ſes deſſeins. Sa fille étoit née avec des qualités admirables. Elle avoit de l'eſprit & de la beauté. C'en étoit aſſés pour que je l'aimaſſe. Je ne précipitai rien cependant. Mon âge, car j'avois alors trente cinq ans, m'avoit appris à me ſervir de ma raiſon; je pris le parti de travailler à me rendre agréable, avant que de déclarer mon amour. Je voulus en quelque maniére être ſûr de plaire, avant que de riſquer une déclaration dans les formes.

Je ne travaillai pas inutilement, mon aſſiduité & mes ſoins furent bien reçus pendant quelques tems; & j'étois ſur le point de me déclarer ouvertement, lorſque mon Philoſophe, qui s'étoit apperçû des impreſſions que les attraits de ſa fille avoient fait ſur mon cœur, & qui s'étoit, ſelon les apparences, aſſûré en particulier de

ſon

ſon inclination me prit par la main, un jour qu'il me trouva ſeul auprès d'elle, m'embraſſa & me préſenta à ſa fille en diſant : Dieu veüille ſerrer les nœuds d'une tendre union, que je vois avec plaiſir ſe former entre vous. Il ne nous en dit pas d'avange ; il ſe retira afin de nous laiſſer une liberté entiére pour nous expliquer. Je ſentis que j'avois trop tardé à déclarer ma paſſion ; pour réparer ma faute, je me jettai aux pieds de Bathildé ; c'eſt ainſi que ſe nommoit mon aimable Maitreſſe ; je m'abandonnai tout entier à des tranſports amoureux, je lui fis un hommage de mon cœur ; & je jurai de l'aimer juſqu'au tombeau. Je vis alors une certaine rougeur monter à ſon viſage, & quoique ſes inclinations ne fuſſent pas oppoſées à celles de ſon Pére. Ciel ! s'ecria-t-elle, en quelle terre ſuis-je ? Un Amant me force de m'avoüer vaincuë. Mon Pére contribuë à ma défaite ; & mon cœur, comme d'intelligence avec eux, n'oſe pas ſeulement ſe défendre. Qu'il fait dangéreux ici ! je ſens un trouble juſques-ici inconnu : croïez moi, interrompit-

elle, le jour eſt beau, prenons un peu l'air.

Cette réponſe ne fit que m'animer d'avantage. Je ne me leverai point, lui dis-je, que je ne ſache ſi ce jour ſera le plus heureux, ou le plus malheureux de ma vie. J'attends mon ſort à vos pieds. A ces paroles, elle baiſſa les yeux, & aïant laiſſé échaper un ſoupir; le Ciel, me dit-elle, daigne rendre ce jour heureux; c'eſt aſſés vous en dire; j'apperçois mon Pére dans le jardin allons le joindre.

Il ne fut pas difficile à nôtre Philoſophe de juger aux yeux de ſa fille & aux miens & à l'agitation, qui paroiſſoit ſur nos viſages, que l'Amour nous avoit fait faire beaucoup de chemin. Ou je ſuis bien trompé, nous dit-il, ou vous voilà rendus au bût, où je vous ſouhaitois; le Ciel en ſoit beni. Demain nous prendrons les meſures qui conviendront pour hâter vôtre bonheur. Venez nous voir demain de bon matin, dit-il, en me regardant; car je prévois qu'il faudra que nous faſſions un tour à Paris.

Je ne manquai pas d'éxécuter l'ordre,

dre, qui m'avoit été donné. Je me rendis dès les huit heures du matin auprès de mon Philoſophe, qui me dit, d'un air riant: voïons ſi nous ne pourrons point conclure deux mariages aujourd'hui. Je ne doute nullement, que ma femme ne conſente au vôtre avec Bathilde; mais je crains de trouver encore bien de la difficulté à l'engager à ſe réünir avec moi. Si elle fait tant néanmoins, que de conſentir à ſe trouver à vos noces, je ne déſeſpére pas de la gâgner. La-deſſus nous montâmes en caroſſe; & nous nous rendimes au Couvent.

Rien ne peut être égal à la ſupriſe, où ſe trouva la mére de Bathilde, lorsqu'elle apprit que ſa fille étoit promiſe; elle garda quelque tems le ſilence, en me conſidérant attentivement; enfin m'aïant demandé mon état & ma naiſſance, dont je l'inſtruiſis le plus ſuccinctement qu'il me fut poſſible. Je ne puis, dit-elle, qu'approuver le choix, que mon Mari a fait d'un ſi galant homme pour gendre. Je donne de tout mon cœur mon conſentement à vôtre Mariage. Je ſignerai le Contract quand vous voudrez, & je vous ſouhaite d'avance

toutes ſorter de proſpérités. Ah ! Madame, s'écria Bathilde ; l'amitié dont vous m'avez toujours honorée, ne me permet pas de prendre un Epoux, que vous ne me le donniez vous même, de vôtre main, au pied de l'Autel ; & je crois trop bien connoître mon Amant, pour penſer qu'il voulut me donner la main, ſans que vous faſſiez cette démarche en nôtre faveur : vôtre conſentement, tout précieux qu'il nous peut-être, ne nous contentera pas. Nous augurerions mal d'un mariage célébré hors de vôtre préſence. Et je demeurerai plutôt toujours fille, que de conſentir à me marier dans vôtre abſence.

Cette réſolution parut ébranler la conſtance de cette tendre mére ; elle laiſſa couler quelques larmes, que nous regardâmes comme des ſignes certains d'une victoire prochaine. Nous profitâmes alors, tous enſemble ; du moment qui nous parût favorable, & nous fîmes tant d'inſtances que nous l'obligeâmes à nous promettre, quelle aſſiſteroit aux noces, lorſque les préparatifs ſeroient faits. Elle éxigea néanmoins pour condition, que la cérémonie ſe feroit à la compagne ;

ce

ce qu'on n'eut pas de peine à lui accorder. Nous primes alors congé d'elle & nous ſongeâmes ſérieuſement à préparer la noce.

Le jour en aïant été fixé, Bathilde fut la veille trouver ſa mére au Couvent, & le lendemain de grand matin, ſon pére & moi, nous nous rendîmes à la porte du Monaſtére avec un Caroſſe, dans lequel elles montérent toutes deux pour venir à la Campagne. Mais l'heure de ſe rendre à l'Egliſe étant venuë, Bathilde ſe jetta aux pieds de ſa mére; elle lui demanda les larmes aux yeux, qu'elle promit de ne plus retourner au Couvent; & proteſta de nouveau de ne point ſe marier, qu'elle n'eut obtenu cette grace. Il n'y avoit plus moïen de reculer; les choſes étoient trop avancées pour les rompre. Elle connut qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui qu'on lui propoſoit. Elle ſe rendit enfin aux inſtances qu'on lui fit, & nous regardâmes cette reconciliation comme un heureux préſage de la félicité de nôtre mariage, qui fut célébré ſur le champ.

CHA-

CHAPITRE. X.

Nouvelle disgrace de Mario

NOus passâmes ma femme & moi le reste de l'Eté à la campagne; mais lors que le mauvais tems approcha, nous loüames une Maison à Paris, pour y demeurer durant l'hyver. Nous continuâmes cette sorte de vie tant que vécûrent le pére & la mére de ma femme & sans qu'il m'arrivât aucune avanture assés remarquable pour mériter d'être rapportée.

Aubout de quinze ans, que l'un & l'autre moururent, à peu près dans le même tems, j'entrai en possession de tous leurs biens, & j'arrentai ma Maison à un Procureur, pour faire ma demeure dans celle qui m'étoit échuë par la mort de mon Beau-pére & de ma Belle-mére. Je m'y rendois de tems en tems, l'Eté, quoique moins fréquemment que pendant leur vie. Je n'avois cependant aucun engagement à la Ville. Les charges ni les emplois n'aïant jamais été de mon goût.

J'aï-

J'aimois trop ma liberté pour me captiver. Le ſoin de l'éducation de deux filles, dont le ciel avoit béni mon mariage, étoit la raiſon qui m'empêchoit de me tenir à la campagne, autant que je l'euſſe ſouhaité.

Je n'y demeurai que trop pour ma tranquillité. Autant avoit-elle d'abord contribué à mon bonheur, autant m'occaſionna-t-elle de chagrins par la ſuite.

Comme le ſéjour de la campagne, impoſe une certaine néceſſité de fréquenter ſes voiſins. Le Procureur à qui j'avois arrenté ma Maiſon prit occaſion de ce voiſinage pour me rendre viſite. Il paſſoit pour honnête homme & avoit de l'eſprit. Je le vis avec plaiſir ; & comme il avoit une fille d'environ dix ſept ans qui paroiſſoit avoir de l'éducation & d'aſſés belles maniéres, je ne fus pas fâché que les miennes la fréquentaſſent. Elles étoient à peu près de même âgé. Je les croïois en ſûreté quand elles étoient enſemble. Elles y furent en effet pendant quelque tems ; mais par une exemple funeſte de la fragilité du ſéxe & de l'artifice dont eſt capable un jeune homme dans le

feu

feu de ſes prémiéres amours ; ma fille ainée fut ſéduite d'une maniére ſi honteuſe, que je n'ai pas le force de le rapporter. Je n'oſe cependant l'accuſer de ſa faute, ni me plaindre de tous les malheurs dont elle a été ſuivie. Je ne m'en prends qu'a moi même & je le dis à ma confuſion : je crois reconnoître dans toutes les diſgraces, qui me ſont arrivées depuis, la main de Dieu, qui tire vengeance de la mort de Fabricio. Je me la reproche continuellement ; je la deteſte & j'en porterai le regret juſqu'au tombeau. Ces réfléxions me meneroient trop loin ; elles ne ſeroient pas du goût de bien des gens ; on ne les liroit peut-étre pas ; il vaut autant les finir.

Ces trois Parties on été écrites par Marco Mario Brufalini : la quatriéme, que l'on donne au Public, a été écrite par l'Editeur, qui a mis les Mémoires, qui lui ont été communiqués, dans l'ordre qu'il a jugé le plus convenable.

FIN

De la Troiſiéme Partie.

LES

LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN.

PARTIE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Caractére des deux Filles de Mario.

ON l'a dit avant nous : l'Amour eſt de toutes les paſſions celle qui donne matiére aux plus triſtes & aux plus bizarres avantures. Tous les ſiécles nous en donnent des preuves ; ce que je vais rapporter en fournit une nouvelle, & d'autant plus for-

forte, qu'elle eſt appuïée ſur des événemens récens, dont on pourroit trouver aujourdhui pluſieurs milliers de témoins.

Marco Mario Brufallini, qui a donné lui même les avantures les plus intéreſſantes de ſa vie, que l'on a vuës dans les trois Parties précédentes, avoit, comme on l'a déja pû remarquer deux filles, qui avoient peut être autant de beauté l'une que l'autre; mais dont les humeurs ne convenoient pas également. L'Ainée que vous appellerons Lélie & qui étoit dans ſa dix-huitiéme Année, bien loin d'avoir témoigné quelque empreſſement pour le Mariage, avoit toujours au contraire fait voir une extrême averſion pour toutes ſortes d'engagemens. La lecture faiſoit ſon unique plaiſir & ſa principale occupation; mais comme elle avoit lû toutes ſortes de livres indifféremment, quelque progrès qu'elle eut fait dans les ſciences, on pouvoit dire qu'elle n'avoit pas ſû ſe garantir de pluſieurs défauts. Des maniéres un peu affectées, un ſon de voix emprunté, un rafinement ſur les mots & les penſées, contre-balaçoient en elle les avantages d'une heureuſe nature & d'une plus heu-

heureuſe éducation. On l'auroit priſe pour une Héroïne de Roman, tant elle en affectoit les airs & le langage.

Sa ſœur, que nous nommerons Celimene & qui avoit environ dix-ſept ans, étoit d'un caractére tout oppoſé à celui de Lelie. Occupée de ſoins tout différens de ceux qui regardent l'eſprit, & remplie d'une grande opinion de ſa beauté, elle ne travailloit qu'à ſe rendre aimable, ne ſongeoit qu'à plaire, & ne ſoupiroit qu'après un engagement, qui put lui promettre un Mariage ſortable.

A force de vouloir plaire, ſouvent on ne plaît pas, & une indifférence capricieuſe ſe dément le plus ſouvent dans le tems qu'on y penſe le moins. C'eſt ce qui eſt arrivé à ces deux ſœurs. L'affectation de l'une à ſe compoſer pour ſe rendre aimable & à prendre un trop grand ſoin de ſa beauté, l'éloigna de ce naturel, qui ſeul a le don de plaire, & la rendit ridicule. L'indifférence de l'autre, qui n'avoit d'autre fondement, qu'une vaine gloire & le caprice, ne l'eut pas plutôt abandonnée ſur le bord du précipice, qu'elle fit naufrage.

Le Pére & la Mére, qui adoroient leurs

leurs Enfans, plutôt qu'ils ne les aimoient, les laiſſoient aſſés vivre ſur leur bonne foi, ſoit à la ville ſoit à la campagne. Ils n'avoient eu juſques-là aucun ſujet de ſe plaindre de leur complaiſance. Le tems vint, où ils ſentirent qu'une trop grande ſécurité eſt dangéreuſe.

CHAPITRE II.

L'ainée des Filles de Mario ſe lie d'amitié au Fils d'un Procureur, déguiſé en Fille.

UN jour qu'ils étoient à la campagne, Lelie & Celimene furent ſe promener dès le matin dans le Bois du Procureur, qu'elles avoient, comme on la vû, pour leur voiſin. Il n'y étoit pas; mais ſa Fille y étoit arrivée la veille, avec un de ſes fréres, nommé Adraſte, Jeune-homme qui ſortoit des Ecoles du Droit, & qui ne faiſoit que revenir d'Orleans, ou il avoit fait ſon Cours. C'étoit la prémiére fois qu'il étoit venu dans ce lieu. Il n'étoit connu ni de Lelie ni de Celimene. Il avoit

ſeu-

ſeulement entendu parler d'elles & du bien de leur pére, d'une maniére très-avantageuſe.

Il n'eut pas plutôt appris qu'elles étoient dans le bois, qu'il penſa à profiter de l'occaſion, afin de s'aſſûrer par lui même de la beauté & de l'eſprit de ces deux perſonnes. Pour pouvoir les approcher & les entretenir avec plus de liberté, il ſe mit dans la tête d'y emploïer le déguiſement, & il pria ſa ſœur de vouloir lui prêter ſes habits. Elle y fit d'abord quelques difficultés; mais ne pouvant reſiſter aux inſtances qu'il lui fit; elle ſe rendit à la fin, ne prevoïant pas qu'il en pût arriver aucun inconvenient, dans un lieu où ils étoient ſûrs que perſonne ne les verroit; & elle conſentit à le faire paſſer pour une de ſes Couſines, qui étoit venuë pour prendre l'air de la campagne avec elle.

La choſe n'étoit pas bien difficile. Adraſte n'avoit que dix-neuf ans; il étoit blond; ſes traits avoient quelque choſe de délicat, il n'avoit preſque point de barbe, encore eut-il la précaution de ſe paſſer plus d'une fois le raſoir ſur le viſage; de ſorte qu'il pouvoit facilement être pris pour celui d'une

d'une fille enjouée & agréable. En un mot il n'y avoit perſonne que ce déguiſement ne pût tromper.

Olimpe, c'eſt le nom que ſe donna le Cavalier travelti, ne tarda pas à mettre en uſage l'artifice qu'il avoit réſolu d'émploïer, plutôt pour ſe divertir, que par aucun motif criminel. A peine ſe vit-il habillé qu'il engagea ſa ſœur à aller joindre Lelie & Celimene dans le bois. Ils les rencontrérent aſſiſes au bout d'une des Allées les plus ſombres. Après les prémiers complimens de civilité, on convint de ſe promener. La fauſſe Olimpe s'attacha à Lelie, & lui aïant apperçu un air de grandeur & une régularité dans les traits, qui la charmérent; elle trouva moïen de la mener inſenſiblement à l'écart, pour l'entretenir avec plus de liberté.

L'Amour fait le ſujet le plus ordinaire des converſations des Jeunes-Perſonnes. De quoi parler ſi non de ce que l'on reſſent ſi naturellement? Olimpe étoit déja trop amoureux pour entammer une autre matiére. Il demanda à Lelie ſi la ſolitude de la Campagne, le murmure des eaux & le chant des oiſeaux, avoient aſſés de char-

charmes pour elle, pour l'empêcher de regretter le séjour de Paris, où une personne aussi aimable, devoit avoir plus d'un Adorateur.

Vous vous trompez, s'écria Lelie. La vie solitaire a pour moi des attraits infinis ; j'en charme les ennuis par la lecture ; & pour ce qui est des Adorateurs, dont vous me parlez, bien loin de les regretter, je suis ravie d'être débarassée de leurs importunités. Ils n'ont jamais trouvé le moindre accès dans mon cœur ; ils prodiguroient envain l'encens à mes pieds. Ils verront toujours en moi une Divinité sourde & insensible à leurs vœux. Pour vous en instruire en deux mots ; c'est que je suis persuadée qu'il n'y eut jamais d'Amans sincéres, encore moins de constans. S'ils paroissent aimer, ce n'est que par intérêt, par humeur, ou par caprice. Où trouvera-t-on un Amant qui fasse son bonheur de plaire ? Ce seroit un Phénix dans ce siécle ; peut être n'en a-t-on jamais vû.

En vérité, répondit Olimpe, avec un air d'étonnement, est-il permis d'avoir une pareille idée des hommes ? Et puisque vous dites faire vos déli-

ces de la lecture ; ne vous eſt-il jamais tombé entre les mains quelque livre d'hiſtoire, ou vous aïez pû voir des exemples d'une fidélité parfaite & d'une conſtance à l'épreuve des plus grands perils. Le monde eſt plein de ces livres. J'offre de vous en monter, qui ſeront capables de vous faire changer de ſentimens, & qui vous donneront autant d'eſtime & d'admiration pour une infinité d'Amans de nos jours, que l'on en a eu pour ces Héros que les Grecs & les Romains ont tant vantés.

Je vous ſuis bien rédevable, dit Lelie, de ces offres obligeantes. Mais vous ſaurez qu'il n'eſt peut-être pas un de ces livres que je n'aïe lû & médité avec une telle attention, que je pourrois les reciter par cœur. Je vous dirai auſſi que je ne m'y laiſſe pas ſurprendre. Je conviendrai pourtant avec vous, qu'on voit dans les Hiſtoires des Héros en fait d'amour, comme en fait de valeur ; mais ils ſont dans l'Hiſtoire ſeulement ; c'eſt-à-dire que ce ſont de beaux modéles, imaginés par les Auteurs, qui les propoſent aux Amans de nos jours ; mais il s'en faut bien que ce ne ſoient

des

des images fidéles, qui repréſentent un objet véritable & qui ait jamais exiſté.

Cette réponſe n'aïant pas contenté Olimpe; Ne trouvez pas mauvais, je vous prie, dit-elle ſi j'entreprends de vous perſuader le contraire de ce que vous penſez.... Vous êtes faite d'une maniére, qui prévient en vôtre faveur. D'abord que je vous ai vuë j'ai reſſenti une eſtime toute particuliére pour vous; mais je ſouffre en vous voïant dans l'erreur & je me trouverois heureuſe ſi je pouvois reüſſir à vous en tirer. Pour être abſolument parfaite, il ne vous manque qu'à penſer ſur le chapitre de l'Amour autrement que vous ne faites. J'entreprends, ſi vous l'agréez, de vous faire voir que vous prenez le change. Je ſens bien que ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment; mais comme je ſuis ici pour quelques jours, nous pourrons nous voir d'autres fois, & nous traiterons cette matiére à la prémiére occaſion; car je vois que l'heure du dîner approche. J'y conſens, de tout mon cœur, reprit Lelie; mais quelque grande idée que j'aye conçu de vôtre eſprit, j'augure fort mal de vôtre cauſe. Néanmoins je veux bien

entrer en lice demain avec vous. Je me rendrai ici de bonne heure. Préparez vous à bien attaquer. Je vous promêts de mon côté une vigoureuse réſiſtance. Je vous ai dit que je n'aimois pas les Amans. On ſe défend avec bien de l'opiniâtreté contre un Ennemi pour lequel on a une averſion naturelle. Allons maintenant rejoindre nôtre Compagnie.

CHAPITRE. III.

Seconde entrevuë de l'Ainée des Filles de Mario, *avec le Fils du Procureur.*

COMME cette prémiére Entrevuë avoit fait naître une violente paſſion dans le cœur d'Adraſte, le reſte de la journée il fut accablé de projets & de réfléxions, qui ne faiſoient que nourrir le feu qui le dévoroit. Il paſſa la nuit dans le même état; tantôt il ſe promettoit un heureux ſuccès de ſon déguiſement & d'autres idées ſuccedant un moment après à celles-ci, il tomboit dans des inquiétudes mortelles ſur les ſuites fâcheuſes, que pou-

pouvoit avoir un pareil artifice. Il ſe leva dès la pointe du jour & deſcendit dans le Jardin, pour s'y débarraſſer l'eſprit de toutes ces penſées qui le tourmentoient. Il paſſa inſenſiblement dans le bois, où à peine fut-il arrivé qu'il entendit quelque bruit à côté de lui; s'en étant approché, il s'apperçût avec une joïe inexprimable que c'étoit Lelie, qui venoit au Rendez-vous.

Elle n'avoit point paſſé la nuit avec plus de tranquillité qu'Adraſte; mais elle avoit été agitée d'une paſſion différente. Elle bruloit d'envie de faire triompher ſon inſenſibilité & de reduire Olimpe à convenir, qu'il y avoit de la foibleſſe à aimer. La Nuit lui avoit paru extrémement longue, & à peine avoit-elle vû paroître le jour, qu'elle s'étoit levée ſecrétement, & étoit venuë dans le Bois; perſuadée qu'Olimpe, qui lui avoit fait la prémiére le défi, ne manqueroit pas de ſe trouver ſur le champ de bataille.

Lors que nos deux Athelétes ſe furent jointes, la fauſſe Olimpe fut tellement frappée des attraits de Lelie, qui étoit venuë dans un deshabillé des plus galants, qu'elle fut plus d'une

fois tentée de ſe jetter à ſes pieds & de lui faire connoître ſon ſéxe ; revenuë cependant à elle de cette eſpéce d'enchantement, elle affecta de ne point donner trop de liberté à ſes yeux de peur de ſe trahir ſoi même. Eſt bien, dit-elle, Lelie, tiendrez-vous aujourdhui contre les raiſons que j'ai à vous alléguer. Je ne ſais pas répondit Lelie ; mais je puis vous aſſûrer que je ſuis bien diſpoſée à les combattre ; & quelque forte amitié que j'aïe conçûe pour vous, je me fais une fête de vous terraſſer. Et moi, reprit Olimpe, je ſuis perſuadée que vous ne tiendrez pas long-tems. Avez-vous bien pris garde à ce que vous venez de dire. Je viens d'entendre, ce me ſemble, que vous me faites la grace de m'aimer. Vôtre cœur n'eſt donc pas inſenſible. Il eſt vrai, pourſuivit Lelie, que je ne ſuis pas incapable d'aimer quelque choſe de fort aimable ; mais comme je mets une très-grande différence entre un Amant & vous, je crois devoir en mettre entre l'amour & l'Amitié. Le prémier me paroît violent, aveugle, le plus ſouvent intéreſſé ; il naît bruſquement & ſans raiſon & ſe diſſipe ordinairement de même ;

me; il eſt ſujet aux dégoûts, aux caprices, à la jalouſie; il ſe réfroidit, à ce qu'on prétend par la jouiſſance, en un mot c'eſt une paſſion qui me paroît une véritable folie. L'Amitié au contraire a quelque choſe de doux & de tranquille. C'eſt la raiſon qui l'inſpire & qui l'entretient; elle eſt rarement ſujette au changement; elle s'échauffe par l'habitude, elle ſe nourrit par les bienfaits réciproques. En un mot tout nous dit que c'eſt une vertu; & quand nous avons tant fait que de trouver une Amie, nous ſentons qu'il n'eſt point de plaiſir comparable à celui de vivre avec elle.

A ce que je vois, dit Olimpe, vous n'avez pas encore aimé; mais puiſque j'ai une expérience que vous n'avez pas, ſouffrez que je vous donne des leçons. Je me ſuis apperçuë que les défauts que vous remarquez dans l'Amour ſont la ſeule choſe que vous alleguez pour vous défendre d'en prendre. A ce compte-là vous n'avez pas plus de raiſon de vouloir vous en tenir à l'amitié. Les vraïes Amies ſont encore plus rares que les vrais Amans. Pour parvenir à une véritable Amitié, combien faut-il s'ê-

tre éprouvé ? Combien de fois arrive-t-il, malgré les plus grandes épreuves que l'on vient à reconnoître, que l'on a fait un mauvais choix ? Combien de choſes trouve-t-on à toute heure à diſſimuler ? Combien de complaiſances forcées ne faut-il pas ? Combien d'égards aveugles ? Quelle ſervitude ! Trouve-t-on quelque choſe à repréndre, ou donne-t-on matiére à la reprehenſion ? La moindre ſincérité ſur ce chapitre diviſe : on ſe brouille & l'amitié s'évanoüit. Dépouillez-vous de toute prévention, & vous verrez, que l'Amitié n'eſt pas plus exempte de défauts que l'Amour, & que ſi l'un & l'autre ſon but à but par rapport à leurs imperfections elles ne vous donnent aucun ſujet de vous en tenir à l'une plutôt qu'à l'autre. Ce principe poſé, vous ne pouvez plus vous empêcher de dire, que vous vous déterminez au hazard ; que le cœur étant fait pour aimer, il faut choiſir ; & que vôtre choix tombe ſur l'Amitié plutôt que ſur l'Amour.

Eh ! quand je le dirois, repartit Lelie avec quelque embarras ? cela empêcheroit-il que mon cœur, que je conviendrai avec vous être fait pour

pour aimer ne trouvât plus de douceur dans une ſimple Amitié que dans l'Amour ? Ce ſeul ſentiment ne ſeroit-il pas capable de fonder une préférence, & d'empêcher de dire, que je ne choiſis pas au hazard ?

Ce raiſonnement ſeroit juſte, repliqua Olimpe, s'il étoit vrai qu'il y eut effectivement plus de douceur dans l'Amitié que dans l'Amour. Mais c'eſt ce que je ne puis vous accorder. Vous me permettrez même de vous dire, que vôtre temoignagne & ce ſentiment même de vôtre propre cœur ne ſont d'aucune force ſur ce point. Pour juger il faut avoir une connoiſſance entiére, & cette connoiſſance ne s'acquiert dans les choſes qui regardent le cœur que pas la pratique. Ainſi, puiſque vôtre cœur n'a encore reſſenti aucun des charmes de l'Amour, vous ne pouvez pas prononcer. Je n'en demeure pas-là, je ſoutiens que l'inſenſibilité de vôtre cœur eſt imaginaire en fait d'Amour. Ce ſont les occaſions d'aimer qui vous ont manqué. J'offre moi même, toute fille que je ſuis, ſi vous voulez l'expérimenter, de vous forcer de convenir, qu'un ſeul mot de chére & d'a-

dorable porte avec lui plus de douceur dans le cœur, que toutes les Amitiés imaginables. Eſt-il rien de plus charmant que la tendreſſe de deux cœurs qui ſe dévelopent l'un à l'autre, & s'éxpliqnent ce qu'ils ſentent mutuellement ? On ſe chérit dans l'abſence ; on s'adore lorsque l'on ſe voit ; un ſeul mot, un ſoupir, un regard, ont quelque choſe de ſi inſinuant, qu'il vous ſuffiroit de l'éprouver une ſeule fois pour être de mon ſentiment.

Si j'avois un peu moins de prévention, dit Lelie d'un air riant, je conſentirois peut être à l'apprendre de vous ; car je commence à ſentir que dans le fonds il n'y a que l'expérience qui puiſſe décider nôtre queſtion. Mais comme la Nature y a mis un obſtacle invicible, je prévois que nous nous ſéparerons aujourdhui ſans rien terminer. Et ſi je nai pas vaincu, comme je m'y attendois, j'aurai du moins la conſolation d'avoir contrebalancé l'avantage & d'avoir rendu la Victoire indéciſe.

La fauſſe Olimpe fut quelque tems interdite, lors qu'elle entendit que Lelie penſoit à ſe retirer. Elle ſe reprochoit l'impuiſſance de ſon artifice.

Une

Une rougeur, qui lui monta au Visage, en jettant les yeux sur Lelie, redoubla son embarras. Elle etoit sur le point de se démasquer & d'offrir de lui donner les leçons qu'elle témoignoit être dans la disposition de prendre; mais ces réflexions se détruisirent d'elles mêmes, lors que Lelie l'embrassa pour se retirer. Elle fut si charmée de la liberté que lui donnoit son déguisement, qu'elle resolut de garder encore le silence sur son Etat & de chercher un nouveau moïen de continuer sa ruse, pour voir à quoi elle aboutiroit.

L'Amour est ingenieux. A peine Olimpe eut-elle pris ce parti, qu'il lui vint dans l'esprit un expédient pour se procurer un nouvel entretien. Avant que de nous séparer, dit elle à Lelie, il est bon de nous expliquer. Je viens d'entendre que vous prétendez que l'avantage est égal entre nous & que la Victoire demeure indécise. Pour moi, continua-t-elle, je suis bien aise de vous dire, que je pense tout autrement & que je me flatte de vous avoir vaincuë. Je vous ai prémiérement obligée de convenir, que le cœur est fait pour aimer. Vous sentez bien que cet aveu dément un peu l'insensibilité entiére,

dont vous faisiez trophée. Lors que vous vous êtes retranchée sur l'Amitié, je vous ai forcée d'avoüer, que si l'Amour à ses défauts, l'Amitié à les siens, & je vous ai réduite à dire que le Hazard seul vous déterminoit sur le choix. Vôtte dernier Retranchement à été la douceur intérieure que le cœur ressent dans une Amitié pure. Je vous y ai attaquée si vivement, qu'il ne manque plus que de vous faire connoître vôtre défaite, pour vous faire avoüer qu'elle est entiére. Sont-ce-là des avantages douteux?

Je les regarde encore comme fort incertains, reprit Lelie. Jusqu'à ce que j'aie ressenti les prétendus charmes de l'Amour, je les croirai toujours imaginaires & je leur préférerai ceux de l'Amitié que j'ai éprouvés. Imaginaires, repliqua Olimpe: Eh bien, je me fais forte de vous tirer de vôtre erreur par la seule image de ces charmes. Jugez ce que pourroit faire la réalité. Je gage qu'en imitant seulement l'empressement, l'ardeur, les soupirs, les transports & les discours d'un Amant passionné, je vous rendrai sensible, & que je vous forcerai

de

de convenir, qu'il n'y a rien de ſi doux, de ſi flatteur, ni de ſi inſinuant que le langage de l'Amour.

Ah! ah! ah! dit Lelie, en jettant un grand cri, penſez vous donc que je ſois, aſſés ſimple pour me laiſſer ainſi ſurprendre? Il faut que vous me croïez bien foible, pour avoir une pareille opinion de moi. Quand les diſcours des Amans ſeroient de vrais enchantemens, auroient-ils la même force dans la bouche d'une fille, que je ſaurois être telle? Aurois-je aſſés peu de diſcernement, pour m'y laiſſer tomper? Vous aurez tout ce que vous voudrez, repliqua Olimpe; mais ſi vous conſentez de me voir à vos genoux, déguiſé ſous des Habits de Cavalier, [Je puis avoir ici facilement ceux de mon Couſin,] je me promêts, que vous n'y tiendrez pas. Je vois que vous voulez vous divertir, lui dit Lelie. Eh bien, j'y conſens. Mais comment vous nommerons-nous? Adraſte ſi vous voulez, répondit Olimpe. Soit, ajouta Lelie, je reviendrai demain d'auſſi bonne heure que j'ai fait aujourdhui; nous verrons ſi les tranſports & les ſoupirs de vos Amans auront dans vôtre bouche autant de for-

ce que vous leur en attribuez. Je vous avouë, que je ſuis curieuſe de voir cette ſcéne. Je me flatte par avance qu'elle ſera réjouiſſante. Adieu juſqu'au revoir.

CHAPITRE IV.

Dénouëment du déguiſement du Fils du Procureur.

ADraſte, charmé de la permiſſion qu'il avoit obtenuë, & de la promeſſe que Lelie lui avoit faite de le venir trouver le lendemain, ne ſongea plus qu'à ſe mettre en état de pouſſer ſa pointe, & de faire en ſorte de venir à bout du deſſein, que l'Amour lui avoit fait concevoir. Je ne différerai pas davantage, ſe dit-il à lui même; ce ſeroit laiſſer croître des feux, qui ne ſont déjà que trop violens. Il faut abſolument que j'en vienne à la concluſion, ou que je me détermine à m'éloigner pour toujours d'un Objet que j'adore. Si Lelie vient à connoître que je l'ai jouée, elle ne me voudra plus voir, je ne remporterai de

de tout mon artifice que du mepris & de l'averſion. Ce furent-là les penſées, qui agitérent ſon eſprit toute la nuit.

Lors que le jour fut venu, il prit ſes habits de Cavalier & ſe rendit promptement dans le Bois. Il n'y fut pas long-tems ſans appercevoir Lelie accourir, avec un empreſſement qui annonçoit la joïe qu'elle ſe propoſoit, de goûter en voïant Olimpe déguiſée en Cavalier. Ils ſe rencontrérent aupres d'un petit Ruiſſeau, qui leur parut un endroit propre à augmenter par ſon murmure le plaiſir de leur entretien. Ce ruiſſeau couloit entre de grands Arbres, dont le feuillage étoit ſi épais, qu'il faiſoit une ombre impénétrable aux raïons du ſoleil. Un lit de gazon, qui étoit ſur le bord du Ruiſſeau, fut jugé un Théâtre convenable pour rendre la ſcéne, qui alloit ſe joüer plus agréable. Ce fut dans ce lieu qu'ils s'arrêtérent.

Le faux déguiſement d'Adraſte charma d'abord Lelie. Nous ne pouvions, dit elle, nous procurer un plaiſir plus grand que par cette métamorphoſe, je vous trouve raviſſante dans cet habillement. Peu s'en faut même que je ne

veüille

veüille du mal à la Nature de vous avoir fait fille. Je craindrois fort de ne pas remporter mon cœur, ſi vous étiez tout autre que vous ne paroiſſez. Il ne m'échapera pas non plus à ce que j'eſpére, répondit Adraſte; & s'étant approché de Lelie, il la ſalüa d'une maniére ſi paſſionnée, quil lui cauſa une violente émotion, qui l'obligea de ſe récrier : Eſt-ce bien vous, Olimpe, que je vois ici pour la troiſiéme fois? Que vous me paroiſſez ajourdhui différente des autres jours!

Cette exclamation ſurprit un peu Adraſte. Je ſuis, aimable Lelie, dit-il, le même que j'ai toujours été. Si vous y trouvez du changement, vous ne devez l'attribuer qu'à mes habits empruntés. Je ne les ai pris, comme vous le ſavez, que par vôtre permiſſion. Si vous voulez vous déclarer vaincuë, je reprendrai dans le moment mes prémiers habillemens. Mais il me ſemble que nous y perdrions trop l'un & l'autre. Croïez-moi continuons chacun à joüer nôtre Rolle, qui ne commence déja pas trop mal, à ce que je m'apperçois.

Demeurez donc comme vous êtes, dit Lelie, puis que je n'ai rien à crain-

dre

dre de fâcheux de la part d'Olimpe malgré ſon déguiſement. Non, mon adorable Lelie, interrompit Adraſte, vous ne craindrez jamais rien de moi, puis que vous regnez ſouverainement ſur mon cœur. ô Ciel! s'écria Lelie, ſi un véritable Amant s'y prenoit de la ſorte, l'inſenſibilité, dont je me ſuis vantée, menaceroit bien-tôt ruine. Il ne faut point chercher, reprit Adraſte, d'autre ſource de cette ſenſibilité que dans vos beaux yeux. Ils vous ſoumettent les cœurs, acceptez aujourdhui le mien. Divine Lelie, continua-t-il, ne ſoïez pas inſenſible par un refus trop modeſte & trop obſtiné. Heureux! ſi mon reſpect & mes vœux peuvent mériter le moindre retour de tendreſſe.

Ah! mon cher Adraſte, dit alors Lelie avec un tranſport, qui marquoit qu'elle prenoit interêt à ce qu'elle diſoit. Je ſuis enfin forcée d'avoüer que vous m'avez touchée. En quel peril ne ſerois-je pas, ſi un Amant, fait comme vous, venoit ſe préſenter à mes yeux? Et ſi ce n'étoit la bienſéance. Elle rougit en prononçant ces mots & voulut changer de diſcours. Mais Adraſte aïant en ce moment porté ſes yeux ſur ceux de Lelie & reconnu ſon

embarras, ſe jetta à ſes pieds tranſporté d'Amour & de plaiſir. Lelie, ma chére Lelie, dit il, je vous adore. Il ſentit alors ce qu'il étoit. Nulle conſidération ne fut plus capable de l'arrêter. Il embraſſa tendrement ſes genoux; Lelie, dit il, déclarez moi que vous m'aimez ou je meurs à vos pieds. Elle lui tendit une de ſes mains, qu'il preſſa entre les ſiennes d'une maniére ſi paſſionnée, que ſes yeux & ceux de Lelie s'étant rencontrés dans ce monent ils tombérent l'un & l'autre dans un excès de raviſſement, qui les força de s'abandonner ſans réſerve aux doux tranſports de l'Amour qu'ils reſſentoient.

Qui le croira? Cette même Lelie, qui ſe faiſoit un point d'honneur de paroître inſenſible, laiſſa voir au fond de ſon cœur toute la foibleſſe, dont la plus tendre Amante puiſſe être capable. Oh Ciel! s'écria-t-elle; oh Adraſte! ſoutenez moi; je ſuis vaincuë. Elle ſe laiſſa aller pour-lors négligemment ſur le lit de gazon, la tête appuïée ſur ſon bras, dans la poſture d'une perſonne ſaiſie & aïant remarqué que les larmes couloient des yeux d'Adraſte, ſon cœur fut ſi vivement touché de ce ſpectacle, qu'elle en perdit connoiſſance.

L'A-

Digitized by Google

L'Amour inſpira dans ce moment à Adraſte un deſſein de Jeune-homme, bizarre & hardi. La témérité en fut pouſſée juſqu'au bout ; & Adraſte vit enfin triompher ſon artifice amoureux. Mais quel ſpectacle nouveau ? Lelie ne revint de ſon ſaiſiſſement, que pour tomber dans une douleur mortelle. L'idée de la tromperie, qui lui avoit été faite, & la conſidération des ſuites la mirent au déſeſpoir. Sans vouloir écouter l'Amour, qui lui parloit pour Adraſte au fond de ſon cœur, elle rappella toute ſa fiéreté & le reſſentiment de l'injure qu'elle venoit de recevoir l'emporta ſur l'intérêt de ſa tendreſſe. Elle le chargea le perfide d'injures. Ses yeux éteincelloient de fureur ; toutes ſes penſées furent violentes & ſes paroles pleines de fiel & d'amertume. Elle ſe trouvoit d'autant plus malheureuſe, qu'elle ne voïoit aucun protexte honnête pour couvrir ſa honte. En un mot le déſeſpoir s'empara d'elle ; & aïant jetté les yeux en ce moment ſur l'épée d'Adraſte, elle s'en ſaiſit pour s'en percer aux yeux de ſon Amant. Elle y auroit ſans doute réüſſi, ſi Adraſte qui s'appercût de

ſon deſſein ne lui eut arraché l'épée de la main. Ah perfide, s'écria-t-elle alors, eſt-ce ainſi qu'après m'avoir déshonorée tu veux encore m'obliger de ſentir à loiſir toute la confuſion de mon crime ? Oui je m'épargnerai, mais ce ne ſera que juſqu'à ce que j'aïe pû te percer moi même le cœur, & me défaire du plus traitre des hommes.

Adraſte crut devoir laiſſer paſſer, ſans rien repliquer, ces prémiers mouvemens de fureur, de peur de les irriter davantage. Mais comme il vit que les reproches ne finiſſoient point, il ſe jetta aux pieds de Lelie. Après l'affront que je viens de vous faire, dit-il, je ne comprends pas moi-même comment j'oſe encore paroître devant vous. Vos yeux me cauſent des allarmes mortelles; J'y vois un trouble & une fureur, qui ne me promettent que du mépris & de l'indignation. J'avouë que je mérite l'un & l'autre. Jamais peut-être on ne pouſſa la témérité plus loin. Mais ſi vous penſez que je n'ai péché que par un excès d'amour; que je vous ai aimée; que je vous adore & que je vous chérirai juſqu'au Tombeau vous verrez ſans

ſans doute que vôtre cœur & vôtre raiſon vous inſpireront d'autres ſentimens. Si vous faites attention à la force de vos charmes & à la violence du feu qu'ils ont allumé dans mes veines, vous conviendrez aſſûrémedt qu'il eſt impoſſible d'être diſcret & retenu; & ſi vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez, que vous n'avez rien à craindre des ſuites.

Ce diſcours fit perdre la parole à Lelie. Adraſte la ſollicita long-tems de lui répondre, avant qu'elle le put faire. Enfin reprenant ſes eſprits, puis-je compter, dit-elle en ſoupirant, ſur ces promeſſes? Vos diſpoſitions à m'aimer toujours ſont-elles auſſi ſincéres que vous voulez me le perſuader: ſi cela étoit vous auriez peut-être plus à craindre le reſſentiment de mes Parens que le mien. Mon cœur ne pourroi plus condamner en vous une paſſion qui à triompé de moi même. Quelque outrage que vous m'aiez fait, je ne puis vous reprocher un Amour, ſous la violence du quel j'ai ſuccombé la prémiére. Mais, Adraſte, ſi vous veniez à ceſſer de m'aimer, ou à manquer de fermeté, pour ſurmonter les obſtacles, que je prévois

vois que nous trouverons à nôtre contentement, je ne craindrois pas de vous percer le cœur de ma propre main & de m'enfoncer enſuite dans le ſein le même poignard, qui vous auroit arraché la vie.

Quelque plaiſir qu'eut Adraſte à apprendre de la bouche même de Lelie qu'elle lui pardonnoit, il ne pût la voir tranquillement dans le doute de ſa fidélité. Vous êtes bien injuſte, Ma chere Lelie, lui dit-il & bien ingénieuſe à vous donner de l'inquiétude, pour douter de ma ſincérité. Je ne veux vivre déſormais que pour vous. Je vous offre mon cœur & en même tems ma main, avec tout ce que je puis prétendre. Je ſais que vous pouviez aſpirer à autre choſe & que ma fortune ne répond pas à la vôtre; mais ſi la Nature a formé nos cœurs l'un pour l'autre, l'intérêt ſeul pourroit-il y apporter empêchement? Je jure par ce qu'il y a de plus ſaint, que vôtre amour ſeul ſera tout mon bonheur; & ſi j'y reſſens quelque peine elle ne vient que de la crainte que nôtre parfaite félicité puiſſe ſouffrir quelque retardement; mais vous me verrez toujours diſpoſé à ſurmonter

avec

avec fermeté tous les obſtacles, qui pourront ſe préſenter. Eh bien, interrompit Lelie, puiſque nôtre étoile le veut, aimons nous d'une ardeur mutuelle. Quelque choſe qui puiſſe en arriver, abandonnons nôtre felicité au caprice du ſort, qui en diſpoſera comme il lui plaira.

La tendreſſe de ces deux Amans ſe dévelopa alors ouvertement. L'un ravi de s'être juſtifié de ſon crime & l'autre charmée d'avoir été forcée de le pardonner, ils ſe trouvérent infiniment plus aimables qu'auparavant, & s'étant jurés un attachement inviolable, ils vécûrent depuis très-familiérement enſemble.

CHAPITRE V.

L'ainée des Filles de Mario *déclare ſa groſſeſſe.*

CINQ on ſix mois s'écoulérent de la ſorte; mais pendant qu'ils ſe voïoient dans la plus charmante ſituation du monde, les douceurs dont ils jouiſſoient furent troublées par un acci-

accident, auquel ils devoient bien s'attendre. Lelie devint, insensiblement, triste & mélancholique ; elle perdit l'appétit & le sommeil. Sa Mére qui l'aimoit tendrement en conçût de l'inquiétude. Elle s'appliqua à chercher la cause de la langueur où elle voïoit sa fille, mais il lui fut impossible de la découvrir. Cependant Lelie périssant à vuë d'œil, sa Mére redoubla tellement ses soins & sa tendresse, qu'elle la détermina à ne plus lui faire un secret de la cause de son mal ; persuadée de la sincérité des promesses, que sa Mére lui faisoit, de mettre tout en usage pour la satisfaire, elle crut devoir lui ouvrir son cœur.

Il eut été désormais inutile de vouloir celer une chose, qui étoit à la veille de se déclarer d'elle même. Madame, dit Lelie en tremblant, vous connoissez Adraste. Eh ! bien ! dit la Mére, avec quelqve émotion. Il a trouvé, continua Lelie, le secret de fléchir cette indifférence, que vous m'aviez toujours vuë pour les hommes ; & je suis enfin contrainte de vous avoüer l'état où je me trouve. J'ai eu la foiblesse..... Ah Malheureuse, s'écria la Mére, toute hors d'elle même !

même ! Qu'ai-je donc fait au Ciel, pour me couvrir d'un pareil afront? Ce malheur, reprit Lelie, n'eſt peut-être pas ſi grand que vous le penſez. Je ſuis aſſûrée de la fidélité d'Adraſte; il eſt prêt à réparer l'affront, en me donnant la main, ſi vous l'agréez pour vôtre Gendre; & s'il y a quelque différence entre ſa fortune & la vôtre, ſon mérite répare amplement cette disproportion. Oui, répondit la Mére, ce malheur eſt le plus cruel que je puiſſe reſſentir. Pourquoi ai-je mis au monde une fille, qui devoit me couvrir de confuſion? Ne vous en flattez pas. Adraſte ne ſera jamais vôtre Epoux. J'aimerois mieux vous voir morte, que de ſouffrir qu'un tel homme entrât dans ma famille. Là-deſſus elle paſſa dans le cabinet de ſon mari, pour lui faire part de ce qu'elle venoit de découvrir.

Brufalini fut ſenſible à cette triſte nouvelle; mais comme il vit le danger qu'il y avoit à écouter plus ſa paſſion que ſa raiſon, dans une occurrence ſi délicate. J'entre, dit-il à ſon Epouſe, dans vos peines. J'en partage avec vous tout le poids & la honte. Je vous promêts même de ne jamais ad-

mettre Adraſte dans mon alliance; mais il ſeroit dangéreux de vouloir ici trop donner au reſſentiment. Nous devons penſer que nous avons nôtre honneur & celui de nôtre autre fille à ménager. Evitons ſur tout l'éclat. Depuis quel tems Lelie eſt-elle groſſe? Je l'ignore encore, dit la Méré irritée, mais je vais le ſavoir.

Lors quelle eut appris de ſa Fille, que ſon terme ne pouvoit pas être fort éloigné & qu'elle fut revenuë l'apprendre à ſon Mari. Il n'y a donc point de tems à perdre, dit-il, il faut la conduire dès ce ſoir chès une Accoucheuſe. Nous pourrons dire à ceux qui viendront ici, que nous l'avons envoïée avec ſa ſœur pour changer d'air. En effet, Celimene eut ordre de partir ſur le champ pour la campagne & Lelie fut conduite le ſoir par ſa Méré chès une Accoucheuſe, nommée Marthe, à qui elle défendit de la laiſſer voir à qui que ce fut, & lui fit promettre qu'elle la feroit avertir d'abord que les douleurs prendroient à ſa fille.

CHA.

CHAPITRE VI.

Adraſte cherche Lelie il la trouve & prend ſoin de ſon Enfant, qui avoit été expoſé.

CEpendant Adraſte étoit dans des inquiétudes mortelles ; il ſavoit que ſa chére Lelie n'étoit plus chès ſon pére & perſonne ne pouvoit lui dire ce qu'elle étoit devenuë. La ſeule conſolation qu'il avoit, c'etoit de ſavoir qu'il étoit aimé, il goûtoit en plein la douceur de cet avantage, mais il craignoit pour les jours de ſa chére Maîtreſſe, & que l'on ne ſacrifiât l'enfant dont elle accoucheroit. Il ſe donna néanmoins tant de mouvemens, que malgré toutes les précautions que l'on avoit apportées pour tenir la retraite de Lelie ſecréte, il découvrit ce qu'elle étoit devenuë.

A la faveur de dix Louis d'or, qu'il donna au Cocher, il apprit le Lieu ou la Mére & la Fille avoient été à une certaine heure de la nuit. Il ne lui en fallut pas d'avantage pour juger du

parti que l'on avoit pris. Ravi de cette découverte, il ſe rendit le ſoir chès l'Accoucheuſe à qui il demanda à parler à une Demoiſelle, qui étoit entrée là veille chès elle. Il ne pût d'abord rien obtenir, mais à peine eut-il fait briller aux yeux de cette femme un aſſés beau diamant & le lui eut-il mis entre mains, en lui diſant mille choſes touchantes, qu'il la mit dans ſes intérets.

Marthe lui voïoit trop d'empreſſement, & elle étoit trop contente de ſa géneroſité pour ne pas le ſervir. Elle lui dit que les véritables Amans ſavoient prendre les voïes ſûres pour applanir les difficultés ; & lui aïant demandé ſon nom, elle le pria d'attendre un moment parce qu'elle alloit revenir. Son deſſein étoit de prévenir Lelie, de crainte que la ſurpriſe de voir ſon Amant, dans le tems où elle y penſoit le moins, ne lui cauſât quelque altération.

Lelie n'eut pas plutôt appris qu'Adraſte demandoit à la voir, qu'elle s'ecria : qu'il monte promptement je vous prie ; quelque défénſe qu'il y ait, Adraſte a un privilége que ſon amour pour moi lui donne. Je vous pro-

promêts qu'il ſera reconnoiſſant de vôtre complaiſance.

Adraſte, qui avoit entendu la voix de Lelie, ne tarda pas à paroître. Jamais entrevuë ne fut plus tendre. Il demeura quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche, à la vuë d'une perſonne qui lui étoit ſi chére. Lors qu'il ſe fut un peu remis, il prit Lelie entre ſes bras, & lui marqua ſa tendreſſe de la maniére la plus touchante. Si les aſſauts, lui dit-il, auxquels vous avez été expoſée à cauſe de moi vous ont beaucoup coûté, qu'ils m'ont cauſé d'allarmes. Mais je ne puis reſiſter à la curioſité de ſavoir de quelle maniére vous vous ête déclarée. Vôtre Pére & vôtre Mére comment ont-ils pris la choſe? Fort mal, répondit Lelie, ils ont juré qu'ils ne conſentiroient jamais à nôtre union & ils mont même défendu de vous voir; mais l'Amour ne reconnoit guéres les ordres de Parens. Il faut prendre patience, interrompit Adraſte, ſi nous ne pouvons compter ſur un bonheur préſent, au moins pouvons nous l'eſpérer de l'avenir. Vôtre pére eſt infirme & commence à être âgé; d'ailleurs

toucherez insensiblement au terme, où les Loix & la Justice vous autoriseront au refus de vos Parens. Mais il n'est pas tems de songer à cela. Vous ne devez penser qu'a vous réjouïr. Vous avez déclaré vôtre état: le plus fort est fait. Il faut s'il se peut me donner un fils, qui me rende la mére encore plus chére & plus précieuse.

A ces mots Lelie laissa échaper quelques larmes. Adraste qui s'en appercut, s'ecria en même tems: ô Ciel qu'appercois-je? Que veulent dire ces pleurs à contre-tems? La crainte des douleurs qne vous avez à souffrir, vous fait-elle regretter les faveurs, dont vous mavez comblé; & seriez vous plus sensible à vôtre repos, qu'à l'Amour que j'ai pour vous. Non non, reprit sur le champ Lelie, il n'y apoint de maux que je ne trouve doux, lorsque je les souffre pour vous. Mais que deviendra le fruit que je mettrai au Monde? Ma Mére a déclaré vouloir être présente à mon accouchement. Je suis persuadée, quelle voudra avoir l'Enfant & quelle en disposera à mon insçû. Reposez vous sur moi, dit Adraste. J'ai bien pû trou-

trouver le lieu où elle vous a mise; je l'épierai si bien, que je découvrirai l'endroit où elle mettra vôtre Enfant.

Ces deux Amans goûtérent encore quelque tems le plaisir de se voir en liberté; mais le terme de Lelie étant arrivé & les douleurs aïant commencé, on fit avertir la Mére, qui se trouva à ses couches. Ce qu'on avoit prévû arriva. Elle se rendit Maitresse de l'Enfant; elle le prit dans sa Chaise à porteurs, comme si elle eut eu le dessein de le porter chès elle. Lors qu'elle fut dans la Ruë Nôtre-Dame, elle s'arrêta, mit pied à terre, & dit à ses porteurs d'avancer quelques pas: pendant ce tems aïant mis l'Enfant à la porte d'une boutique, elle regagna en diligence sa chaise & se fit porter chès elle.

Tout autre qu'une Mére irritée auroit eu de la peine à exposer ainsi un Innocent, qui à peine commençoit à voir la lumiére. Elle ne voulut faire part de son dessein à personne, soit pour ne pas se mettre en danger de ceder aux priéres, qui auroient du lui être faites, soit pour rendre la chose si sécrete que l'état

de l'Enfant fut toujours incertain. Mais ces précautions furent inutiles. Adraſte, qui avoit été caché dans une chambre, voiſine de celle où Lelie étoit accouchée, & qui avoit ſuivi la Mére d'aſſés près, prit des meſures ſi juſtes & ſi heureuſes, qu'il s'apperçût de ce qu'elle avoit fait de l'enfant. Il étoit prêt de le lever, lui même, lors que le Guet arriva. On lui demanda ce qu'il faiſoit auprès d'un Enfant: & ſi ce n'étoit pas lui qui l'avoit expoſé. Il eut beau dire que c'étoit le hazard, qui lui avoit fait faire cette rencontre, & que la pitié ſeule avoit été cauſe qu'il s'etoit arrêté, on le ſaiſit & on le mena chès le Commiſſaire du quartier, qui lui fit un interrogatoire dans les formes. Il y répondit ſimplement, que de loin il avoit vû à la faveur de la lune une femme, dépoſer un Enfant dans ce lieu; qu'elle s'étoit enſuite ſauvée en diligence, & que la crainte que le froid ou quelque autre accident ne lui fiſſent du mal, l'avoit engagé à s'arrêter, juſqu'à ce qu'il paſſât quelqu'un, qui pût s'en charger.

Le Commiſſaire, qui connoiſſoit particuliérement Adraſte, reçût ſa dépoſi-

position, le railla un peu ſur cette avanture, & après l'avoir engagé de donner quelque argent aux gens du Guet, qui l'avoient accompagné, il fit ſon Procès-verbal dans le quel il marqua que l'Enfant avoit une tache au bras gauche, à deux doigts au deſſus du coude, & une autre à égale diſtance, au deſſous du teton gauche. Là-deſſus Adraſte, après avoir pris une note de ces indices ſe retira, & l'Enfant fut porté à l'Hôpital.

Heureuſement l'un des Directeurs de l'Hôpital étoit parent d'Adraſte; Il fut le trouver avec une bourſe de cinquante Loüis, qu'il lui remit entre mains & le pria, que l'on eut tout le ſoin poſſible de l'Enfant trouvé, que l'on y avoit apporté la veille, & dont il lui donna le ſignalement. On lui promit tout ce qu'il demanda & on lui indiqua même la Nourrice à qui on l'avoit donné. Enſuite il fut porter cette agréable nouvelle à Lelie, qu'il continua encore quelques jours de voir aſſiduëment.

Ce bonheur eut été parfait s'il eut duré. Nos deux Amans reſſentoient ces tendres mouvemens, qui ne ſe

trouvent que dans des perſonnes nées l'une pour l'autre ; mais le quinziéme jour aprés ſes couches, Lelie apprit qu'elle devoit ſe préparer à retourner dans la maiſon de ſon pére. En effet ſa mére vint la chercher le ſoir même & la ramena chès elle, où elle paſſa quelques années dans le mépris, dans le chagrin & dans la mélancholie. Son pére & ſa mére ne, purent oublier ſa faute; & ce qui fut un plus cruel ſupplice pour elle, ils mirent toute leur attention, pour empêcher qu'elle n'eut aucun commerce avec Adraſte. Il y réüſſirent ſi bien, qu'il ne lui fut pas poſſible de lui parler une ſeule fois. Elle recevoit ſeulement, quelquefois par le moïen du Cocher, qu'Adraſte avoit gagné, quelques unes de ſes Lettres, dans leſquelles elle voïoit avec un ſecret contentement, qu'il partageoit ſes peines. C'étoit une foible conſolation pour l'un & pour l'autre, mais c'en étoit aſſés pour les empêcher de ſe déſeſpérer.

CHA-

CHAPITRE VII.

On veut marier Lelie à un homme de condition. Elle a une entrevuë ſecréte avec Adraſte.

IL y avoit déja quatre mois que Lelie étoit rentrée chès ſon Pére. Quoiqu'elle y fût tenuë comme en ſervitude, malgré la rigueur de ſon ſort, elle commençoit à s'y accoutumer & à vivre en quelque ſorte contente, ſe ſoutenant d'un côté par l'eſpérance, que le tems leveroit les obſtacles qui ſe trouvoient à l'accompliſſement de ſes deſirs, & fortifiée d'un autre côté par les fréquentes Lettres qu'elle recevoit, comme je l'ai dit, de ſon cher Adraſte. Mais la deſtinée qu'elle avoit à remplir ne la laiſſa pas joüir tranquillement de ces foibles conſolations.

Comme par ſurcroît de diſgraces, ſon Pére & ſa Mére entreprirent de la marier ſans conſulter ſon inclination. Ils étoient liés d'une étroite amitié avec le Baron de... Officier chès

le Roi, Homme de mérite mais peu accommodé des biens de la fortune, & d'ailleurs âgé de plus de cinquante ans, ils lui promirent Lelie en mariage, & ne déclarérent leur intention à leur fille, que lors qu'ils eurent engagé leur parole. Ils lui en parlérent même comme d'une choſe entiérement arrêtée, & qui devoit ſe conſommer dans peu de jours.

Il n'eſt point de ſurpriſe comparable à celle de Lelie, lors qu'elle apprit une ſi triſte nouvelle. Elle crut d'abord qu'on temoignant une averſion générale pour le Mariage, elle couperoit court aux inſtances qu'on lui faiſoit; mais voïant que cela n'opéroit rien, & qu'on la preſſoit encore plus vivement, elle n'eut pas la force de repliquer; elle ſe jetta aux pieds de ſes Parens, elle gémit, elle pleura: à la fin elle rompit le ſilence. Par ce qu'il y a de plus ſaint ſur la terre & dans le Ciel, leur dit-elle, aïez compaſſion de la plus malheureuſe fille qui fut jamais. Je ſais que je vous ai offenſés dans l'endroit le plus délicat, & que je ſuis indigne de vous rien demander; mais le regret ſincére que j'ai de ma faute, n'eſt il

pas

pas une ſatisfaction ſuffiſante? N'eſt-ce pas aſſés que je vous ſacrifie un Amant, avec qui je ſuis liée d'inclination, & par les ſermens les plus ſolemnels? faut-il encore que vous me forciez à donner la main à un homme que je ne ſaurois aimer?

Au lieu d'être attendris de ces repréſentations, Mario & ſa Femme entrérent dans un courroux furieux; ils éclatérent en reproches violens contre Lelie & la menacérent de toute leur indignation, ſi elle ne ſubiſſoit de bonne grace, dans huit jours, le joug auquel ils vouloient l'aſſujettir. Elle ne crut pas devoir leur donner occaſion de ſe flatter de l'eſpérance de la voir changer dans ce delai. Il eſt inutile, leur dit-ille, que vous attendiez tout ce tems à retirer vôtre parole. Dans huit jours je ſerai la même que je ſuis aujourdhui. Dès-lors que je ne puis poſſéder Adraſte, tout autre Mariage, bien loin d'avoir quelque attrait pour moi, me ſeroit un cruel ſupplice. Je n'écouterai aucune autre propoſition, parce que je n'en puis goûter aucune. Dût-il même m'en coûter mon repos & ma vie,

je n'épouſerai j'amais d'autre homme qu'Adraſte.

On eut beau lui repréſenter qu'Adraſte ne lui convenoit, ni pour le bien, ni pour la naiſſance, & que l'Alliance qu'on lui propoſoit lui donneroit un rang dans la monde. Envain même ſa mére eut-elle recours aux menaces. Tout ce qu'on pût lui repréſenter ne fut pas capable, de faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, ni de triompher de ſa conſtance.

Si Mario & ſa femme ne parlérent plus de ce mariage à Lelie, elle n'en eut guéres plus de repos; tous les jours on lui faiſoit eſſuïer quelque nouvelle mortification, dont elle ſe conſoloit, en faiſant ſavoir à Adraſte tout ce qu'elle ſouffroit pour lui. Elle lui écrivit entre autres la violence, qu'on lui avoit voulu faire, pour la marier au Baron. .... & elle le fit d'une maniére ſi vive, qu'Adraſte malgré l'ordre abſolu, qu'il avoit reçu d'éviter ſa rencontre, engagea le Cocher qui lui avoit indiqué le lieu, où on l'avoit miſe pour faire ſes couches, à lui procurer la nuit ſuivante une entrevuë avec ſa chére Lelie, à

qui

qui il fit auparavant proposer la chose.

Quelque dangéreuse que fut une pareille démarche, à la seule proposition qui en fut faite à Lelie, il s'éleva dans son ame de si doux sentimens de cette joïe qui en étoit bannie depuis si long-tems, qu'elle n'eut pas de peine à donner son consentement; elle y mit néanmoins une condition; savoir, que ce seroit le seul entretien qu'Adraste exigeroit d'elle, parce que la démarche étoit trop périlleuse, pour l'un & pour l'autre.

On peut s'imaginer facilement la joïe avec laquelle Adraste, apprit qu'il auroit le bonheur d'entretenir une personne qui lui étoit si chére, & l'impatience avec laquelle il attendit la nuit qu'il devoit être admis auprès d'elle. Il ne faut qu'avoir aimé une fois pour sentir toute la douceur qu'il y à dans une pareille entrevuë, dont le mystére augmente encore la douceur. Les heures lui paroissoient des années entiéres, jusqu'au moment heureux de l'assignation : si tôt qu'il fut arrivé, Adraste marcha en diligence au Rendez-vous. Il donna le

signal

ſignal, dont on étoit convenu, & la porte lui fut ouverte.

Lelie étoit dans ſa chambre couchée ſur un lit de repos, en déshabillé & avec une coëffure négligée; une lanterne ſourde, qui étoit ſur une petite table, auprès d'elle, ne donnoit qu'autant de lumiére qu'il en falloit, pour la reconnoître; mais malgré la ſimplicité de ſes ajuſtemens & l'obſcurité, qui étoit ménagée, jamais elle ne parût plus aimable aux yeux d'Adraſte. Approchez, mon cher Adraſte, lui dit-elle, en le voïant entrer. Venez apprendre la rigueur de nôtre fort. Elle le fit aſſeoir auprès d'elle & après quelques diſcours, qui exprimoient tout le plaiſir, qu'ils avoient de ſe revoir. Il n'eſt plus tems, lui dit-elle, de nous flatter de nous voir unis enſemble. Malgré nôtre tendre amour, il faut nous réſoudre à vivre ſéparés l'un de l'autre.

Adraſte fut à la veille d'expirer de douleur, à cette triſte nouvelle. Il crut que Lelie lui devenoit infidélle, & dans ſon extrême douleur: Ingrate, s'écria-t-il, eſt-ce donc pour me voir mourir à vos pieds, que vous m'avez fait venir ici, & pour m'annoncer

cer vous même l'arrêt de ma condamnation ? A ce que je vois, vous prenez le change, interrompit Lelie ; si j'ai voulu vous faire entendre que mes Parens veulent disposer de moi malgré mon inclination, je n'ai pas prétendu vous laisser aucun doute sur la fidélité de mes sermens ; sachez donc que je ne suis point ingrate, & que je me sens assés de fermeté pour leur résister. Mais helas ! ce qui m'afflige, c'est qu'ils s'en vengeront, en mettant un obstacle invincible à nôtre union.

Après des assûrances si précises d'une fidélité si parfaite, Adraste passa tout d'un coup de la plus vive douleur au plus grand contentement, qu'on puisse ressentir. Il se jetta au coû de Lelie, & lui exprima par des transports les plus vifs, toute la joïe dont son ame étoit pénétrée. Mais un moment après, l'idée des difficultés, qui s'opposoient à son mariage, s'étant présentée à son esprit ; il laissa échapper quelques soupirs, qui furent apperçûs de Lelie, & elle lui en demanda la cause. Il fut quelque tems sans répondre, & Lelie lui aïant fait de nouvelles instances. Je ne

puis

puis voir, lui dit-il, ſans une douleur mortelle, les eſpérances de nôtre bonheur ſi éloignées ; je ne puis penſer, ſans être attendri aux traitemens aigres, que vous recevez de vos Parens ; & cette penſée mafflige d'autant plus, que j'en ſuis la cauſe unique. Conſolons nous, mon cher Adraſte, répondit Lelie ; c'eſt une néceſſité ; ce ſont des loix ſouveraines auxquelles nous ne pouvons oppoſer, qu'une entiére ſoumiſſion.

Nous ſommes ſur cela dans des ſentimens bien oppoſés, reprit Adraſte, cette même néceſſité, ces loix ſouveraines, que vous m'oppoſés, nous doivent faire travailler à les ſurmonter ; leur rigueur & leur cruauté nous ouvrent même, une voïe, dont il y auroit de la lâcheté à ne pas profiter. Vous êtes aſſûrée de mon amour & de ma fidélité ; il n'y a plus qu'à franchir le pas. Mettons nous à couvert de la rigueur de nôtre ſort ; ſuivez-moi dans quelque Païs éloigné, je ſuis muni de tout l'argent néceſſaire pour le voïage, & pour une ſubſiſtance honnête. D'ailleurs, vous verrez que vôtre fuite opérera un heureux changement dans l'eſprit de

vos

vos parens ; ils offriront les prémiers de vous rendre leur tendreſſe, & demandront inſtamment vôtre retour. C'eſt-là le ſeul moïen de les conduire à ce que nous ſouhaitons d'eux & de nous rendre heureux.

Comme Lelie, autant étonnée que confuſe d'une ſemblable propoſition, ne répondoit rien ; du moins, continua-t-il, ce n'eſt pas le chagrin que vôtre fuite pourroit donner à vos Parens, qui vous retient. Ils ont violé les prémiers les devoirs de la nature à vôtre égard, vous étes amplement diſpenſée par-là de ce que vous leur devriez dans toute autre circonſtance.

A ces mots, Lelie rompit le ſilence ; ſi je n'écoutois, dit-elle, que ma paſſion, je ſerois capable de vous faire ce ſacrifice ; mais quand je fais réfléxion à l'offence que j'ai déja faite à mes Parens, je ne puis conſentir à préférer ma ſatisfaction à mon devoir. Une pareille idée revolte tous mes ſens. Si nous ſommes nés l'un pour l'autre, un jour, nôtre deſtinée s'accomplira. Le Ciel, favorable à nos vœux, levera lui-même les difficultés qui nous paroiſſent inſurmontables ; mais, ſi vous m'aimez, vous ceſſe-

ceſſerez de me propoſer d'ajouter un nouvel opprobre à ma prémiére honte, & vous craindrez de m'ébranler dans mes juſtes réſolutions; afin même que vous ne les ignoriez pas : je vous jure que quand je ſaurois être condamnée à ſoupirer toute ma vie, je préfererois cet état violent à une union, que je ne pourrois obtenir, qu'en offenſant des perſonnes à qui je dois tout, en leur devant le jour.

Adraſte feignit de ſe rendre à ces raiſons; il ne laiſſa pas pourtant d'eſſaïer plus d'une fois dans le reſte de l'entrevuë de détruire ces ſentimens de reſpect, qui empêchoient Lelie de ſe rendre à ce qu'il ſouhaitoit d'elle; mais il lui fut impoſſible de l'ébranler. Ils étoient encore en diſpute ſur ce point, loſque le jour commença à paroître. Lelie s'en apperçût la prémiére. Songeons, dit-elle, à nous ſéparer, de peur que vous ne ſoïez ſurpris auprès de moi, par mon pére ou ma mére. C'en eſt trop repliqua Adraſte; je ne puis entendre ſans émotion un ordre ſi rigoureux. Souffrez plutôt, que je faſſe connoître mes ſentimens à vos Parens. Un entretien avec eux ne peut que m'être avan-

avantageux. Je me jetterai à leurs piés ; je leur demandrai pardon ; j'eſpére tout de ma ſoumiſſion, de mes pleurs & de mon amour. Tout cela n'eſt point de ſaiſon aujourdhui, reprit Lelie. Quelque choſe que vous puiſſiez faire ; rien ne ſera goûté, & tout le fruit que vous en retireriez ne ſerviroit qu'à augmenter la rigueur de mon ſort. Ainſi, au nom de Dieu, retirez-vous. Attendez un tems plus favorable pour faire quelques démarches.

Adraſte ne pouvoit encore ſe réſoudre à obéir ; mais Lelie lui fit tant d'inſtances, qu'il n'eut plus rien à repliquer. Il ſe mit en devoir de dire adieu ; les larmes & le ſaiſiſſement de ſon cœur l'empéchérent de s'exprimer par des paroles. Il ſaiſit une des mains de Lelie ; il y colla ſa bouche avec un tranſport ſi vif, qu'il ſembloit avoir perdu tout ſentiment. A la fin Lelie que la crainte d'être découverte inquiéttoit, le conjura avec tant d'autorité qu'il la ſatisfit, & heureuſement il ſortit de la maiſon ſans être apperçû, tout comme il y étoit entré.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Mario donne Celimene en mariage à un vieux Lieutenant-Colonel. Intrigue amoureuſe de Celimene.

CEpendant, l'accidentqui étoit arrivé à Lélie, fit craindre à ſes parens, que ſa ſœur n'eût le même ſort. Pour l'éviter ils ſe preſſérent de la marier. Ils la livrérent au prémier Gentil-homme, qui ſe préſenta. C'étoit le foible de Mario & de ſa femme: ils ne vouloient qu'un homme de condition, pour gendre. Le bien qu'ils poſſédoient leur élevoit le cœur déja peut-être naturellement enflé d'un petit grain de vanité. Ils ne vouloient donner pour Maris à leurs filles que des perſonnes, dont la qualité effaçât la tache de roture, qu'ils ne voïoient qu' avec regret dans leur famille.

Ils crurent avpir trouvé leur fait dans un vieux Lieutenant-Colonel Réformé, Cadet de Gaſcogne, qui de puis quelque tems fréquentoit aſſiduëment leur Maiſon, & qui faiſoit

ſoit ſonner bien haut les grandes Terres, qu'il poſſédoit en imagination dans ſon Païs. On ne fit pas grandes informations : ſon nom étoit connu ; c'en étoit aſſés pour rendre le parti ſortable. Il n'étoit plus à la vérité dans le bel âge ; mais en conſidération de ſon tempérament, ſur la force du quel il étoit du moins auſſi Gaſcon que ſur ſon bien, on ferma les yeux aſſés volontiers à cet égard ; l'on convint promptement avec lui des clauſes du contract ; & l'on finit par où l'on auroit dû commencer ; c'eſt à-dire par s'aſſûrer du conſentement de Celimene.

En effet Mario & ſa femme prévirent bien alors, qu'ils trouveroint de la reſiſtance dans leur fille ; mais ils eurent la précaution de faire déclarer le Lieutenant-Colonel en leur préſence, afin de pouvoir, en cas de beſoin, l'appuïer de leur autorité. Ils en eurent beſoin. Celimene ne parut pas d'abord fort ſenſible aux ſoupirs d'un Vieillard ; ſi elle ne les rejetta pas abſolument ; elle les écouta ſans y répondre ; à la fin néanmoins, le reſpect & l'obéïſſance lui arrachérent de la bouche un conſentement que les larmes, qu'elle verſa, démentoient ſuffi-

ſuffiſamment. On ne lui en demanda pas d'avantage: on cria Ville gagnée, & l'on ſe prépara à faire les choſes aſſés rondement. Déja même le jour étoit fixé, où l'on devoit livrer Celimene avec une groſſe dot, entre les bras du vieux Lieutenant-Colonel, lors qu'un incident faillit à rompre toutes les meſures que l'on avoit priſes ainſi que je vais le dire.

Le Lieutenant Colonel, voïant ſon Mariage aſſûré, amena le Capitaine des Grenadiers de ſon Régiment, voir ſa Maîtreſſe, & le lui préſenta comme l'un de ſes plus intimes amis. Par malheur pour lui c'étoit un homme, dans le bel âge, & l'un des Cevaliers les plus galans que l'on puiſſe voir: plaiſant d'ailleurs & ſi amuſant que lui ſeul ſuffiſoit pour divertir toute une compagnie. Avec ces qualités, il ne tarda pas à plaire à Celiméne; elle ne l'eut pas vû deux fois, que faiſant la la comparaiſon du Lieutenant-Colonel & du Capitaine, ſon cœur s'engagea pour celui-ci; elle ſe trouva même, dans une diſpoſition à lui ſacrifier le prémier, lors qu'elle eut commencé à ſentir, par ſes empreſſemens, la diſproportion de tendreſſe, qui ſe trou-

trouvoit entre les deux concurrens, & il ne lui manquoit que de la fermeté, pour contredire la volonté de ſon pére & de ſa mére. Mais le Capitaine étoit un homme de fortune, & Mario, auſſi bien que ſa femme vouloient pour gendre un homme de condition.

Cependant, les attentions du Capitaine & les complaiſances de Celimene étoient trop ſenſibles pour n'être pas apperçuës. Mario & ſa femme furent allarmés de la concurrence; ils ne doutérent nullement que le Capitaine ne réüſſit à captiver le cœur de leur fille, s'ils donnoient le tems à leur paſſion naiſſante de ſe fortifier. Ils ſongérent à profiter de leur découverte, pour parer le coup. Ils en firent confidence au Lieutenant-Colonel, qui fut accablé de la nouvelle. Comme il ne voïoit aucun moïen d'éloigner un Rival, dangereux par plus d'un endroit, & qu'il craignoit, d'un autre côté, de perdre l'objet de ſa tendreſſe & de ſa fortune, il crut qu'il étoit plus expédient d'uſer d'artifice, que de ſuivre l'impétuoſité des prémiers mouvemens, qui s'étoient élevés dans ſon ame. Il fit entendre

à Mario, que le ſeul moïen de rompre l'engagement, qui ſe formoit, c'étoit de brusquer le mariage. Mario & ſa femme acceptérent le parti avec bien de la joïe. En effet, dès le même ſoir, à peine le Capitaine fut il rétiré, qu'ils prirent enſemble des meſures certaines pour lui livrer leur Fille, On s'aſſûra du Prêtre; & ſeulement lors qu'il fut tems de partir, on avertit Celiméne, qu'il falloit monter en caroſſe pour aller à l'Autel, où, malgré une réſiſtance ſecréte, elle donna la main au Lieutenant-Colonel, & ſubit, en victime, un joug qu'elle n'oſoit rejetter.

La bienſéance, le devoir & tant d'autres choſes, qui attachent bien des femmes à leurs Maris, auroient peut-être rendu le Vieux Lieutenant-Colonel agréable à ſa jeune Epouſe, ſi quelques événemens fâcheux ne fuſſent ſurvenus à la traverſe. On n'aime pas à être dupe, encore moins à devenir la riſée du public. Celimene au bout de quelques ſemaines de mariage, ſe trouva dans ces deux circonſtances déſagréables. Une foule de Créanciers ſe préſentérent à ſa porte; & ceux-ci furent-ils ſatisfaits, il en reparut d'au-

d'autres ; de ſorte que toute ſa dot, quoique conſidérable, fut à peine ſuffiſante pour les contenter tous. D'un autre côté, elle vit que les Terres, dont ſon mari avoit fait trophée, étoient de la nature de celles de la plûpart des Gaſcons ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne produiſoient point de revenu. Ce mal n'eut pourtant pas été irréparable, ſi on avoit pû le tenir ſecret. Mario avoit encore des biens immenſes ; il eut d'autant moins de peine à prendre chès lui les nouveaux mariés, qu'ils ne lui étoient aucunement à charge. Mais l'avanture éclata ; & plus d'une fois Celiméne eut à eſſuïer à ce ſujet les bons mots, & les mauvaiſes plaiſanteries de ſes amies.

Ce fut-là proprement ce qui commença ſon réfroidiſſement pour ſon Epoux. Ce réfroidiſſement fut changé en dégoût, à la ſuite d'une grande maladie, qui ſurvint à ſon mari, & qui parce qu'elle avoit été cauſée par certains excès, pour un homme de ſon âge, l'obligea de garder un extrême reſerve avec ſa femme. Malgré tout cela Celimene ne fut peut-être point encore ſortie des bornes de ſon devoir ; & elle eut pû vivre, comme

tant d'autres, qui aimant mieux diſſimuler, que rompre, conſervent une union du moins apparente; mais quelque incident, encore plus fâcheux, je veux dire la paſſion du Capitaine des Grenadiers, dont j'ai déja commencé à parler, mit le comble à la mauvaiſe intelligence de nos deux Epoux.

Il n'avoit pas plutôt été informé du tour qu'on lui avoit joué, pour lui ravir Celimene, que ne pouvant ſe réſoudre à être témoin du bonheur de ſon Rival, il avoit été rejoindre ſon Régiment, dans l'eſpérance que l'éloignement pourroit diminuer ſon reſſentiment & ſa paſſion. Il y fut trompé. L'abſence, au lieu de guérir ſon mal, ne fit que l'aigrir. Il ne lui étoit pas poſſible de bannir de ſon eſprit, une perſonne qu'il croïoit devoir oublier; il ne pouvoit penſer, ſans une inquiétude mortelle, que ſon Lieutenant-Colonel étoit heureux à ſon préjudice; d'ailleurs l'artifice dont on avoit uſé, pour tromper ſes eſpérances, lui paroiſſoit une noire perfidie; il ſe ſentoit accablé du poids de ces fâcheuſes idées; & à tout moment il étoit violemment tenté de retour-

tourner à Paris. Il tint bon néanmoins pendant ſix mois, au bout deſquels il quitta ſon Régiment pour venir chercher du ſoulagement à ſes peines. Il prévoïoit bien que ce ſeroit un nouveau tourment, quand il verroit Celimene entre les bras d'un autre, mais il ſe flattoit que ce ſeroit du moins une conſolation pour lui, de jouïr de la vuë de l'objet de ſon amour.

Il ne pouvoit venir dans des circonſtances plus favorables. Si Celimene n'avoit pas un deſſein abſolument formé, de courir après un Amant, qui la vengeât des railleries qu'elle eſſuïoit, au ſujet de la tromperie que lui avoit faite ſon mari, & qui ſuppléant à ſon impuiſſance, la dédommageât de ſon froid & de ſa caduité ; elle étoit du moins dans cette ſituation critique, où le cœur combattant la raiſon & le reſſentiment, la probité, d'une femme ne promet pas une longue réſiſtance, quand un Cavalier paſſionné lui fait les prémiéres avances.

Le Capitaine ne fut pas long-tems à connoître, que les choſes étoient diſpoſées de la maniére qu'il pouvoit le ſouhaiter. Quelque indifférence

qu'il affectât dans les prémiers jours, il ſe rendit ſi attentif à ce qui ſe paſſoit entre Céliméne & ſon mari, qu'il remarqua aiſément, dans leur maniéres d'agir & de ſe parler, un certain froid, qui ne dénotoit rien moins qu'une entiére intelligence entre l'un & l'autre. Il découvrit ſur-tout dans les yeux & dans le viſage de Celimene une certaine langueur, qui flatta agréablement ſon amour, & lui fit concevoir de grandes eſpérances, dont il ſe propoſa de profiter.

Il ne lui fut pas difficile d'en trouver, l'occaſion. L'entrée libre qu'il avoit dans la maiſon, lui en facilita tous les moïens, tandis que ſon indifférence apparente, qui le faiſoit regarder, comme un homme ſans conſéquence, lui applaniſſoit toutes les voïes. Il ne falloit que trouver Celimene ſeule, ce qui étoit d'autant plus facile à un homme aſſidu, que le Lieutenant-Colonel alloit, de tems en tems à Verſailles, pour y ſolliciter une penſion, & où il demeuroit ordinairement deux ou trois jours.

Il ne négligea pas la prémiére occaſion; il fut trouver Celimene, à qui il fit d'abord quelques legers reproches,

ches, de ce qu'elle l'avoit trahi, & s'étoit donnée à un autre, après lui avoir témoigné de la ſenſibilité, pour les ſoins & les reſpects qu'il lui avoit rendus. Les noms d'injuſte, de cruelle, d'ingrate, ſuccédérent à ces reproches; enfin il lui déclara ouvertement, que tous les efforts qu'il avoit fait pour reprimer ſon amour, quand il eut appris que ſon Rival la poſſédoit, bien loin de refroidir ſa paſſion, n'avoient fait que l'accroître.

Celimene ne lui donna pas le tems d'achever. Je ne veux pas, lui dit-elle, vous laiſſer plus long-tems dans l'erreur. Je n'ai prêté mon conſentement, que par reſpect; j'ai nai cédé aux inſtances de mes Parens, que par pure obeïſſance. Si mes vœux eſſent été efficaces, mon ſort auroit été lié au vôtre. Le Ciel en aïant ordonné autrement, j'ai voulu obéïr à ſes arrêts; mais quelque choſe que j'aïe fait, pour vous bannir de ma mémoire & pour vaincre ma tendreſſe pour vous, j'ai travaillé inutilement. En vain me ſuis-je repréſenté mon devoir, pour me ſoutenir contre les peines & le dégoût de l'eſclavage, où j'ai eu la foibleſſe de m'engager, je

n'ai pû m'arracher à mon amour. Depuis même que vous êtes de retour, j'ai eſſaïé de m'obſerver auprès de vous, & ſouvent de vous éviter; mais je ſens l'impuiſſance de mes réſolutions, & je ſuis enfin forcée de vous dire ſans aucun détour, que je ſuis plus ſenſible, que je ne voudrois, aux ſentimens de tendreſſe, que vous m'avez inſpirés.

A ces paroles, qui mettoient en Amant paſſionné au comble de ſes vœux, le Capitaine ſe laiſſa tomber aux pieds de Celiméne; il lui juroit, dans les termes les plus vifs, une fidélité à toute épreuve, lorſqu'ils entendirent du bruit dans l'antichambre; il eut le tems de ſe relever, & de ſe compoſer de maniére, que le Pere de Celimene, qui entra un inſtant après ne remarqua rien en eux, qui pût lui donner le moindre ſoupçon de ce qui venoit de ſe paſſer. Ils dînérent ce jour-là enſemble, & après le repas le Capitaine propoſa à Celimene d'aller voir la ſeconde repréſentation d'un nouvel Opéra, qui avoit fait grand bruit la prémiére fois; la partie fut concluë & ils l'éxécutérent.

Nos deux Amans étoient trop épris

pris l'un de l'autre, pour donner quelque attention à la repréſentation de la Piéce. Quand on eſt une fois parvenu au point, où ils étoient, on n'a guéres d'autres ſoins, que de chercher les moïens de faire la derniére démarche en toute ſûreté. Auſſi ne manquérent-ils pas à concerter ce qu'ils devoient faire; pour venir à leur but. La prémiére idée qu'ils eurent fut de s'aſſûrer d'une Maiſon, où ils ſe donneroient des Rendez-vous; mais cet expédient aïant paru en même-tems trop incommode & trop difficile pour Celimene, elle propoſa elle même ſa propre Maiſon. Qu'avons nous beſoin, dit-elle, d'aller emprunter d'un autre ce que nous avons ſous la main. Nous nous verrons dans mon appartement, avec d'autant plus d'agrément, que nous aurons ſouvent non ſeulement pluſieurs jours, mais encore un bon nombre de nuits toutes entiéres à nous; car comme vous ſavez, mon Mari va toutes les ſemaines à Verſailles, & ſon abſence eſt ordinairement de trois jours, ou de deux pour le moins; nous metterons tout ce tems à profit. Ce n'eſt pas ce qui

m'enbarraſſe, reprit le Capitaine, je ne ſuis inquiet que de deux choſes ; ſavoir de l'entrée & la ſortie. Que cela ne vous faſſe pas de peine, dit Celiméne, je ſuis déja aſſûrée du Cocher de la Maiſon. C'eſt un Garçon de bonne volonté ; il fera pour moi ce qu'il a fait pour ma ſœur. Il ne s'agit plus que de mettre ma Femme de chambre dans nos interêts. Ce ne ſera pas un grand ouvrage; elle aime l'argent: c'eſt aſſés ; j'en fais mon affaire.

Le marché ainſi conclu, ils retournérent à la Maiſon, où ils eurent le chagrin d'apprendre, que le Mari de Celimene étoit de retour de Verſailles; il fallut prendre patience juſqu'à la ſemaine ſuivante & encore quelques jours plus tard, parce que les Fêtes de Noel, qui ſurvinrent, épargnérent un voïage au Mari. A la fin ils virent pourtant arriver ce jour heureux, marqué par Celimene, pour connoître la différence qu'il y a entre les plaiſirs permis, & ceux qui ſont défendus, & pour faire la comparaiſon de ceux que peut procurer un homme dans la force de ſon âge, avec ceux que donne une perſonne déja

ja ſur le retour ; elle en fit l'épreuve, & il fut facile de juger par l'empreſſement, qu'elle eut à y retouner, qu'elle ne fût pas mal ſatisfaite de ſa curioſité.

Ce manége dura environ trois mois, durant leſquels ils ne manquérent pas une fois à profiter de la liberté que leur donnoient les fréquens voïages du mari Celimene. Ils ſe flattoient de goûter long-tems de ſemblables douceurs, lors que le hazard voulut que le Capitaine manquât un matin le tems pour ſe retirer. Le jour les ſurprit dans leurs embraſſemens ; & il n'y eut que le bruit des gens de la maiſon, qui les pût réveiller.

L'embarras étoit grand. On prit le parti de s'en tirer le mieux qu'il ſeroit poſſible. Il fut réſolu que le Capitaiſ' habilleroit promptement, & décamperoit à ſon ordinaire ſans tambour ni trompette. Mais il y apporta ce jourlà tant de précipitation, qu'il oublia à prendre ſa cravatte. Ce n'eut pas été pourtant un ſi grand mal, ſi tandis qu'il ſe ſauvoit, le Mari de Celimene, qui ne faiſoit que d'arriver de Verſailles, & qui s'étoit arrêté dans

l'écurie, pour voir un de ſes plus beaux chevaux, qui étoit malade, ne l'eut apperçu, qui ſe ſauvoit par la remiſe des Caroſſes.

Le mari ne balança point; il jugea tout d'un coup ce que ſignifioit cette retraite précipitée. Il monta à l'appartement de Mario. Je viens vous aprrendre, lui dit-il une nouvelle qui vous affligera. Vôtre fille Celimene me déshonore & couvre ſa famille du dernier opprobre. J'ai vû, de mes propres yeux, ſon Galant ſortir avec précipitation par la remiſe, & afin que vous ne penſiez pas que je me ſois abuſé; c'eſt mon Capitaine des Grenadiers lui même. Le perfide m'a trompé, & recompenſe ainſi tous les ſervices que je lui ai rendus. Mais je jure que je m'en vengerai, ou que je perirai dans la peine. Pour vôtre Fille, ajouta-t-il, je l'abandonne comme une indigne; je vous en laiſſe la punition: vous la ferez telle que vous jugerez à propos.

A ces paroles accablantes pour un pére, qui aimoit tendrement ſa fille, Mario fallit à tomber de ſon haut; s'étant un peu remis: Vous m'annoncez une choſe, dit-il, à ſon Gendre,

dre, que je ne puis concevoir. J'ai toujours reconnu Celimene pour une femme retenuë & attachée à ſon devoir; c'eſt lui faire une injure atroce, que de la croire coupable de la moindre foibleſſe ; que peut-on penſer du crime énorme, que vous lui reprochez? Cependant cette viſite du Capitaine m'inquiette; examinons ſans prévention s'il ſeroit poſſible qu'elle cachât quelque myſtere. Mais laiſſez moi conduire cette affaire; ne parlez point; ne paroiſſez même pas.

Ils paſſérent tous deux dans l'appartement de Celimene, qui étoit encore au Lit. Mario s'en approcha ſeul ; il entr'ouvrit le rideau, il appella ſa Fille, qui feignoit de dormir; il lui demanda ce que le Capitaine étoit venu faire dans ſa chambre de ſi bon matin. Mais comme la Femme de chambre, confidente du myſtére, avoit prévenu ſa Maitreſſe de l'arrivée de ſon mari, qu'elle lui avoit dit que le Capitaine avoit oublié ſa cravatte, & que c'étoit un miracle, ſi quelqu'un ne l'avoit pas vû ſortir, elle avoit eu tout le tems de préparer ſa réponſe. Elle païa de maintien & de paroles: ſi le Capitaine

eſt entré ici, dit-elle, je ne l'ai point vû. Tout ce que je ſais c'eſt qu'il devoit apporter une Cravatte à dantelle, qu'il aura remiſe ſans doute à ma Femme de chambre, pour ſervir de modéle, car il m'a priée de lui en faire faire une douzaine toutes ſemblables.

Celimene n'eut pas fini de parler, que ſon pére ferma le rideau. Il fut trouver ſon Gendre; il le prit par la main & la mena dans ſon appartement. Eh bien! dit il, vous avez entendu une reponſe, qui doit vous ſatisfaire; je n'ai pas cru devoir pouſſer les éclairciſſemens plus loin. Il y a des affaires ſi délicates, qu'il y auroit tout à craindre à les approfondir. D'un côté, l'effet d'une jalouſie ſans fondement me fait trembler. Ie connois Celimene, ſi vous veniez à lui témoigner le moindre doute de ſa probité; elle vous demanderoit des preuves. Où Sont-elles? & pour lors de quel œil vous regarderoit-elle? D'un autre côté, je ne trouve rien de plus plauſibie que ſa réponſe; elle n'a point paru embarraſſée; & je n'ai rien trouvé que de naturel & d'innocent dans ſon maintien & dans ſes paroles.

roles. I'ai été, comme, vous intrigué d'une viſite à une heure induë ; mais maintenant que l'on m'en a dit la cauſe, je n'ai plus rien à redire, puiſque le Capitaine n'a pas parlé à vôtre femme, & ne l'a même pas vuë.

Qui nous le dira, répondit le Gendre, en ſoupirant. La confiance, reprit Mario, que la conduite paſſée de vôtre femme doit vous avoir donnée de ſa ſageſſe. D'ailleurs, quand il y auroit du doute, ce qui ne paroît point, il ne vous ſeroit pas permis de faire le moindre éclat, jusqu' à ce que vous euſſiez preuve en main. Ainſi à plus forte raiſon devez-vous fermer les yeux en cette occurence. Tout ce que vous pouvez donc faire, c'eſt de vous donner la ſatisfaction d'épier à l'avenir les démarches du Capitaine, & d'obſerver celles de vôtre femme. Alors ſi vous voyez à n'en pouvoir douter, qu'il ſe paſſe entre eux quelque choſe, qui offenſe vôtre honneur, ce ſera le tems de ſonger à vous venger. Mais jusqu'à ce tems-là, tout ce que vous pourriez entreprendre tourneroit infailliblement à vôtre préjudice & vous couvriroit de confuſion. Là-deſſus Mario ouvrit ſa

Caiſſe,

Caiſſe, & en tira quinze ſacs de mille livres, dont il fit préſent à ſon Gendre.

Ces repréſentations & peut-être autant les quinze-mille livre, que Mario lâcha ſi à propos à ſon Gendre, diſſipérent ſes ſoupçons & le tranquilliſérent de façon, qu'il ſe déclara porté à juger favorablement de la, probité de ſa femme. Il promit de vivre dans une parfaite intelligence avec elle, & de ne lui parler en aucune façon de la ſcéne qui venoit de ſe paſſer. Cependant, ajouta-t-il, j'aurai bien de la peine à regarder le Capitaine du même œil, que j'ai fait ci-devant; & ne conviendroit-il point d'engager Celimene à lui faire entendre, uniquement pour le bien de la paix, qu'il devroit s'abſtenir de venir ici ſi ſouvent!

C'eſt dequoi vous vous garderez bien, reprit le Beau-pére, pour peu que vous aïez à coeur vôtre propre honneur & la réputation de ma fille. Autrement que croïez vous qu'en penſeront tous ceux, qui ont vû la Capitaine fréquenter cette maiſon, s'il fait tant que de ceſſer d'y venir? Ceſeroit vouloir donner de gaïeté de

cœur

cœur matiére aux plaiſanteries de tous ceux qui vous connoiſſent. En deux mots vous vous donneriez pour un homme jaloux; & vous feriez paſſer vôtre femme pour coquette. Ainſi je ſuis d'avis que le Capitaine continuë à venir ici, comme auparavant, que vous lui faſſiez bonne mine, & que vous ne lui témoigniez pas avoir pris aucun ombrage à ſon occaſion.

Le Gendre de Mario reconnut la prudence de tous ces avis; il promit de s'y conformer, & avoüa enfin, que, quoi qu'il eut été perſuadé d'abord, qu'il avoit toutes les apparences pour lui, il ſentoit bien dans le fonds, qu'il avoit porté ſon jugement avec trop de précipitation, puis qu'il trouvoit autant de raiſons pour la juſtification du Capitaine & de ſa femme, qu'il en avoit eu pour les croire coupables. Sur quoi il rompit l'entretien, pour aller joindre ſa femme.

CHA-

CHAPITRE IX.

Autre intrigue amoureuſe de la ſeconde Fille de Mario.

LE Mari de Celimene tint éxactement toutes les promeſſes, qu'il avoit faites à ſon Beau-pére; mais comme il eſt bien difficile, qu'un homme qui a commencé à ſentir quelque pointe de jalouſie, demeure long-tems daus une ſituation tranquille; nôtre Lieutenant-Colonel ne tarda pas à reſſentir au dedans de lui certains mouvemens jaloux, qui l'inquiettoient extremement. Ses yeux croïoient continuellement appercevoir dans les démarches les plus indifférentes de Celimene & du Capitaine des choſes, qu'il n'y avoit jamais vûës; il s'étudioit à interpréter en mauvaiſe part les moindres bagatéles; il eût même éclaté ſans peine & publié lui-même ſa honte, ſi la crainte de violer la parole, qu'il avoit donnée à ſon Beau-pére ne l'éut arrêté. A la fin néanmoins faiſant attenſion, que dans le

le fonds il trouvoit moins à redire dans les actions que dans les intentions, il ſe détermina à garder le ſilence, & à obſerver de ſi près le Capitaine & Celimene, qu'aucunes de leurs démarches ne lui puſſent échapper. Pour mieux y réuſſir, il renonça à ſes voïages de Verſailles, ou du moins il les fit ſi rarement, que nos deux Amans n'avoient que bien rarement la liberté de ſe voir ſeuls, encore n'étoit ce qu'à la dérobée; car il venoit toûjours coucher au Logis. Il n'en demeura pourtant pas-là. Convaincu que ſi Celimene lui avoit fait infidélité, la Femme de chambre & le Cocher étoient dans la confidence; il leur chercha quérelle & les fit chaſſer de la maiſon.

Il eut bien voulu en éloigner également le Capitaine; mais l'affaire étoit délicate. C'en eut été trop, que d'avoir à eſſuïer tout à la fois les remontrances d'un Beau-pére, les plaintes d'une Belle-mére, les reproches d'une femme, & le reſſentiment d'un Rival; il fallut attendre qu'il s'éloignât de lui même, par la neceſſité qu'il avoit d'aller rejoindre ſon Régiment. Ce tems, ſi fort déſiré, arriva

riva enfin, & il calma un peu les inquiétudes de nôtre Lieutenant-Colonel.

Il n'en fut pas de même de Celimene: autant irritée de la jalouſie de ſon mari, & de l'expulſion de ſes deux Confidens, que mortifiée de l'abſence de ſon Amant, elle ſe trouva tout d'un coup en proïe à des chagrins cuisans; elle paſſa pluſieurs jours dans des agitations mortelles, & ne ſachant dequel côté ſe tourner pour ſe venger, elle prit le parti de faire eſſuïer à ſon mari tout ce qu'il y a de plus aigre, dans la mauvaiſe humeur d'une méchante femme, en attendant l'occaſion d'une vengeance plus ſatisfaiſante.

Elle n'eut pas la peine de la chercher. Elle ſe préſenta d'elle-même. Le Cocher, qui avoit été chaſſé de la maiſon de Mario, entra par hazard dans ce tems-là en condition chès Criſante, jeune Conſeiller de la Cour des Aydes, homme à bonnes fortunes, & plus propre à ſoupirer aux pieds d'une Belle, qu'à ſiéger ſur les fleurs de lis. Il ſe trouva que ce nouveau Maître étoit du nombre de ceux qui vivent familiérement avec leurs domeſtiques. Il ne ſe fut pas ſervi quin-

ze

ze jours de Cesar; c'étoit le nom de ſon Cocher, qu'il lui connut de l'habileté à ménager une intrigue amoureuſe. Il s'applaudit d'avoir fait l'acquiſition d'un ſemblable tréſor & ſe propoſa de l'emploïer utilement. Fais-moi confidence, lui dit-il un jour, ſi tu as quelque fois mis en uſage les talens que la Nature t'a donnés? Je ſerois curieux d'apprendre quelques tours de ta façon. Surquoi Cesar, pour confirmer ſon nouveau Maître dans la bonne opinion qu'il avoit de lui, entamma un détail de pluſieurs intrigues, qui le réjouïrent infiniment. La derniére en ordre fut celle de Céliméne; il n'en oublia aucune circonſtance; il ajouta même, que la ſeule choſe qu'il ſe reprochoit, c'étoit de n'avoir pas, avant que de ſortir de la maison, ménagé une nouvelle connoiſſance à ſa jeune Maîtreſſe, pour diſſiper un peu ſes ennuis & la dédommager de l'abſence de ſon Galant.

Sur le portrait que tu me fais de Celimene, dit alors Criſante, tu me donne envie de la connoître. Je plains cette pauvre femme, & je ne croirois pas ma peine perduë, ſi je pouvois travailler à l'égaïer un peu. Mais comment

ment faire connoiſſance avec elle ? Voit-elle Compagnie ? Quelles ſont ſes allures ?

Ce n'eſt pas la Mer à boire que cela, reprit Ceſar ; il ne vous eſt pas plus difficile de ſatisfaire vôtre curioſité, que de paſſer vôtre envie. Celimene eſt intime de vôtre Couſine Eumelie. Vous la verrez chès elle quand vous ſouhaiterez, car elle y va ſi ſouvent, que je vous défie de vous y rendre deux fois ſans la trouver ; alors ſi l'original vous plaît autant que la copie, vous n'aurez pas grande peine à vous ſaiſir d'une Place vacante. Mais je crois devoir vous avertir, qu'il faut vous, preſſer de crainte que quelqu'un ne vous prévienne.

Ravi de cet éveil, Criſante ſongea à en profiter ; il monte en caroſſe & va rendre viſite à ſa parente Eumélie, dans le deſſein de la prier de le faire avertir, lors que Celimene ſeroit chès elle.

Il n'avoit pas encore commencé à faire confidence du ſujet qui l'amenoit, qu'un Lacquais annonca, que Celimene envoïoit demander, ſi Eumelie étoit viſible. On répondit affirmativement ;

ment; & Celimene ne tarda pas à paroître.

D'abord on obſerva quelque reſerve de part & d'autre; Mais inſenſiblement la converſation s'étant egaïée, Criſante, ſur qui la vuë de Celimene faiſoit encore plus d'impreſſion, que le portrait qu'on lui en avoit fait, ne jugea par devoir différer à une ſeconde entre vuë à ſe déclarer. On ne pouvoit pourtant pas dire que Celimene fut une beauté parfaite; elle avoit même quelques legers défauts; mais un ſouris gracieux, un œil extrémement vif & un air des plus piquans, ne permettoient pas qu'on les remarquât. Quel dommage, Madame, dit Criſante, que tant de charmes ſoient le partage d'un homme, qui non-ſeulement n'en connoît pas le prix, mais qui ſe trouve encore dans l'impuiſſance d'en jouïr?

A ces paroles le rouge monta au viſage de Celimene; elle ne ſût d'abord à quoi elle devoit attribuer une déclaration ſi franche, & elle demeura quelque-tems interdite. Eumelie, plus clair-voïante, s'appercût auſſi-tôt de quoi il étoit queſtion. Je ſens, dit-elle, que voici une querelle dans toutes les formes; il faut vous la laiſ-

ſer

ſer vuider entre vous deux. Si vous avez beſoin d'un tiers, ce que je ne crois pourtant pas, vous n'aurez qu'à m'appeller. Là-deſſus elle paſſa dans une chambre voiſine, pour leur donner une liberté entiére de s'expliquer.

Il ne ſera pas hors de propos de dire en paſſant, qu'Eumelie étoit une Fille de trente ans ou environ, & maitreſſe de ſes droits. La fragilité qu'elle avoit euë pour un prémier Amant, qui s'étoit dégouté d'elle, l'avoit portée à renoncer à tout engagement ſérieux; occupée du ſoin de mettre en œuvre l'art d'aimer criminellement, elle ſe plaiſoit également à ſe procurer des galanteries & à en fournir aux autres. Ainſi il n'y a pas à s'étonner, ſi elle entra ſi facilement dans les vûës de Criſante, pour favoriſer ſa paſſion.

La démarche, qu'elle fit de ſe retirer, donna le tems à Celimene de ſe remettre de ſon étonnement. Lorsquelle ſe vit en liberté, elle prit la prémiére la parole. Je ne vous demandrai point, dit-elle, à Criſante, qui vous a ſi bien inſtruit de ma ſituation. Je reconnois-là les leçons de Ceſar. Au reſte, pour imiter la franchiſe avec laquelle vous m'avez parlé,

lé, je vous dirai qu'une fatale obéiſſance a lié ma deſtinée à celle d'un Vieillard, dont je me vois plûtôt l'Eſclave que l'Epouſe. Il ne s'eſt pas contenté de me tromper ſur l'article du bien ; il me fait eſſuïer tous les jours ſa mauvaiſe humeur, & par ſurcroît de diſgraces, il eſt devenu d'une jalouſie outrée.

Les remédes à tous ces maux ne ſont pas difficiles à trouver, reprit Criſante, un doux engagement, formé avec un objet, plus digne de vôtre tendreſſe, peut vous de dommager amplement de tous les mauvais traitemens d'un Mari jaloux. Rien n'eſt plus propre que l'amour ardent d'un Amant, pour rechauffer un cœur, glacé par les froides careſſes d'un Epoux ſuranné. Je le ſais, Criſante repliqua Celimene; mais vous n'ignorez peut-être pas; car le cœur me dit que Ceſar ne vous a celé aucune des circonſtances de mon hiſtoire; vous n'ignorez peut-être pas, dis-je, que j'ai tant fait que de ſecoüer les ſcrupules, & que j'ai diſpoſé de mon cœur en faveur du Capitaine.... Je conviens auſſi qu'une femme dans le ſiécle où nous ſommes, peut avoir un Amant.

C'eſt une coutume; c'eſt une bienſéance & même une eſpece de néceſſité: on ne lui croiroit pas ſouvent le moindre mérite ſans cela; mais autant un Amant répond-t-il du mérite d'une femme, autant la multiplicité dans ce genre, eſt-elle capable de la deshonnorer devant le monde.

Criſante, qui n'ignoroit pas que Celimene fut prévenuë en faveur du Capitaine..... ne crût pas devoir s'arrêter à combattre ſon amour. Je ſavois, dit-il, que vous aviez fait choix d'un certain Officier, pour obéïr à la loi, qui veut qu'une femme ait un Amant; mais je ne ſavois pas qu'il eut été aſſés heureux pour ſe rendre Maître abſolu de vôtre cœur, & je prétendois bien lui en diſputer la conquête. Au reſte, aujouta-t-il, en quelques termes que vous ſoïez avec lui, je ne prétends pas vous propoſer un changement, que vous pourriez regarder comme un crime, comme une ingratitude, ou, ſi vous voulez, comme une infidélité & une perfidie; je ne prétends à vos faveurs, qu'a titre de ſubſtitution. C'eſt pour cela que l'on a établi, tant à la Cour qu'à la Ville le *Quitte à rien.*

(*) Le

(*) Le tems & la mode ont introduit cet adouciſſement. On avoit autrefois aſſés d'un Amant; qu'il fut abſent ou préſent, il n'étoit permis de ſoupirer que pour lui; il étoit le ſeul careſſé; il étoit ſûr de toutes les faveurs. On a connu l'abus: on eſt revenu de cette gêne. On ne trouve point à redire qu'une femme dont l'Amant eſt abſent en admette pour un tems un ſecond, qui, quoiqu'il ne ſoit pas endroit d'éxiger la poſſeſſion entiére de ſon cœur, ne laiſſe pas de lui rendre des ſoins & des ſervices & de mériter quelques-unes de ſes faveurs. En un mot on ne prend pas ſi l'on veut avec ce ſecond un attachement, qui puiſſe troubler la douceur de la principale intrigue, ni qui faſſe négliger ce qu'on doit au prémier choix. Sans cela il faudroit renoncer au plaiſir, la moitié de ſa vie, particuliérement quand on s'eſt enga-

(*) *On appelle à la Cour de France & à Paris* Quitte à rien *les faveurs qu'une Dame accorde à un Cavalier, lors que ſon Amant en titre eſt abſent. Ces faveurs ne donnent aucun droit au Cavalier favoriſé, d'en exiger d'autres, ni même de voir cette Dame, quand une fois l'Amant en titre paroit.*

gée avec un Officier, qui, près de la moitié de l'année, ſe trouve abſent, par l'obligation qu'il a de rejoindre ſon Regiment. Que faire pendant ce tems-là? Pleurer, ſoupirer, être perpetuellement dans l'ennui & dans l'attente d'un plaiſir, dont on ne pourroit eſpérer la jouïſſance, que ponr la perdre un moment après. Il vaudroit autant renoncer à la douceur d'un engagement; puis que la peine de l'abſence contrebalanceroit infiniment la joïe que l'on pourroit goûter en ſe voïant.

C'étoit donner beau jeu à une femme, qui vouloit ſeulement être prévenuë, afin d'avoir une raiſon pour ſe déclarer, & qui n'étoit guéres dans la diſpoſition de ſe défendre. Auſſi Celimene ſût-elle en profiter. J'avouë dit-elle que voila des raiſons appuïées ſur un uſage généralement recû de tout ce qu'on appelle le beau Monde, & que quelque vûë que l'on ait eu, en faiſant le choix d'un Amant; c'eſt-à-dire, ſoit que l'on ait voulu ſatisfaire ſa paſſion, ſoit que l'on ait prétendu ſacrifier à ſa vengeance, on n'a réüſſi qu'à demi, quand on s'éſt déterminé en faveur d'un Officier. Une choſe pourtant, ajouta-t-elle, m'embarraſſe; c'eſt

c'eſt la concurrence, au retour du prémier Amant. Le ſecond eſt-il bien toujours d'humeur de céder la place, quand on la lui demande.

Bagatelle, repliqua Criſante; il y a des Loix dans les intrigues, comme dans la Jurisprudence ; & tout Prévaricateur s'expoſe à la riſée & ſe perd d'honneur, quand il les viole. Ces Loix conſervent toujours aux femmes le droit d'opter; & comme elles leur permettent de s'arrêter à un objet, qu'un grand amour & un parfait mérite rendent aimable à leurs yeux, elles lui permettent pareillement d'en quitter un, qui n'a ces qualités, que dans un degré médiocre. A ce compte-là, dit Celimene on permet donc aux femmes de changer auſſi ſouvent d'Amans que d'habits ? Ce n'eſt pas cela, reprit Criſante; quand on a trouvé un Amant, qui mérite un entier attachement, ſoit par ſes belles qualités, ſoit parce qu'il accommode les affaires d'une Maiſon, on s'en tient-là. Vouloir toujours changer ce ſeroit une marque de foibleſſe & d'inégalité d'eſprit. Tout ce qui eſt permis; c'eſt de lui donner durant ſon abſence un Subſtitut, qui ſerve ſans

conſéquence. Amoins que l'on ne trouve, comme je vous l'ai dit, un avantage dans le changement; & dans ce cas même la concurrence n'eſt nullement à craindre. L'amour veut être libre & ſans crainte. Les femmes décident aujourdhui ſouverainement. On ne ſait guéres ce que c'eſt, que de s'oppoſer à leurs volontés. Ce ſeroit vouloir ſe rendre ridicule.

Celimene qui trouvoit ſon compte à cet entretien, alloit répondre à ces derniéres paroles, lorſque Criſante, dont l'ardeur croiſſoit d'un moment à l'autre, commença à s'émanciper. Il preſſa; il n'oublia rien de ce qu'on a coûtume de faire, quand on aime & que l'on veut devenir heureux.

Si Celimene ſe fâcha d'abord de certaines libertés, elle ſe radoucit inſenſiblement, de maniére à laiſſer beaucoup d'eſpérances. Enfin Criſante étant devenu plus entrepenant, à meſure que ſa bouche prononcoit tout ce que l'amour peut exprimer de plus tendre & de plus touchant, Célimene annonça ſa défaite, en ceſſant de ſe défendre; & ce ne fut plus alors, que careſſes mutuelles, que douceurs, que plaiſirs, entre les deux Amans.

Il convenoient enſemble de la conduite qu'ils devoient tenir, pour ſe voir de tems en tems, & pour dérober à la connoiſſance de tout le monde leur intelligence & leurs plaiſirs, quand Eumelie vint les joindre, & les avertir que le ſouper alloit ſe ſervir. Ils crurent ne pouvoir mieux faire, que d'achever de la mettre dans la confidence. Ils n'eurent pas ſujet de s'en reprentir. Eumelie leur offrit ſa maiſon & comme rien n'étoit plus ſûr & plus commode, ils s'y rendirent aſſiduëment durant quelques mois, & ils s'y virent avec autant de tranquillité que de charmes.

Ces beaux jours furent de quelque durée. Bien loin que l'amour de Criſante & de Celimene ſe ralentit, une nouvelle ardeur ſuccédoit à leurs prémiers feux; ils avoient toujours le même empreſſement pour ſe voir; les tranſports d'un jour enchériſſoient ordinairement ſur ceux du jour ſuivant; ils ſe témoignoient en toute ſûreté toute leur tendreſſe, & ils en recevoient mutuellement les preuves les plus ſenſibles.

Cependant la fortune, jalouſe en quelque maniére d'une félicité à la-

quelle elle avoit tant contribué, ſembla prendre plaiſir à la venir troubler. Le Capitaine retourna paſſer ſon quartier d'hyver à Paris, & n'eut rien de plus preſſé que de ſe rendre chès Celimene. Comme il ne lui fut pas poſſible de la trouver ſeule durant pluſieurs jours, ſes yeux furent les ſeuls interprétes de ſon cœur, tandis que Celimene ſe tenant extrémement ſur ſes gardes lui témoignoit une grande indifférence, & ne négligeoit rien pour éviter un tête-à-tête.

Une ſi grande retenuë étonna le Capitaine; il en chercha inutilement la cauſe, ſans pouvoir la trouver; & comme ſa paſſion augmentoit par les obſtacles, qu'il ne s'attendoit point de trouver, il conçut quelque ombrage de ce qui ſe paſſoit. Il ne crut pas Celimene aſſés ſcrupuleuſe, pour condamner ſa conduite paſſée; il ſe perſuada qu'un nouvel Amant avoit trouvé le chemin de ſon cœur. Mais ſur qui auroit-il jetté des ſoupçons? Il ne voïoit dans la maiſon de Mario, que des perſonnes ſans conſéquence. C'étoit-là ſon embarras.

Il épia donc les démarches de Celimene. Les fréquentes viſites qu'elle ren

rendoit à Eumelie lui devinrent ſuſpectes; ils ne douta plus que ce ne fuſſent autant de Rendez-vous, qu'elle donnoit à un Rival heureux. Cette ſeule penſée le mit dans une conſternation effroïable, & il ne ſavoit quel parti prendre, lors qu'un jour aïant été informé que le Mari de Celimene étoit parti pour Verſailles; il prit la réſolution d'aller s'expliquer avec Celimene; il ſe rendit droit à ſon appartement & entra dans ſa chambre ſans ſe faire annoncer. Elle étoit à ſa toilette. Auſſi-tôt qu'elle le vit, elle s'écria : ah ! Capitaine, que venez-vous chercher ici?

Ce qui s'étoit paſſé entre eux donnoit occaſion au Capitaine de faire bien des plaintes & des reproches; il n'y manqa pas; mais tout ce qu'il pût dire fut reçu d'une maniére auſſi froide, que ſi on ne l'avoit jamais connu. Inutilement, voulut-il en venir aux careſſes; Celimene prit un grand ſérieux & ſe gendarma d'une façon à le faire rentrer dans les bornes de la plus grande retenuë.

Ingrate, dit-il alors, c'en eſt trop. Vôtre procédé me confirme mes ſoupçons. Je vois bien que vôtre cœur eſt

prévenu en faveur de quelqu'autre. Que cela ſoit vrai ou non, reprit Celimene, d'un air plein d'aigreur; Je ſuis, ce me ſemble, la Maîtreſſe de mon cœur & je puis le donner à qui bon me ſemble. Mais je croïois, interrompit le Capitaine, pouvoir me flatter d'y avoir quelque droit, & qu'après les engagemens, qui ſe trouvoient entre nous, vous auriez dû être plus conſtante.

Il eſt inutile de rappeller le paſſé, dit Celimene; ſi vous avez eu de la tendreſſe pour moi & que j'y aïe répondu, nous ſommes quittes à cet égard. Et ſi j'euſſe cru qu'a vôtre arrivée vous euſſiez prétendu autre choſe que des civilités, je vous aurois déja prié de ne plus mettre le pié dans cette maiſon.

C'eſt me donner mon congé dans toutes les formes, reprit le Capitaine; je ne vois que trop, que quelque Rival, profitant de mon abſence, m'a ſupplanté, mais il peut compter, qu'il n'en ſera pas plus heureux, & qu'il ceſſera auſſi tôt que moi de vous voir. En achevant ces mots, il tourna le dos à Celimene & ſe retira.

Un certain reſſentiment intérieur lui

lui disoit toujours que la source du mal venoit de la maison d'Eumelie. Pour s'en éclaircir il fut loger vis-à-vis de chès elle; il se mit en sentinelle à ses fenêtres & observa attentivement tous ceux qui entroient & sortoient. Apeine eut-il fait ce manége trois ou quatre jours, & eut il remarqué que toutes les fois que Celimene s'y rendoit, un moment après Crisante y arrivoit, qu'il fut convaincu, que c'étoit-là le Rival heureux, qui lui avoit enlevé sa conquête.

Il étoit trop piqué, pour demeurer tranquille, àprès une pareille découverte. Il ne fut embarrassé que des moïens de se venger, il les chercha & n'en trouvant point qui lui convinssent entiérement, il céda à ses transports, dont il nétoit plus le Maître, & se determina à aller trouver Crisante chès lui. Il l'aborda d'un air froid, & lui dit après de courtes civilités. Je ne sais, Monsieur, si vous ignorez la passion que j'ai pour Celimene, & combien il y a que je suis en datte Quoiqu'il en soit, je ne puis tranquillement vous trouver dans mon chemin; ainsi vous cesserez de la voir,

nous nous la diſputerons, l'épée, ou le piſtolet à la main, à vôtre choix.

Criſante ne connoiſſoit pas trop bien la Capitaine ; il ne pût néanmoins douter que ce ne fut là, l'Amant qu'il avoit ſupplanté ſi j'étois, lui dit-il, du même métier que vous, ou qu'il s'agit d'une affaire d'honneur, je répondrois en brave homme à vôtre compliment ; mais comme je ſuis homme de robbe, & que d'ailleurs je ne vois ici rien qui intéreſſe l'honneur, vous trouverez bon que je me diſpenſe de me battre pour une Maitreſſe. Comme je ne trouverai jamais mauvais, ajouta-til, que vous vous rendiez agréable auprès de quelque femme que ce ſoit, à moins que ce ne ſoit la mienne, quand j'en aurai une, vous ne devez pas non plus trouver mauvais que je voïe Celimene, ſur qui vous n'avez guéres plus de droit que moi.

Cette réponſe faiſant juger au Capitaine qu'il n'obligeroit jamais Criſante à ſe battre, l'engagea à prendre d'autres meſures, pour rompre ſon commerce avec Célimene ; mais il s'y prit par une voïe, qui ne fut jamais une démarche d'un homme d'honneur,

neur, qui ne doit point ſe prévaloir des faveurs qu'il a recuës d'une femme; car il, fit ſervir à ſa vengeance les lettres que Celimene lui avoit autrefois écrites ; il retrancha les enveloppes, qui contenoient les addreſſes, il changea les dattes & fit un pacquet des Lettres, qu'il envoïa porter au Mari de Celimene par une perſonne inconnuë.

Ce qu'il avoit prévû arriva, le Mari de Celimene, convaincu, à la vuë de ces Letttes, de la perfidie de ſa femme, & ne s'imaginant point avoir un autre Rival que le Capitaine, ſe ſentit agité de mouvemens violens; il ſort de chès lui, tout en fureur & va trouver le Capitaine, dans le deſſein de le poignarder, ou de ſe couper la gorge avec lui. Il le trouva ſeul dans ſa chambre, & l'aborda l'épée à la main.

Le Capitaine n'eut que le tems de ſauter ſur la ſienne & de ſe mettre en garde ; il ſe contenta de parer les coups, qui lui étoient portés, parce qu'il vouloit ménager ſon Lieutenant-Colonel, avec qui il ſentoit que le combat n'étoit pas égal. En effet pour peu qu'il eut entrepris de le

pauſſer, il eut bien-tôt terraſſé un Ennemi qui plioit ſous le poids des années. Mais il ne cherchoit qu'à le déſarmer & il y réüſſit. Il ne voulut point profiter de ſon avantage. Au lieu de l'obliger à demander la vie, il témoigna avoir ſeulement envie d'apprendre quelques éclairciſſemens ſur cette avanture.

A cette demande, le Mari de Celimene, laiſſa échapper quelques larmes, qu'il ne pût retenir; & auſſitôt il parla en ces termes. Quelque réſolution, dit-il, que j'euſſe formée de ne point découvrir la cauſe de mon opprobe, mais ſeulement de m'en venger, ou de périr dans la peine, la victoire que vous venez de remporter ſur moi, m'oblige de prendre une autre voïe. Je vous ai regardé comme un Ennemi, qui me déshonoroit par un commerce honteux avec ma femme, & je ſuis venu pour tâcher de laver cet affront dans vôtre ſang. En même tems il tira de ſa poche les lettres de Celimene, & ajouta: Ne ſont-ce pas-là les Lettres que ma femme vous a écrites.

Des Lettres? interrompit le Capitaine: il y a ici de la mépriſe. De grace,

grace, Monſieur, continua-t-il, ne me chargez point d'un crime ſi-mal fondé. J'avouë que j'ai vû Celimene & que je l'ai même aimée avant qu'elle fût à vous; mais depuis ce tems-là, je n'ai eu que des ſentimens de reſpect pour elle. Croïez-moi: jettez vos ſoupçons ſur toute autre perſonne que ſur moi. Et puis qu'il n'y a plus moïen de douter que vous n'aïez un Rival, ſi vous voulez que je vous dire ce que j'en penſe, je ſuis bien trompé ſi la maiſon d'Eumelie ne ſert de Rendez-vous & ne couvre les tromperies que l'on vous fait. Au moins ſuis-je certain, que vôtre femme s'y trouve bien fréquemment avec un certain homme de robe, qui me paroîtroit fort propre pour une galanterie. C'eſt à vous maintenant à approfondir le myſtére; il me ſuffit de vous l'avoir indiqué. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que pour que je vous aïe parlé, comme je viens de faire, il faut que j'aïe eu de violens indices.

Le Traître ſouffloit ainſi un feu qu'il avoit allumé, tandis que le Mari de Celimene, outré au dernier point, ſe repaſſoit de l'idée afreuſe de voir

voir une femme infidéle & méditoit en ſecret la vengeance qu'il en tireroit. Il trouvoit tant de vraiſemblance dans ce que le Capitaine venoit de lui dire, qu'il ne douta pas un moment, que la maiſon d'Eumelie ne fut le Théâtre des plaiſirs de ſa femme & de ſon deshonneur. Il ne pût tenir à ces penſées violentes; il entra de nouveau en fureur, & retourna précipitamment chès lui, pour y poignarder ſa malheureuſe épouſe. Heureuſement pour elle, elle ne s'y trouva pas, quand il y arriva. Il donna ordre qu'on la cherchât; mais pendant cet intervale, la fureur, dans la quelle il étoit, fit un tel progrès, qu'il en perdit tout ſentiment. Bientôt-après le mal augmentant, on commenca à craindre pour ſa vie. Envain les Medecins furent appellés au ſecours, les remédes ne lui donnérent aucun ſoulagement, & il expira enfin entre les bras d'une Epouſe, que non ſeulement il ne fut pas en état de punir de ſon infidélité; mais à qui il ne lui fut pas même poſſible de faire le moindre reproche.

CHA-

CHAPITRE X.

Nouvelle diſgrace de Mario : *ſa Mort*; *&c.*

LA Scéne funeſte, dont nous venons de parler, ne paſſa dans la famille, que pour l'effet d'une jalouſie mal fondée. Dans la Ville, on regarda la mort du Mari de Celimene, comme la ſuite d'une apopléxie: de ſorte que pour cette fois encore la médiſance épargna la réputation de Celimene, qui ſeule s'imaginant d'où venoit le coup, n'en ſût pas au Capitaine tout le mauvais gré, qu'elle lui en auroit ſû dans une autre occaſion, puis qu'il la délivroit d'un mari dont la vigilance l'incommodoit, & qu'elle haïſſoit mortellement.

Pour le Capitaine, quoiqu'il ne trouvât pas que ſa vengeance eut eu tout l'effet qu'il en avoit attendu, il ceſſa de voir Celimene, & ſe retira à ſon Régiment, que l'on dit qu'il quitta

quitta depuis pour entrer, à ce qu'on croit, dans un Monaſtére. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt qu'on ne ſait pas encore ce qu'il eſt devenu.

Je viens de dire, que la mort du Mari de Celimene paſſa dans la famil- pour un effet d'une jalouſie mal fondée; Mais ſi la deſtinée de Mario lui épargna le chagrin d'apprendre les foibleſſes de ſa fille Celimene, elle le reſervoit à des disgraces encore plus ſenſibles. L'orage fondit du coté qu'il eut du le moins l'attendre. Comme il vivoit dans un Païs, que l'on peut, à juſte titre, regarder comme le Domaine propre de la Fortune, tant on y eſt expoſé à ſes caprices & à ſes revers; quelque bien qu'il eut, il ne pût ſe mettre à l'abri des aſſauts funeſtes, qui abſorbérent en l'année 1720. les richeſſes de tant de milliers de familles: tems malheureux, où la témérité fut plus heureuſe que la prudence. Il vit dans un inſtant évanoüir de ſes mains ſon or, ſon argent & ſes contracts de rente: En un mot la ruïne entiére de ſa fortuue. Chargé de plus de huit cens mille livres de Bilets de banque, qui lui demeurérent

rent en pure perte, il fut contraint de vendre ſon argenterie, piéce à piéce pour vivre.

Il ne pût tenir contre ce déſaſtre. Il en mourut de douleur en 1728. & ſa femme le ſuivit de près. Heureux encore l'un & l'autre, de ce que le Ciel leur épargna la vuë du déréglement afreux, où tomba leur fille Celimene. Egalement incapable de ſupporter ce changement de fortune & de ſe réſoudre à vivre dans la médiocrité, après avoir paſſé les prémiéres années de ſa vie dans l'opulence, elle eut le malheur de s'abandonner à quelques jeunes Seigneur débauchés, & par un exemple auſſi funeſte que commun, elle devint inſenſiblement, lors qu'ils ſe furent dégoûtés d'elle, la triſte victime de la brutalité d'une infinité de Petits-Maîtres.

A l'égard de Lelie; incontinent après la mort de ſon Pére & de Mére, elle ſe retira dans un Couvent, réſoluë d'y finir ſes jours dans la retraite & dans la ſolitude, dont elle crut devoir préférer la douceur à celle d'un engagement, auquel le Ciel s'étoit oppoſé ſi long-tems, & où elle voioit,

ïoit, pour ainſi dire, de plus grans obſtacles que jamais. Le déréglement de ſa Sœur étoit public: le dérangement de ſes affaires étoit connu de tout le monde. Ces deux choſes ſuffiſoient pour lui perſuader que le Pére d'Adraſte ne conſentiroit pas à ſon tour, que ſon fils l'épouſât. D'ailleurs elle ſavoit de bonne part qu'on travailloit à le marier avec une Fille très-riche. Toutes ces choſes l'avoient déterminée à ſe retirer du monde, ſans même en parler à Adraſte.

Mais cet Amant fidéle & conſtant, dont la tendreſſe ne faiſoit que prendre de nouvelles forces par les difficultés, ne fut pas plûtôt informé de la démarche de Lelie, qu'apres en avoir quelque tems frémi de douleur, il ſe mit en devoir d'arrêter l'effet d'une réſolution ſi contraire à ſon repos. Il vola au Couvent, où s'étoit retirée Lelie; il lui fit d'abord mille reproches ſanglans; il ſollicita en ſuite, il preſſa, il ſe déſespéra, pour tâcher d'engager Lelie à retourner dans le monde.

Quelque émuë que fût Lelie des ten-

tendres ſentimens d'Adraſte, elle ne crut pas ſe devoir rendre dans les circonſtances où elle ſe trouvoit. Ie ſerois au déſeſpoir, lui dit-elle de nuire à vôtre fortune. Le parti que l'on vous propoſe vous convient mieux déſormais, que je ne pourrois faire. Je vous verrai avec joïe dans un établiſſement avantageux, tandis que je travaillerai dans cet aſyle à mon ſalut. Oubliez-moi ſi vous pouvez & livrez-vous tout entier à une perſonne plus digne de vous. Pour moi, incapable de vous bannir de ma mémoire, je tâcherai de me borner à une amitié, que je prévois qui ne ne ſera ni moins vive, ni moins ſincére que l'amour qui m'avoit ſi étroitement unie avec vous.

Iuſte Ciel! s'écria Adraſte: Dois-je croire ce que je viens d'entendre? Est-ce bien Lelie, qui me parle de la ſorte? A-t-elle donc oublié les ſermens ſolemnels qui nous lient pour toujours l'un à l'autre? Et ſi elle eſt aſſés généreuſe pour ne vouloir pas nuire à ma fortune, me connoît-elle aſſés peu, pour croire que je ſerai aſ-

ſés

ſés lâche pour ſacrifier mon amour à un vil intérêt.

Mais, répondit Lelie, pouvez vous vous aveugler aſſés, pour croire que vôtre Pére ſe rende à ſon tour à nos vœux? Il eſt dans un âge où l'on ne ferme pas facilement les yeux ſur l'inégalité de la fortune pour une alliance. Les Viellards s'imaginent que le ſeul bonheur de leurs Enfans conſiſte dans la richeſſe; il ne conſentira pas à nôtre mariage. Que voulez-vous donc faire? Un peu plus que nous n'avons fait juſques ici, interrompit Adraſte, nous voir, vivre dans une douce espérance d'une prochaine union, chercher dans la douceur du commerce des plus tendres ſentimens de quoi nous conſoler des difficultés qui s'oppoſent à nôtre union préſente. N'eſt-ce donc rien que de ſ'aimer & devoir tous les jours approcher l'heureux moment d'une felicité parfaite?

Lelie ne lui en laiſſa pas dire d'avantage; elle s'abandonna aux tendres mouvemens que la conſtance d'Adraſte excitoit en elle... Eh bien! dit-elle, il faut donc encore une fois ſe rendre.